

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL
RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR LA FACULTÉ DES LETTRES
VINGT-SIXIÈME FASCICULE

LE RAYONNEMENT DE L'ENCYCLOPÉDIE EN SUISSE FRANÇAISE

PAR

CHARLY GUYOT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ



NEUCHÂTEL
SECRÉTARIAT DE L'UNIVERSITÉ
1955



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41555008_0009

LE RAYONNEMENT DE
L'ENCYCLOPÉDIE
EN SUISSE FRANÇAISE

IMPRIMERIE PAUL ATTINGER S. A., NEUCHÂTEL

*Tous droits de reproduction,
même partielle, et de traduction réservés pour tous les pays.*
Copyright by Université de Neuchâtel, 1955.

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL
RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR LA FACULTÉ DES LETTRES
VINGT-SIXIÈME FASCICULE

LE RAYONNEMENT DE L'ENCYCLOPÉDIE EN SUISSE FRANÇAISE

PAR

CHARLY GUYOT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ



NEUCHÂTEL
SECRÉTARIAT DE L'UNIVERSITÉ
1955

UNIVERSITEIT DE NIMÈGUE
BIBLIOTHEEK
BOSCHWEG 12
6525 XD NIMÈGUE

LE RAYONNEMENT DE
L'ENCYCLOPÉDIE
EN SCIENCE FRANÇAISE

CHARLY GOUDT
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE



Introduction

Voltaire écrit, dans le *Dictionnaire philosophique* : « On a beaucoup crié, en France, contre l'*Encyclopédie*, parce qu'elle avait été faite en France et qu'elle lui faisait honneur ; on n'a point crié dans les autres pays ; au contraire, on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter, par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent ¹. » Cette double affirmation contrastée simplifie les données d'un problème qui, attentivement examiné, apparaît plus difficile à résoudre que Voltaire ne l'imaginait. Il est certain que le rayonnement de l'*Encyclopédie* fut, en Suisse française, considérable. Mais on se tromperait en croyant que l'immense œuvre collective à laquelle présidèrent d'Alembert et Diderot n'ait point, à Genève, Lausanne ou Neuchâtel, fait « crier ». Que l'on songe aux clameurs suscitées par l'article *Genève* ! On ne se tromperait pas moins, d'ailleurs, en pensant que le désir de « gagner quelque argent » ait été, pour des éditeurs et imprimeurs suisses, la seule raison de « contrefaire » le grand dictionnaire parisien. Sans doute l'intérêt matériel et l'activité très importante de la « librairie » suisse française, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, expliquent-ils pour une part la multiplication des entreprises « encyclopédiques », chez nous, surtout entre 1770 et 1780. Mais le rayonnement de l'*Encyclopédie* a tenu à d'autres causes encore. Et ces causes, d'ordre spirituel, sont infiniment plus délicates à préciser.

Mon propos, en rédigeant l'étude qu'on va lire, fut, d'une part, de décrire ce succès de l'*Encyclopédie* en Suisse française et d'en analyser du mieux possible les raisons ; d'autre part, de montrer à quelles résistances se heurta, quel qu'ait été d'ailleurs son succès, l'ambitieux effort des « philosophes ». L'historien des idées et des lettres, qui étudie les

¹ *Dictionnaire philosophique* (édition de Kehl), article *Pères, mères, enfants*.

relations de la Suisse française et de la France toute proche, est facilement enclin à mettre en valeur les parentés, les ressemblances. De la communauté de langue il conclut volontiers à une similitude d'esprit. Il en vient à oublier ou à minimiser des divergences, des oppositions, qui sont pourtant réelles. Je crois bon d'avertir tout de suite que, dans une étude sur la diffusion des « lumières » en notre pays, il faut tenir le plus grand compte de ces résistances. Certes, la publication de l'*Encyclopédie* suscita en France de violentes réactions et, à considérer l'empressement avec lequel on se mit en devoir, à Genève, à Lausanne, de rééditer le Dictionnaire, on peut penser que le climat intellectuel était, dans ces villes plus qu'à Paris, favorable aux productions du « philosophisme ». Dans une certaine mesure le fait est incontestable. Mais dans une certaine mesure seulement. Voltaire, un moment, s'y trompa, lui qui écrivait à Cideville, le 12 avril 1756 : « Genève est un pays rempli de vrais philosophes. » Et Rousseau tout aussi bien, lorsqu'en 1762, « entrant sur le territoire de Berne », il baisa cette terre qu'il croyait être « une terre de liberté ». L'un et l'autre devaient, sans tarder, se débarrasser de ces trop encourageantes illusions.

D'excellents travaux — on en trouvera la liste à la fin de ce mémoire — ont mis en lumière plusieurs aspects du problème qu'à mon tour je vais tenter d'élucider. Il va de soi que je ne referai pas ce qu'ils ont, très nettement, établi. Ainsi pourrai-je, par exemple, être bref sur l'émotion causée en Suisse par le fameux article *Genève*. De même sur le rôle de Voltaire « encyclopédiste ». Néanmoins, il faut constater qu'aucune étude d'ensemble n'a eu pour objet, à ma connaissance, l'accueil fait, en Suisse française, à l'*Encyclopédie*. Nulle part, sauf dans quelques travaux d'approche, il n'a été traité des éditions et contrefaçons suisses du Dictionnaire. L'*Encyclopédie* d'Yverdon a fait, autrefois, le sujet d'une thèse, mais décidément insuffisante. Plus récemment, et dans une autre thèse de doctorat sur *Les Imprimeries d'Yverdon au XVII^e et au XVIII^e siècle*, de très utiles précisions nous ont été données, sans pour autant répondre à toutes nos curiosités. Quant à la place de la Suisse dans l'*Encyclopédie* de Paris, à la collaboration d'auteurs suisses, je ne vois pas que l'on ait jamais cherché à nous renseigner là-dessus de manière un peu précise. Tout cela m'a paru mériter un examen attentif. Examen indispensable aussi, dès l'instant où l'on se propose d'établir avec quelque exactitude ce que je me risque à appeler le compte de profits et pertes de l'esprit encyclopédiste en Suisse française.

L'*Encyclopédie* de Paris se définissait, dès son sous-titre, comme un

Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Celle d'Yverdon se voulait *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*. Pour autant que l'une et l'autre ne prétendaient qu'à propager un savoir positif, à être, selon l'expression du savant genevois Charles Bonnet s'adressant à Lalande, « non le dépôt des opinions de tous les siècles, mais le dépôt des vérités »¹, elles ne devaient rencontrer qu'un accueil favorable et nulle divergence importante ne devait aboutir à les opposer l'une à l'autre. Tout au plus, sur telle ou telle question scientifique, pouvaient-elles exposer des points de vue différents. Le grand Haller, par exemple, ne partageait pas toujours l'opinion de ses collègues français en matière d'anatomie ou de physiologie animales. Mais l'entreprise de Diderot et d'Alembert avait de plus ambitieuses, et aussi de plus secrètes visées. Inspirée d'un puissant souffle rationaliste et d'une inébranlable confiance en le triomphe du progrès scientifique et des « lumières », elle s'attaquait, plus ou moins ouvertement, à la religion chrétienne et à tout un ensemble de principes moraux, où elle ne voyait plus que « préjugés » indéfendables et survivances d'un passé qu'il s'agissait, décidément, d'abolir. Comment la Suisse française allait-elle réagir ?

La réponse exige d'être nuancée, car, je l'ai dit déjà, la Suisse française n'est pas la France. Bien plus, Genève n'est pas Neuchâtel, et ni l'une ni l'autre de ces villes ne sont Lausanne et le Pays de Vaud. Petite république aristocratique, livrée à travers tout le siècle aux dissensions intestines, Genève est soumise, très directement, à l'influence française. A plusieurs reprises, la France intervient dans les luttes entre Aristocrates et Représentants, entre Négatifs et Natifs. Et la présence de Voltaire, à partir de 1755, ne contribue pas peu, surtout dans la haute société, à rendre prépondérante l'influence de l'esprit français. La Principauté de Neuchâtel a, depuis 1707, orienté ses desseins politiques sur la Prusse. Le rayonnement de la France s'y exerce, si l'on peut dire, par réfraction et dans la mesure où Frédéric II et l'Académie de Berlin se font, contre Paris même, les protecteurs de la philosophie et des lettres. Au moment où le gouvernement bernois interdit à Rousseau le séjour d'Yverdon, au moment où Genève condamne l'*Émile*, c'est à Môtiers-Travers que le Citoyen trouve, pour trois ans, un asile. Et lorsque l'achèvement de l'*Encyclopédie* est menacé en France, c'est à Neuchâtel que Voltaire songe, d'abord, comme à un lieu où, loin des tracasseries du pouvoir, l'entreprise réussirait, enfin, à être menée à terme. Quant au

¹ *Correspondance Bonnet* (Bibliothèque publique et universitaire de Genève, B. P. U. G.) : Ms. Bonnet, 70, fol. 87-88. Lettre du 10 janvier 1759.

Pays de Vaud et à Lausanne, ils sont pays sujets de Berne et l'absolutisme de la petite oligarchie souveraine ne va pas sans limiter, et surtout sans contrôler assez étroitement, les libertés de l'esprit. Certes la Lausanne de Voltaire et de Gibbon offre les plaisirs de la bonne société, et même ceux du théâtre que Genève se refuse. Mais, cependant, l'autorité bernoise demeure vigilante : elle surveille l'Académie, et la censure, plus qu'à Genève ou à Neuchâtel, s'exerce sur la librairie. Quand Brissot, le futur Girondin, fait, en 1782, le voyage de Suisse, il trouve Genève en pleine effervescence politique, tandis que Lausanne, « ville que sa position appelait à la liberté », lui apparaît, par « la frivolité » de ses mœurs, « condamnée à la servitude ». Impression pénible, renforcée encore par un bref passage à Berne, où régnait « le silence des catacombes », signe annonciateur de cette « inquisition » qui enchaîne les idées. Un mois à Neuchâtel, « adorable séjour », ranima heureusement la confiance que Brissot avait en cette « vertueuse Helvétie », qu'il célèbre au tome VII de sa *Bibliothèque philosophique du législateur*.

Si, étudiant le rayonnement de l'*Encyclopédie* en Suisse, il convient de tenir compte de ces diversités régionales, auxquelles contribuent des situations politiques différentes, il importe bien plus encore de se souvenir que Genève, Neuchâtel et le Pays de Vaud sont terre protestante. Mais, demandera-t-on peut-être : Et Fribourg ? et le Valais, et le Jura bernois ? Pays catholiques (en très grande partie du moins), ils sont aussi de Suisse française. A ce titre n'exigent-ils pas qu'on tienne compte de leur réaction à l'influence des « lumières » et de la pensée encyclopédiste ? Question légitime, à laquelle il est aisé de répondre. Ces régions de la Suisse française, où d'ailleurs l'influence suisse allemande, à Fribourg surtout, est considérable, ne sont encore, au XVIII^e siècle, que de très modestes foyers de culture intellectuelle. Que l'*Encyclopédie* ait pénétré dans la bibliothèque de quelques patriciens fribourgeois ou valaisans, il se peut ; mais elle n'a suscité aucune réaction favorable ou défavorable que l'on puisse apprécier exactement. Si, dans Bienne protestante, un libraire réunit, pendant un certain temps, les souscriptions au Dictionnaire parisien, je ne vois nulle part ailleurs qu'on se soit intéressé, à Fribourg, au Valais et dans le Jura, à la vaste entreprise de Diderot et d'Alembert ¹. L'eût-on fait que l'Église, sans doute, y eût mis bon ordre. Ainsi, tout examiné, je crois pouvoir affirmer que la

¹ Une seule réaction, tout épisodique : celle des Valaisans à la lecture de l'article *Crétins*.

réaction de la Suisse française catholique à l'*Encyclopédie* fut nulle ¹.

C'est donc le milieu protestant suisse français qui fait accueil à la pensée des Encyclopédistes. Dans la mesure où cette pensée se montre anticatholique, hostile aux abus du clergé et préconisant la tolérance religieuse, l'assentiment, dans les milieux cultivés de notre pays, est autant dire unanime, du moins au cours des années où paraissent les premiers tomes du Dictionnaire. L'émotion suscitée par l'article *Genève* entraîna, dans une partie du public, une méfiance, que les « rogatons » de Voltaire et surtout le *Dictionnaire philosophique portatif* de 1764, comme aussi l'*Émile*, le *Contrat social*, puis les *Lettres de la Montagne* de Rousseau, contribuèrent à accroître considérablement. On voulait bien applaudir aux attaques lancées par les « philosophes » contre l'Église romaine. Mais lorsqu'ils en venaient à réduire au socinianisme la croyance des pasteurs genevois et à opposer le déisme à la Religion révélée ; bien plus, lorsque, dans certains articles de l'*Encyclopédie*, se trahissaient les dangereuses affirmations d'un spinozisme larvé, on commençait à comprendre que ceux en qui, d'abord, on avait cru voir des alliés étaient, en réalité, pour l'orthodoxie protestante des adversaires redoutables. De là l'indiscutable raidissement d'une partie de l'opinion. Je dis bien d'une partie, car il est non moins indiscutable que bon nombre de théologiens — et, avec eux, beaucoup de laïques cultivés — professaient une foi singulièrement teintée de rationalisme philosophique. L'attitude d'un Polier de Bottens, pasteur à Lausanne, d'un Élie Bertrand, pasteur à Berne, tous deux collaborateurs à l'*Encyclopédie* de Paris, apparaît fort révélatrice. Et Vernes, à Genève, comme Allamand, dans sa cure de Bex, ne semblent guère moins affranchis de l'orthodoxie protestante. Le grand Haller, à maintes reprises, s'en inquiète et s'en ouvre, dans des lettres souvent véhémentes, au naturaliste Charles Bonnet. Celui-ci s'efforce d'apaiser les inquiétudes de son ami bernois ; mais en vain : Haller demeure persuadé que le clergé de Suisse française est gravement infecté de socinianisme.

¹ Il y a, bien sûr, paru à Berne, en 1759, l'ouvrage de l'abbé Guyon, *L'Oracle des nouveaux philosophes pour servir de suite et d'éclaircissement aux Œuvres de M. de Voltaire*. Mais, d'abord, Claude-Marie Guyon, né à Lons-le-Saunier en 1699, mort à Paris en 1771, n'est pas Suisse français. Et, d'autre part, il avoue n'avoir pas lu l'*Encyclopédie* (p. 124, n.). Comme l'indique le titre de son livre, c'est à Voltaire surtout qu'il en veut, et, accessoirement, au Rousseau du *Discours sur l'Inégalité*, au Diderot des *Pensées philosophiques*, à Toussaint, à Helvétius. Parlant de l'état des esprits en Suisse, il écrit — et l'observation vaut d'être notée : « Tout le monde, ici, est philosophie. » (p. 3). Il prévoit, dans les pays de « tolérantisme », de terribles révolutions. — Catholique, il parle de « la prétendue Réforme » (p. 98) et cela me fait un peu douter que son ouvrage ait réellement paru à Berne. — On sait que Voltaire a ridiculisé l'abbé Guyon dans la 24^e de ses *Honnêtetés littéraires* (1767).

J'ai fait, dans l'étude qu'on va lire, une place très importante à Haller et à Bonnet. Peut-être la jugera-t-on même excessive. Je crois, cependant, avoir bien fait. Ces deux savants, dont on ne saurait contester, en leur siècle, l'autorité, me semblent, s'il s'agit de connaître la réaction de la Suisse française ¹ à l'*Encyclopédie*, prononcer un témoignage d'une valeur exceptionnelle. Leur compétence scientifique les fait juges — et très bons juges — des qualités et des défauts du Dictionnaire en matière d'histoire naturelle (botanique, zoologie, anatomie, physiologie, minéralogie, etc.). D'autre part, protestants tous deux, ils opposent au rationalisme des « philosophes » l'affirmation d'une foi religieuse imperturbable, quoique diversement nuancée. Haller se montre, dogmatiquement, beaucoup plus rigoureux que Bonnet, plus radicalement opposé à toute discussion avec les déistes ou les matérialistes. Ainsi, lorsque paraît, en 1770, le *Système de la Nature* du baron d'Holbach, et que Bonnet, dans une lettre à son ami bernois, esquisse une réfutation de l'argument matérialiste des « jets », Haller lui répond en disant sa « répugnance » à « lire les raisonnements des athées » : « Je les regarde comme les ennemis de mon repos ; n'ayant aucune obligation particulière de les réfuter, je ne préfère pas [*sic*] de me remplir de doutes, ni d'idées opposées à mon repos. Ce repos est la confiance que j'ai en ce Dieu qu'ils calomnient. » Et, un peu plus loin : « Je n'aime rien de ce qui me mène au désespoir ². » Haller en vient même, l'année suivante, à soupçonner Bonnet de socinianisme. Celui-ci a beau se défendre, protester qu'il n'est point et qu'il n'a jamais été socinien et que, d'ailleurs, « un socinien, un arien de bonne foi est [son] frère en Christ comme l'orthodoxe le plus rigide » ³, Haller ne veut rien entendre. Il persévère dans son attitude hautaine de refus — attitude qui dissimule peut-être une secrète inquiétude ⁴. Lorsque sont publiées, en 1772, les *Lettres sur*

¹ A qui s'étonnerait de voir Haller incorporé à cette étude, lui Suisse allemand, je rappellerai le rôle très important qu'il joua dans la vie scientifique et religieuse du Pays de Vaud. Pendant six ans (1758-1764), il fut directeur des salines de Roche, près d'Aigle. Il avait été, en 1757, chargé de mener une enquête sur les études théologiques à l'Académie de Lausanne. On sait, d'autre part, les polémiques qui l'affrontèrent au patriarche de Ferney (voir là-dessus, L.-Ed. Roulet, *Voltaire et les Bernois*). Ses lettres à Bonnet — correspondance ininterrompue de 1754 à 1777 — sont d'un extrême intérêt pour qui étudie l'histoire des idées — politiques, scientifiques, religieuses — en Suisse française dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

² Ms. Bonnet, 50, fol. 57. Lettre du 4 novembre 1770.

³ *Ibid.*, 73, fol. 225. Lettre du 22 novembre 1771.

⁴ La lecture de son *Tagebuch* et de certaines lettres à Bonnet, surtout en 1776-1777, nous révèle ce tourment intérieur. Au lendemain de la mort de Haller, J.-G. Zimmermann le définissait comme « Hyperorthodox », tourmenté par la crainte de l'Enfer. Heinzmann, éditeur du *Tagebuch*, précisait — ou corrigeait : « Seine Furcht und Unruhe im Glauben ging mehr auf die Strafwürdigkeit als auf die Strafe. »

les vérités les plus importantes de la Révélation, Bonnet est amené, écrivant au pasteur Bennelle, à porter sur l'ouvrage de son intraitable ami un jugement assez sévère : certes, on reconnaît dans ces *Lettres* l'empreinte du génie, mais il y a abus d'explications dogmatiques. Haller est « plus théologien que philosophe » ; trop peu rigoureux en matière de critique, « par contre, il l'est beaucoup trop à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme lui ». C'est ainsi qu'en s'obstinant à s'attaquer aux sociniens plutôt qu'aux déistes et aux athées, il fait à Bonnet l'impression de quelqu'un qui perdrait son temps à « tirer contre les girouettes », lorsque déjà « l'ennemi démolit les fondements de l'édifice » ¹.

Si Haller et Bonnet sont en première ligne dans le combat que la foi protestante livre au « philosophisme », ils reçoivent, à partir de 1770, le renfort, point du tout négligeable, de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. L'entreprise collective dirigée par Félice peut bien être l'objet des mépris et des sarcasmes de Voltaire. Cependant, par sa réussite même, alors que les rééditions suisses du Dictionnaire parisien connaissent toutes sortes de difficultés, elle témoigne de l'ampleur qu'eut, en notre pays, la réaction aux audaces du rationalisme encyclopédiste. A ce titre, l'*Encyclopédie* d'Yverdon mérite un attentif examen. On verra, d'ailleurs, que cet examen révèle des surprises. Félice emprunte beaucoup — et sans vergogne — à l'*Encyclopédie* de Paris. Tant qu'il s'agit de s'opposer à l'Église catholique et de prêcher la tolérance, tout lui est bon. Nul besoin, pour lui et ses principaux collaborateurs, de recourir aux prudenances dont doivent user les rédacteurs parisiens. Il attaque ouvertement et, trouvant trop timides certaines sorties des Encyclopédistes français, il en remet (si je puis dire). En revanche, il prend ses précautions à l'égard de la foi protestante. Dans la *Préface* qu'il met au tome I^{er} de son Dictionnaire, il se félicite, certes, des libertés que la religion qu'il professe et le Gouvernement sous lequel il vit accordent à l'expression de la pensée. Il peut, dit-il, se mettre à l'œuvre « sans consulter d'autres lois que celles qu'imposent... les lumières d'une raison éclairée » ². Il n'ignore pas, cependant, que la censure bernoise est attentive et qu'il convient de ne point heurter de front l'orthodoxie. D'où bon nombre d'articles fort rassurants, bien faits pour tranquilliser ceux qui pourraient craindre que la spiritualité suisse française ne fût contaminée par les fâcheux principes du rationalisme athée. Mais — et c'est ici que l'*Encyclopédie* d'Yverdon se révèle surtout intéressante — Félice et

¹ Ms. Bonnet, 74, fol. 4. Lettre du 25 février 1772.

² E. Y., t. I, p. IX.

quelques-uns de ses collaborateurs apparaissent plus proches des « philosophes » qu'ils ne le laissent croire. Ils incorporent à leur dictionnaire des articles, de Diderot par exemple, qui ne sauraient être tenus pour favorables à l'orthodoxie. Le théologien Mingard affirme, de son côté, des opinions fort libérales ; à tel point que certains souscripteurs à l'*Encyclopédie* d'Yverdon en viennent à le juger suspect, ce qui l'oblige à signer d'autres initiales ses articles. A y regarder de près, on discerne dans le Dictionnaire de Félice deux tendances contradictoires ; mais cette contradiction est très précisément révélatrice de ce que fut, chez nous, la réaction à la pensée encyclopédiste.

En cherchant à mesurer l'influence exercée en Suisse française par le Dictionnaire de Diderot et d'Alembert, il convient encore de tenir compte de l'aspect matériel du problème. Voltaire, nous l'avons vu, expliquait l'empressement mis à « contrefaire » l'*Encyclopédie* « par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent ». Explication valable dans une certaine mesure, mais tout de même sommaire. Et l'on verra que les espoirs des libraires et imprimeurs suisses furent traversés de lourdes inquiétudes financières et, en définitive, plusieurs fois déçus. Mais là n'est pas l'important. Ce qui, en revanche, doit être considéré, ce sont les conditions dans lesquelles s'exerçait, en notre pays, le commerce de la librairie. A côté d'ouvrages suisses ou étrangers qui leur étaient proposés et que la censure officielle autorisait, nos imprimeurs et éditeurs trouvaient — ou pensaient trouver — profit : 1^o aux contrefaçons d'ouvrages à succès ; 2^o à l'impression et à la diffusion d'ouvrages interdits, en France, par la censure, à cause de leurs fâcheuses tendances politiques ou religieuses. Les ouvrages sortis des presses de Genève, de Lausanne, d'Yverdon ou de Neuchâtel étaient destinés non pas au seul public de Suisse française, mais, avant tout, à l'exportation. Lorsque Cramer l'aîné et de Tournes, en 1770, réimpriment 2000 exemplaires de l'*Encyclopédie* de Paris, ils sont associés avec Panckoucke et intéressés, chacun pour un tiers, dans l'entreprise. De même, en 1776, Pellet, libraire-imprimeur à Genève, s'entend avec Panckoucke et Duplain, libraire à Lyon, pour une édition de l'*Encyclopédie* refondue, c'est-à-dire augmentée des *Suppléments*. De même encore, Félice, au moment de lancer l'*Encyclopédie* d'Yverdon, s'est abouché avec les libraires Gosse et Pinet, à La Haye, qui se chargent de distribuer les trois quarts de l'édition. De tels contrats sont habituels, dans la librairie suisse française au XVIII^e siècle. Ils donnent lieu à des entreprises considérables que la seule clientèle helvétique n'eût pas permis d'envisager. Ils fournissent

d'autre part, dans le cas où la censure eût été prête à sévir, un argument à nos imprimeurs et libraires : « Nous ne faisons », disent ceux-ci, « qu'exécuter une commande destinée à l'étranger. » Cramer usa de ce moyen de justification, lorsque, sur une plainte de la Vénérable Compagnie des Pasteurs, le Conseil de Genève le blâma d'avoir annoncé sa réimpression de l'*Encyclopédie*. A Neuchâtel, Ostervald, directeur de la Société typographique, eut recours au même argument, lorsque éclata, en 1771, le scandale du *Système de la Nature*. La censure, d'ailleurs, se faisait assez volontiers traitable, sachant que ses interdictions risquaient de porter préjudice à un commerce qu'il fallait souhaiter prospère. Elle se bornait souvent à exiger que ni le nom de l'éditeur, ni celui du lieu de l'impression ne fussent mentionnés sur la page de titre. Parfois, plus rigoureuse, elle interdisait le débit d'« aucun exemplaire dans le pays »¹. De ces faits brièvement rappelés, il convient de tirer une conclusion, qui importe au propos de cette étude : le rayonnement, dans notre pays, de l'*Encyclopédie* et de nombreux autres ouvrages propagateurs des « lumières » de la raison n'est exactement proportionnel ni au nombre des éditions procurées par nos libraires-imprimeurs, ni à l'ampleur des tirages de ces éditions. Si, par exemple, Gosse et Pinet se chargent d'écouler les trois quarts des exemplaires de l'*Encyclopédie* d'Yverdon — ces trois quarts se chiffrent, semble-t-il, entre 1600 et 1700 exemplaires — et si, dans le quart distribué par Félice lui-même, il faut penser que bon nombre d'exemplaires étaient destinés à l'Allemagne, à la Suisse allemande, il ne reste, pour la consommation en Suisse française, qu'un total assez modeste, appréciable certes, mais qui nous invite à ne point exagérer l'influence du Dictionnaire d'Yverdon, comme aussi de celui de Paris, sur le public cultivé de notre pays. Je sais que de telles constatations statistiques n'ont qu'une valeur très relative et je ne veux pas en surfaire l'importance. Cependant, elles fournissent un élément utile à l'estimation du rayonnement de l'esprit encyclopédiste en Suisse.

J'arrête ici ces quelques remarques liminaires. A mes lecteurs de juger maintenant ce que vaut l'étude qui va suivre. J'en sais les lacunes et les imperfections. Puissent-elles, partiellement du moins, être compensées par l'intérêt des nombreux documents sur lesquels elle se fonde ! J'aurais fait ce que j'ai voulu faire, si ce travail, dans les assez strictes limites que je me suis prescrites, apportait une contribution valable à l'histoire des

¹ Ainsi, à Neuchâtel, dans l'affaire du *Système de la Nature*. Lettre d'Ostervald à Lentulus, gouverneur de la Principauté, du 4 juillet 1771 (B. V. N., Archives de la Société typographique, *Copie de lettres*, vol. A, p. 419).

idées au XVIII^e siècle. Plus heureux encore si j'avais pu inciter quelques jeunes chercheurs à poursuivre l'étude, encore très incomplète, de notre vie intellectuelle, en Suisse française, au siècle des « lumières ».

Je tiens à remercier ici, sincèrement, pour leur obligeance et pour les facilités qu'ils m'ont accordées au cours de mes recherches, M^{lle} Rosselet, directrice de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, M. Santschy, directeur-adjoint de la même bibliothèque ; M. Bernard Gagnebin, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève ; M. André Duckert ; M. Biaudet, alors directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire, à Lausanne ; MM. les conservateurs des manuscrits à la Bibliothèque de la Ville de Berne.

L'expression de ma reconnaissance s'adresse aussi à mon gendre, M. Maurice-E. Beutler, directeur de la Fondation suisse à la Cité universitaire de Paris. Il a bien voulu faire pour moi quelques copies dans les manuscrits de Bonnet et surtout se livrer avec moi aux longues et souvent fastidieuses comparaisons qu'il s'agissait d'établir entre les articles de l'*Encyclopédie* de Paris et ceux de l'*Encyclopédie* d'Yverdon.

Que je dise, enfin, ma gratitude à mon cher collègue et ami, M. Jean Rychner, qui a bien voulu relire et corriger après moi les épreuves de ce texte : ses remarques m'ont été fort précieuses.

C. G.

L'accueil (1751-1766)

En novembre 1749, le *Mercure suisse* ou *Journal helvétique*, publié à Neuchâtel, donnait un article de son correspondant parisien : *Particularités sur quelques auteurs modernes et sur leurs ouvrages*. Il y était traité de Voltaire, mais aussi de Toussaint, l'auteur des *Mœurs*, et de Diderot. De celui-ci, on rappelait les *Pensées philosophiques*, *Les Bijoux indiscrets* et la toute récente *Lettre sur les Aveugles*, ce dernier ouvrage étant mentionné sous un titre curieusement — et peut-être intentionnellement — déformé : *Lettre d'un Esprit éclairé aux Aveugles de ce siècle*. L'auteur, annonçait-on, avait été arrêté et conduit à Vincennes : « On a vu avec peine l'emprisonnement de M. Diderot. Ce savant a fait du bruit dans le monde ; mais l'on a trouvé qu'il pensait et s'exprimait d'une manière un peu hardie sur la religion. » Au moment où le numéro de novembre du *Journal helvétique* paraissait, le « philosophe » venait d'être remis en liberté. Le journaliste s'en réjouit, tout en ajoutant encore : « Sa captivité a retardé et dérangé l'*Encyclopédie des sciences* qu'il se préparait à donner au public, conjointement avec M. d'Alembert, et que l'on attendait avec impatience ¹. »

Le tome I^{er} de l'*Encyclopédie* parut, on le sait, au début de juillet 1751. Le mois suivant, le *Journal helvétique* en publiait le programme et annonçait qu'à Neuchâtel on pouvait souscrire « chez le sieur Sinnet, marchand libraire ». L'*Encyclopédie* est désignée comme « l'ouvrage le plus vaste, le mieux digéré, le plus utile et le plus important pour les sciences, les arts et les métiers, qui ait jamais paru ». « Notre siècle », lit-on encore, « illustré et éclairé par la brillante lumière que cet excellent ouvrage va répandre, la portera dans les siècles futurs ; ceux-ci la perfectionneront et la rendront toujours plus lumineuse, à mesure que

¹ *Journal helvétique*, novembre 1749, pp. 429 et 431.

l'esprit humain fera de nouvelles découvertes, et la mémoire de l'illustre Société de gens de lettres à qui on sera redevable de ces précieux avantages sera consacrée à l'Immortalité ¹. » On ne saurait, n'est-il pas vrai, préconiser de façon plus éclatante et l'ouvrage et ses rédacteurs.

Fin décembre de la même année, à la veille de la publication du tome II, d'Alembert écrit au mathématicien Gabriel Cramer, titulaire de la chaire de philosophie à l'Académie de Genève (ne pas le confondre avec son cousin Gabriel Cramer, l'éditeur !) : « Je suis charmé du bien que vous me dites [de l'*Encyclopédie*] ; j'aurais bien voulu avoir vos remarques pour en profiter, mais je compte que cela n'est que différé. J'aurai soin de vous faire envoyer les six exemplaires du second volume, dès qu'ils paraîtront ; ce sera vers le 15 de janvier au plus tard... Nous essayons bien des tracasseries de la part des dévots et des pédants, mais il faut les laisser dire et aller son train. Je compte que cet ouvrage ira toujours en augmentant de mérite ; le second volume vaut mieux que le premier et le troisième vaudra mieux que le second ². » Ce second tome parut en janvier 1752. Mais, suite à l'affaire de la thèse de l'abbé de Prades, un arrêt du Conseil royal ordonnait, le 7 février, la suppression de l'*Encyclopédie*. Le *Journal helvétique* du mois de mars se fait l'écho de l'événement, dans un *Extrait d'une lettre de Paris* : « Depuis quelques années, il s'est formé parmi nous, comme en Angleterre et en Prusse, une espèce de secte de philosophes, qui semblent vouloir attaquer la religion et la réduire au déisme... Comme l'abbé de Prades était un des éditeurs du *Dictionnaire encyclopédique*, sa thèse a influé sur cet ouvrage et a donné lieu à faire arrêter et défendre le débit du second volume, dont l'impression était achevée. Il est fâcheux que cet ouvrage utile pour les arts et les sciences ait reçu un pareil échec ; mais on trouvera apparemment les moyens d'en donner la continuation au public, en dépouillant les articles de tout ce qu'il pourrait y avoir contre la religion ³. »

Dès le mois de mai 1752, grâce à l'intervention de M^{me} de Pompadour et de quelques ministres, l'arrêt qui venait de frapper l'*Encyclopédie* était tacitement rapporté. A Genève, Charles Bonnet, souscripteur de l'ouvrage, se plaisait fort à y puiser d'utiles renseignements. Le 15 décembre, il écrit à Roger, secrétaire du baron de Bernstorff, à Copenhague : « Je parcours de temps en temps quelques articles de l'*Encyclopédie*. Cet ouvrage est prodigieusement intéressant. C'est un petit univers, où

¹ *Journal helvétique*, août 1751, pp. 191-192.

² Lettre inédite. — Manuscrit à la B. P. U. G., achat mars 1951

³ *Journal helvétique*, mars 1752, pp. 295-296.

l'œil se promène partout agréablement. Les arts et métiers y sont traités très à fond. Mais je crains que ce livre ne multiplie beaucoup la nation des demi-savants. Je suis du moins très sûr qu'il ne rendra pas les originaux moins nécessaires. Le troisième volume paraîtra au mois de mars prochain. On dit que ce sera après avoir été examiné par la Sorbonne et le public redoute, à juste titre, cet examen, beaucoup de liberté dans la manière de penser étant absolument nécessaire pour un ouvrage de cette nature ¹. » Bonnet ne se trompait que de quelques mois : ce n'est pas en mars, mais en novembre 1753 que parut le tome III de l'*Encyclopédie*, suivi, au rythme d'un par année, des tomes IV à VII. En 1754, la Bibliothèque de Genève décide l'achat du Dictionnaire. On lit dans le *Registre des assemblées de MM. les Directeurs de la Bibliothèque*, sous la date du 28 septembre : « Proposé d'acheter l'*Encyclopédie*, le sieur J.-J. Rousseau offrant de veiller à ce que les planches qu'on nous enverrait fussent des meilleures épreuves. Ce qui a été agréé. » Rousseau était, à cette date, en séjour à Genève et il est assez piquant de songer que l'*Encyclopédie* fit, en cette ville, son entrée officielle sur la recommandation du Citoyen, alors que, moins de quatre ans plus tard, le fameux article de d'Alembert sur *Genève* allait consommer la rupture de Jean-Jacques et des Encyclopédistes.

Décembre 1754 : Voltaire arrive à Genève, hésitant encore sur le lieu de son installation. Antoine-Noé Polier de Bottens, l'un des pasteurs de Lausanne, et le juriste Abram Clavel, seigneur de Brenles, s'efforcent de l'attirer à Lausanne. Il y prend à bail, pour neuf ans, une maison à Montriond. Mais c'est à Genève, aux Délices, que dès 1755 il fixe son séjour, pour la plus grande partie de l'année. C'est le moment où commence sa collaboration à l'*Encyclopédie*. En août 1756, d'Alembert vient lui rendre visite et cette rencontre genevoise sera, nul ne l'ignore, grosse de conséquences. Cependant, dans sa retraite de Genthod, Charles Bonnet continue de scruter le grand dictionnaire. Il y trouve d'excellentes choses, mais d'autres aussi, qu'il juge « au-dessous du médiocre ». Il s'étonne en particulier de certaines omissions, « surtout en matière d'histoire naturelle ». Ainsi, à l'article *Étoile de mer*, « on ne nous dit rien de sa reproduction de bouture ». Mais il y a plus grave : « Au mot *Feuille* », écrit Bonnet, « on donne un extrait assez long de mon livre sur l'*Usage des feuilles dans les plantes*. Je ne puis qu'être très reconnaissant des éloges que l'auteur veut bien faire de mon travail ; mais j'ai

¹ B. P. U. G., Ms. Bonnet, 70, fol. 43 verso.

été étonné du peu d'exactitude qui y règne d'un bout à l'autre... Dans les endroits où je parle de *Dieu*, il y substitue adroitement les expressions favorites des Encyclopédistes. » Bonnet cite un exemple. Traitant de « l'arrangement symétrique des feuilles », il avait écrit : « Je n'ai pu que me livrer aux sentiments d'admiration que [cet arrangement] m'a fait naître pour cette *Sagesse adorable* qui a si bien approprié les moyens à la fin. » Le rédacteur parisien — c'est Jaucourt — a introduit la correction suivante : « ... pour les *Lois éternelles* qui ont si bien approprié les moyens à la fin. » Et le naturaliste genevois de s'exclamer : « Que dites-vous de *Lois éternelles* et de *Lois qui approprient* ? Ces Messieurs rougiraient-ils donc d'admettre l'existence d'un *Dieu* ? » ¹ L'article *Feuille* avait paru en juillet 1756. Bonnet ne semble l'avoir lu que l'année suivante. On imagine son mécontentement, dont il fit part, sans doute, à son ami Haller, dans une lettre qui n'a pas été conservée. Mais nous possédons la réponse du savant bernois. Il écrit, le 6 juillet 1757 : « La correction de M. Jaucourt est d'un homme fanatique, qui ne veut plus prononcer le nom du Créateur. Quel travers !... Le dessein de ces Messieurs ne saurait être obscur : ils veulent nous arracher la démonstration la plus forte et la plus populaire que nous ayons de l'existence de Dieu. Quel usage des talents ! » ² Certes, le procédé de Jaucourt est blâmable ; mais il nous vaut de surprendre la réaction indignée de deux esprits éminents pour lesquels science et religion ne sont point exclusives l'une de l'autre.

Cette réaction n'est encore, contre l'*Encyclopédie* parisienne, que très légère escarmouche, révélatrice cependant. Le rationalisme encyclopédiste va exercer, en Suisse française, une influence indéniable. Il se heurtera néanmoins à divers obstacles. On veut bien que se propagent les lumières de la connaissance scientifique ; mais n'est-il pas des domaines de la vie de l'esprit où ces lumières pâlisent ? Leur éclat ne s'efface-t-il pas, par exemple, devant l'éblouissante lumière de la Révélation ? Des alliés, bien sûr, Diderot et d'Alembert, Voltaire surtout en trouveront chez nous, et là même où l'on ne s'y fût guère attendu. Dans cette lettre à Cideville, du 12 avril 1756, dont déjà j'ai cité un bref passage, Voltaire pouvait écrire : « Genève n'est plus la Genève de Calvin ; il s'en faut de beaucoup... Le christianisme raisonnable de Locke est la religion de presque tous les ministres ; et l'adoration d'un Être suprême, jointe à la morale, est la religion de presque tous les magistrats. » Qu'il ait pris

¹ Ms. Bonnet, 70, fol. 89 verso - 90. Lettre à de Geer, Stockholm, 16 janvier 1759.

² Lettres de Haller à Bonnet, Ms. Bonnet, 44, fol. 44.

son rêve pour la réalité, la chose est, je crois, certaine. Mais il est non moins certain qu'assez longtemps l'élite cultivée, à Genève, Lausanne et Neuchâtel, entretint le grand homme des Délices et de Ferney dans cette agréable illusion. On pensera peut-être que le scandale provoqué par l'article *Genève*, au tome VII de l'*Encyclopédie*, vint lui ouvrir les yeux. Je n'en suis pas sûr. Certes, à l'accusation de socinianisme, la Compagnie des pasteurs répondit par une déclaration solennelle, publiée bientôt dans les gazettes de Suisse et de Hollande. Démarche officielle, qui ne semble pas avoir paru très convaincante. L'opinion laïque ne la prit guère au sérieux. Preuve en soit ce passage amusant d'une lettre du conseiller Jean-Louis Du Pan à la femme du banneret bernois Abraham de Freudenreich : « Vous connaissez bien, Madame, les noms de diverses maladies, mais je pense que vous ne connaissez pas celle de l'*encyclopédie*. Tronchin étant appelé, l'autre jour, dans une maison pour consulter avec le médecin ordinaire, après qu'ils eurent fait leur besogne de médecins, ils se mirent à parler de d'Alembert. Une femme les écoutait, croyant qu'ils parlaient toujours de la malade, et entendit prononcer à Tronchin le mot d'*encyclopédie*. Quand il fut sorti, cette femme se mit à le louer aux dépens de tous les autres : « Ils sont tous des ânes ; ils n'y connais- » sions rien ; lui, il a d'abord dit le mal de notre dame ; j'y ai bien entendu ; » il a dit qu'elle avait l'*encyclopédie* ; ah ! c'est bien sûr qu'elle l'a, mais » ce brave Monsieur le Professeur la guérira bien, s'il plaît à Dieu. » Il ne guérira pas si bien nos ministres de ce mal-là ; j'ai bien peur qu'ils n'en soient marqués comme on l'est de la petite vérole. On dit qu'ils vont incessamment publier une déclaration de leurs sentiments sur les articles touchés par M. d'Alembert ; je n'ai pas vu un laïque qui approuve cette démarche ; cependant il se trouve quelquefois des étincelles de bon sens hors du corps ecclésiastique... Voltaire a été très fâché contre d'Alembert de ce qu'il a fait si mal l'article de *Genève* ; il n'y a certainement aucune part, mais, pour le rendre odieux, nos ministres insinuent que c'est lui qui est le véritable auteur de cet article ou qui en a fourni les matériaux. Il y a beaucoup de gens qui font profession de croire en Jésus-Christ, à qui il faudrait demander s'ils croient en Dieu ¹. » L'anecdote est charmante ; plaisants aussi les potins — d'ailleurs instructifs — du conseiller Du Pan. Retenons-en surtout la phrase : « Je n'ai pas vu un laïque qui approuve cette démarche. » Elle atteste un fait, certain à Genève comme dans la Suisse française tout entière : la classe cultivée souscrivait,

¹ *Correspondance Du Pan-Freudenreich*, B. P. U. G., Ms. suppl. 1539, lettre du 11 février 1758.

pour l'essentiel en tout cas, à l'opinion de d'Alembert. Et les derniers mots de Du Pan sont suffisamment explicites sur la façon dont on jugeait la théologie d'une bonne part, au moins, du corps ecclésiastique genevois ¹.

Haller, qui ne saurait être soupçonné d'hétérodoxie et qui ne nourrit pas, à l'endroit de Voltaire, le préjugé favorable de Du Pan, confirme à sa manière le sentiment de celui-ci. Écrivant à Bonnet, le 7 mars 1758, il déplore que la Compagnie des pasteurs, soucieuse « de se laver des imputations de l'*Encyclopédie* », ne se soit pas exprimée de façon plus vigoureuse. Il aurait aimé qu'elle « eût parlé plus clairement et de la divinité de Jésus-Christ et de la satisfaction ». Il ajoute, perspicace, car ce fut la réaction de Voltaire ² : « Les déistes, qui se plaisent à déprimer la religion, se trouveront peut-être plus appuyés que réfutés par cette déclaration ³. » Trois semaines plus tard, il revient à la charge : « Je ne suis point persécuteur, mais l'*Encyclopédie* n'était pas un ouvrage d'une authenticité si parfaite qu'il fût indispensable de se pourvoir contre ses décisions. L'accusation d'un catholique aurait pu être laissée sans réplique et cet expédient aurait mieux valu, à mon avis, que ce silence suspect sur la nature divine de Jésus-Christ, sur la satisfaction et sur la Trinité. Tous ceux qui aiment la religion, et surtout le protestantisme, sont désolés de cette publication, qu'ils regardent comme une preuve authentique contre laquelle on ne pourra plus justifier l'Église de Genève ⁴. » En mai, Haller rumine encore cette fâcheuse affaire : « J'aurais préféré que le Clergé de Genève eût laissé jaser d'Alembert. On lui fait trop d'honneur de regarder son accusation comme une pièce qui eût besoin de manifeste. Il n'est, à l'égard de Genève, qu'un étranger, instruit par des étrangers, qui ne connaît ni notre religion, ni peut-être la sienne. Mais en vérité, puisqu'on voulait parler, il fallait parler clair, ne point balancer sur le sacrifice de Jésus-Christ, seul objet des prophéties, seul article de foi dans lequel se concentrent les Écritures. S'il y a un sens attaché aux Écritures, c'est celui-ci... Je ne saurais regarder uniquement sous le titre d'Envoyé une personne divine, que Dieu me commande d'adorer avec lui ⁵. » Du point de vue de l'orthodoxie chré-

¹ J.-S. Spink, dans son *J.-J. Rousseau et Genève* (1934), P. Chaponnière, dans son *Voltaire chez les calvinistes* (1936), nous ont procuré, à ce sujet, un ensemble de documents convaincants.

² Voltaire écrit à d'Argental, le 25 février : « La déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'Alembert. »

³ Ms. Bonnet, 44, fol. 65.

⁴ *Ibid.*, 44, fol. 67 verso. Lettre du 31 mars 1758.

⁵ *Ibid.*, 44, fol. 69. Lettre du 8 mai 1758.

tienne, la sévérité de Haller à l'endroit des pasteurs de Genève apparaît justifiée. Et l'on imagine qu'elle se fût exprimée plus vivement encore, si le savant bernois avait pu connaître certaines des lettres que nous lisons aujourd'hui ; ainsi, par exemple, au plus fort du scandale suscité par l'article *Genève*, ce message de Voltaire à Vernes : « Tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi, à condition que ni vous ni votre aimable Arabe n'y changerez jamais rien... Or ça, *carissime frater in Deo et in Serveto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'*Encyclopédie* que vous pensez comme Origène ?... Le bonhomme Abauzit ne rit-il pas dans sa barbe ? »¹

Les inquiétudes éprouvées par Haller ne tenaient pas seulement à l'état d'esprit de certains ecclésiastiques genevois. Depuis plusieurs années, la vie spirituelle du clergé vaudois le préoccupait également. Fin 1754 déjà, Jean-Pierre Secrétan, professeur de théologie à l'Académie de Lausanne, lui faisait ce tableau plutôt sombre de l'état des églises au Pays de Vaud : « C'est, chez quelques-unes, le fanatisme accompagné de stupidité et de brutalité, dont les effets font horreur ; chez les autres, qui sont le plus grand nombre, et surtout chez celles qui sont les plus considérables, règne une sorte d'athéisme caché sous un indifférentisme ouvert, qui fait qu'on va même jusqu'à se familiariser beaucoup avec le papisme². » Ces lignes en disent long ; mais le piquant de la chose, c'est qu'elles sont d'un homme qui, au moment même où il les écrivait, se voyait accusé de socinianisme³. On lui reprochait aussi d'avoir, dès son discours d'installation, laissé entendre qu'il ne s'agissait plus tant de défendre l'orthodoxie contre les arminiens ou les catholiques même que contre deux ennemis plus redoutables : le déisme et le matérialisme des « philosophes ». Au début de 1757, une enquête fut décidée dans les

¹ Lettre du 29 décembre 1757. — L'« aimable Arabe », c'est Abauzit, descendant, paraît-il, d'un médecin arabe établi à Toulouse, au IX^e siècle. On sait, par un texte enthousiaste de *La Nouvelle Héloïse*, l'estime où J.-J. Rousseau tenait Abauzit. Incontestablement — et au dire même de ses admirateurs genevois — Abauzit était socinien. Mort en mars 1767, il laissait des manuscrits que Charles Bonnet fut chargé d'examiner. Dans une lettre à Formey, 5 novembre 1768, Bonnet reconnaît que la théologie d'Abauzit « respire partout le socinianisme le plus ouvert, le plus tranché, et quelquefois le plus ironique ». Il en conclut à « défendre l'impression des écrits théologiques » d'Abauzit. « Je craindrais », ajoute-t-il, « qu'ils ne troublassent la paix de notre Église, mille fois plus précieuse que les plus beaux commentaires. Une autre considération très pressante m'a dicté cette conclusion : c'est la fameuse accusation qui nous avait été intentée par M. d'Alembert, au mot *Genève*, dans l'*Encyclopédie*. » (Ms. Bonnet, 73, fol. 15.)

² B. V. B., *Correspondance Haller*, vol. 13, n° 194 b. Lettre du 31 décembre 1754.

³ Voir B. V. B. au vol. 14 de la *Corresp. Haller*, la lettre n° 12, du 18 janvier 1755, où Secrétan proteste contre cette accusation.

églises du Pays de Vaud. Bonstetten et Haller furent chargés de la mener. Elle devait porter sur l'ensemble des études théologiques à l'Académie de Lausanne. Poursuivie pendant plusieurs semaines, elle aboutit à diverses constatations intéressantes. Beaucoup de jeunes pasteurs, soumis encore à la surveillance de la Faculté, bornaient leurs sermons à la prédication d'une « morale sèche », sans référence aux dogmes essentiels de la religion réformée. Tel d'entre eux était surpris, si l'on peut dire, en flagrant délit de socinianisme. Secrétan lui-même était accusé de négligence et d'hétérodoxie sur le sujet de la Trinité. Il professait un « christianisme raisonnable », mettant au premier plan de son enseignement « le moralisme et les principes de la religion naturelle ». Un règlement nouveau, sanctionné en juillet 1757, fut imposé à l'Académie. On peut douter qu'il ait très vigoureusement remédié à un état de choses jugé fâcheux par l'autorité mais lié, dans les profondeurs, à une évolution des esprits contre laquelle la lutte devenait de plus en plus difficile.

La *Bibliothèque impartiale*, de Göttingue et Leyde, se fit l'écho, dans son numéro de janvier-février 1758 — au lendemain donc de l'apparition de l'article *Genève* — des plaintes que suscitait, dans différents milieux, le fâcheux état du protestantisme en Suisse française. Une lettre anonyme, envoyée de Berne, montre le pays romand tout entier — et non pas seulement l'Académie de Lausanne — infecté d'un dangereux libéralisme ou naturalisme religieux. Le *Mercur suisse* de Neuchâtel ne serait qu'un recueil de « pièces » dirigées « contre les dogmes essentiels du christianisme ». Quant aux pasteurs, « dans leurs sermons, même les jours de fête, [ils] ne parlent point, ou en passant, de la Rédemption et de la Croix du Christ. On ne prêche que la morale, jamais les dogmes, si ce n'est ceux de la Religion naturelle ». Et cette morale, c'est « celle de Cicéron et de Sénèque, sans motifs tirés de la religion ». « Partout », ajoute l'anonyme, « c'est le système de Locke dans son *Christianisme raisonnable* ; c'est le système de Dippel, copié par M. de Muralt et la Delle Huber ; c'est la morale de Toussaint dans son livre des *Mœurs*... Quel triomphe pour le déisme et pour le catholicisme, qui renouvelle les reproches sur nos variations ! »¹ Le corps pastoral vaudois ne laissa pas passer cet article sans officielle protestation. Dans une déclaration « pure et simple », datée de Vevey, le 6 décembre 1758, on peut lire : « Considérant la fausseté et en même temps la gravité des imputations

¹ *Bibliothèque impartiale*, 1758, janvier-février ; *Nouvelles littéraires : Suisse*, p. 136.

contenues audit article contre la Doctrine des ministres de la Suisse française réformée, dont notre Classe occupe une partie considérable, étant composée de 49 membres, nous n'avons pas cru pouvoir garder le silence. C'est pourquoi nous protestons tous ici formellement contre ledit article, déclarant les imputations qui y sont contenues entièrement supposées et contraires à la vérité quant à nous... La présente déclaration est rendue publique... pour l'édification des communions protestantes. »

Genève, Lausanne : décidément les milieux ecclésiastiques de Suisse française, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs dénégations, n'étaient pas indemnes de tout reproche. Le philosophisme y gagnait des adeptes. Et les choses n'allaient guère mieux dans la Principauté de Neuchâtel. Dès l'automne 1759, Élie Bertrand, pasteur de l'Église française de Berne, s'indignait qu'un de ses confrères neuchâtelois ait eu l'audace de faire des catéchismes où il en venait à « réduire la religion chrétienne au socinianisme et à l'origénisme, attaquant directement la Trinité, la satisfaction du Sauveur et l'éternité des peines ». Et Bertrand de poser la question — véritable refrain au cours de ces années pénibles — : « M. d'Alembert avait-il tort, aussi bien que les critiques de la *Bibliothèque impartiale* ? »¹ En mai 1760, Bertrand expose à Haller le scandale Petitpierre : « Quarante députés d'une nombreuse paroisse, celle de La Chaux-de-Fonds, ont porté plainte contre leur pasteur, M. Petitpierre, de ce qu'il leur enseigne une doctrine nouvelle, que les peines ne sont pas éternelles, que les âmes purifiées par les souffrances seront réunies avec Dieu, qu'en attendant le Jugement les âmes dorment, que Jésus est le sauveur de tous les hommes sans exception, par ses lois, son exemple, ses grâces, son intercession, etc. » Et, dans la même lettre, le pasteur de Berne rapporte un autre exemple encore de l'état fâcheux des esprits, lorsqu'il s'agit de décider en matière religieuse : « Un homme de Rougemont » [nous revoici au Pays de Vaud !] se déclare publiquement déiste. Il est cité à Berne. Il paraît dans la Chambre de religion ; il ne désavoue pas entièrement ses sentiments. On lui donne un viatique et il s'en retourne : il ne faut pas persécuter. La persécution propage l'erreur : voilà comme on a raisonné. » Audaces « criminelles » parmi les croyants, pasteurs et laïques ; faiblesse coupable des autorités : « Je gémiss, en vérité, de toutes ces choses », ajoute Bertrand, « mais je suis toujours plus résolu d'en gémir en secret, de ne parler que de ce qui se

¹ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 51, n° 201. Lettre à Haller, 30 octobre 1759.

rapporte à ma paroisse et à mon office et de ne me mêler d'aucune affaire qui ne regardera pas directement mon Église ¹. »

Ne prenons pas au tragique les « gémissements » du pasteur Élie Bertrand. Quand il écrit à Haller, dont il sait l'orthodoxie, le bon apôtre s'exprime autrement qu'il ne le fait avec Voltaire. Dès janvier 1755, l'écrivain et le ministre sont entrés en rapports. Voltaire, on l'a dit justement, va se servir de Bertrand comme d'une pièce maîtresse sur « l'échiquier bernois » ². « Vous êtes philosophe, Monsieur », écrit Voltaire, « et vous m'inspirez une très grande confiance... » ³ C'est là un homme sûr, à qui l'on peut, sans risque, envoyer un exemplaire de *La Pucelle* : « Vous la lirez à votre loisir, avec des amis philosophes... » ⁴ Ce « cher philosophe religieux et humain » ne devait guère se montrer rigoureux en matière de dogme, lorsqu'il s'en entretenait avec Voltaire. La preuve, c'est que celui-ci peut lui écrire : « En vérité, je me sens un peu de votre religion. Je suis indulgent comme vous, j'aime Dieu et le genre humain et je ne damne personne ⁵. » Et, à propos de l'article *Genève* : [M. d'Alembert] « ne dit que ce qu'il leur a entendu dire vingt fois [aux Genevois]. Il révèle leur secret, je l'avoue : mais ce secret est celui de la *comédie* ; rien n'est plus public parmi vous autres que ce secret ⁶. » Que Bertrand joue double jeu, on ne peut guère en douter. Il peut bien, dans sa correspondance avec Haller, se montrer rigoriste, composer des *Instructions chrétiennes* où il insiste sur l'insuffisance de la religion naturelle, rédiger pour le Pays de Vaud les *Ordonnances ecclésiastiques* de 1758, traduire, en 1760, la *Confession helvétique*, tout cela ne le retient pas d'être « philosophe » avec Voltaire, de donner à l'*Encyclopédie* de Paris des articles et d'incliner de plus en plus à un moralisme qui semble faire assez bon marché de la Révélation. Le Christ devient pour lui « le sublime docteur ». Il se demande si, au lieu de confessions de foi dogmatiques n'entraînant que disputes et violences, il n'eût pas mieux valu « faire des confessions de morale... sur lesquelles tous seraient d'accord » ⁷. Il s'avancera plus loin encore et, dans son *Essai philosophique et moral sur le plaisir* (1777), en viendra à réduire la religion aux affirmations essentielles du déisme.

¹ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 19, n° 70. Lettre à Haller, 13 mai 1760.

² L.-Ed. Roulet, *Voltaire et les Bernois*, p. 68.

³ Lettre du 31 janvier 1755.

⁴ Lettre du 30 septembre 1755.

⁵ Lettre du 6 avril 1756.

⁶ Lettre du 27 décembre 1757.

⁷ E. Bertrand, *Éléments de morale* (1775), p. 63.

Si l'attitude de Bertrand a de quoi surprendre, celle de ses deux collègues vaudois Polier de Bottens et Allamand n'apparaît pas moins curieuse. Les relations du premier avec Voltaire remontent à 1751 et se précisent en 1754, c'est-à-dire au moment où l'écrivain songe à venir s'établir en Suisse ¹. Très vite, entre les deux hommes, l'échange intellectuel, favorisé sans doute par les séjours de Voltaire à Montriond, se fait familier. Polier devient l'« homme aimable et essentiel », l'objet de déclarations comme celle-ci : « J'attends avec impatience le moment où je pourrai être votre diocésain ; si je ne peux vous entendre à l'église, je vous entendrai à table ². » Au début de 1757, le pasteur de Lausanne accepte de collaborer, anonymement, à l'*Encyclopédie*. Le 4 février, Voltaire annonce à d'Alembert l'article *Liturgie*. Pour quelque temps encore une réelle sympathie unit l'hôte de Montriond et son admirateur vaudois. Mais, on le sait, les relations se gâtèrent peu après. L'affaire Saurin, où Polier s'était rangé d'abord du côté de Voltaire, entraîna un refroidissement de zèle chez le ministre. Voltaire l'accusa d'avoir fait preuve de « mollesse » ³. Il est permis de penser qu'il y eut, au contraire, raidissement, effort pour se soustraire à une emprise dangereuse. Peut-être aussi, plus simplement, Polier se rangea-t-il au parti de la prudence. Sensible aux vives réactions antivoltairiennes de certains de ses collègues, il comprit qu'à fréquenter trop assiduellement Voltaire il risquait, dans le clergé vaudois, sa réputation et que la sincérité de sa foi pourrait être soupçonnée. Voltaire ne le définissait-il pas, en effet, « prêtre par état, incrédule par sens commun » ? ⁴

Quant au comportement du pasteur François-Louis Allamand, il ne mérite pas moins d'être examiné de près ⁵. Gibbon dit de lui, dans son *Journal* (janvier 1764) : [Allamand], « un ministre de ce pays... et un des beaux génies que je connais. Il a voulu embrasser tous les genres, mais c'est la philosophie qu'il a le plus approfondie. Sur toutes les questions, il s'est fait des systèmes ou du moins des arguments toujours originaux et toujours ingénieux. Ses idées sont fines et lumineuses, son expression heureuse et facile. On lui reproche avec raison trop de raffinement et de subtilité dans l'esprit, trop de fierté, trop d'ambition et

¹ Voir R. Naves, *Voltaire et l'Encyclopédie*. Voir aussi l'article très précisément documenté d'A. Roulin, *Premiers contacts [de Voltaire] avec Lausanne et le Pays de Vaud*, dans la *Gazette de Lausanne*, 24-25 décembre 1954.

² Lettre du 28 février 1755.

³ Lettre à Bertrand, 27 novembre 1758.

⁴ Lettre à d'Alembert, 29 février 1757.

⁵ Sur Allamand, voir P. Maillefer, *Revue historique vaudoise*, 1898, article : *Voltaire et Allamand* ; Eugène Ritter, *ibid.*, 1903, article : *Le pasteur Allamand*.

trop de violence dans le caractère. Cet homme, qui aurait pu éclairer ou troubler une nation, vit et mourra dans l'obscurité. Il est singulier qu'il n'ait presque rien écrit que deux petits ouvrages de commande ¹. » Plus tard, dans son *Autobiographie*, Gibbon a redit l'estime en laquelle il tenait Allamand, avec qui il prenait plaisir à discuter de la métaphysique de Locke. D'une phrase latine il le situe, humble desservant d'une paroisse rustique, et laisse entendre qu'il prêche à ses ouailles une Vérité à laquelle il ne croit pas lui-même : *Est sacrificulus in pago et rusticos decepit* ². Faut-il en croire Gibbon sur parole ? Ce serait, je pense, faire tort à Allamand, mais il n'en demeure pas moins que le pasteur vaudois nous offre un nouvel exemple, singulier et instructif, de l'attrait exercé en Suisse française par la pensée des « philosophes ».

Élève de Crousaz qui, paraît-il, lui « trouvait du bon sens » ³, Allamand avait acquis, dès l'époque de ses études de théologie, la réputation d'assez redoutable dialecticien. On l'accusait même, déjà, d'être « arminien, socinien, déiste ». Beaucoup plus tard, protestant de son orthodoxie, il expliquait à Haller l'origine de cette accusation : « Lisant et spéculant beaucoup et trop peu sur mes gardes, je m'amusais, dans l'occasion, à embarrasser ceux qui me paraissaient trop décisifs ⁴. » Consacré au Saint-Ministère en 1732, Allamand ne se chargea pas tout de suite d'une paroisse. Il fut d'assez longues années à l'étranger : précepteur à Paris et, comme il l'apprend à Voltaire, ayant (en Allemagne sans doute ?) « tâté des petites cours » ⁵. Il avait, en Hollande, un frère, Jean-Nicolas-Sébastien, successeur de S'Gravesande dans la chaire de physique de l'Université de Leyde. Ce frère eût souhaité attirer dans les Provinces-Unies le jeune pasteur et lui faire confier « l'éducation du jeune prince Stadthouder ». En 1745, Allamand, alors à Paris, écrivit une *Lettre sur les assemblées des religionnaires en Languedoc*, qui lui valut pas mal d'ennuis. Il y conseillait aux protestants du Midi de renoncer à leurs assemblées du Désert. On devine la réaction ! Alors qu'Allamand, fort mal inspiré certes, n'était conduit que par un souci d'apaisement politique, certains crièrent à la trahison ; d'autres virent dans sa brochure un plaidoyer « sur le peu de nécessité du culte public » ; d'autres

¹ *Le Journal de Gibbon à Lausanne (1763-1764)*, publié par G. Bonnard, Lausanne, Rouge, 1945, p. 197.

² *The Autobiography of Edward Gibbon*, London, Dent, 1911, p. 76.

³ Allamand à Voltaire, lettre du 20 août 1759 (*Revue historique vaudoise*, 1898, p. 327).

⁴ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 25, lettre n° 115, du 20 juin 1766.

⁵ Allamand à Voltaire, lettre du 17 février 1755, dans *R. H. V.*, 1898, p. 305.

enfin — ainsi, plus tard, Gibbon — crurent voir « poindre le Papiste sous le masque du Protestant » ¹. En 1757, la fâcheuse brochure n'était pas oubliée et Allamand, alors pasteur à Bex, devait encore s'en justifier, dans une lettre à Haller : « Ce n'est pas un livre », écrivait-il, « mais une simple lettre, véritablement lettre, de je ne saurais dire combien de pages, car je n'en ai pas un seul exemplaire. C'est une réponse à un gentilhomme, nommé M. De Comte, de Réalmont, qui avait consulté l'auteur sur les circonstances de 1745. Le prélat de Mirepoix en procura, m'a-t-on dit, l'impression, faite j'ignore parfaitement où et à laquelle je n'ai pas eu plus de part que Votre Seigneurie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a servi très utilement les protestants de France » ². »

En 1748, Allamand rentrait de l'étranger et s'installait comme pasteur aux Ormonts. Sa réputation devait l'y avoir précédé. Ne voilà-t-il pas que, à peine trois ans plus tard, il se voit accusé d'être l'auteur des *Pensées philosophiques* publiées, sous le voile de l'anonyme, par Diderot, en 1746. Faut-il dire qu'on ne prête qu'aux riches ? Peut-être serait-ce, à notre tour, calomnier Allamand. En tout cas, il réagit, et immédiatement. Au printemps de 1751, il publiait à La Haye, sans nom d'auteur, des *Pensées anti-philosophiques* ³. Une dédicace, demeurée jusqu'ici mystérieuse, à une dame était signée de la seule initiale A. L'*Avertissement* expliquait à la fois les circonstances qui obligeaient l'auteur à prendre la plume et son attitude à l'égard de la religion comme des « prétendus philosophes ». Cet *Avertissement* mérite l'examen. On y lit :

« Il y a peu de semaines qu'une personne de grande considération, prévenue que j'avais fait les *Pensées philosophiques*, me reprochait le venin dont ce petit livre est rempli. Je protestai, de très bonne foi, que je ne le connaissais que par ouï-dire. Il est même probable que, sans cette imputation, je ne le connaîtrais point encore.

» Dégouté, depuis bien des années, de ces prétendus philosophes, mon séjour et mes occupations présentes me laissent moins de curiosité pour eux que jamais, et mes amis ne m'annoncent plus ce qui se publie

¹ Gibbon, *Autobiography* (Dent), p. 76.

² B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 50, n° 155. Lettre du 9 septembre 1757. — Pour le détail de cette curieuse affaire, voir *Revue historique vaudoise*, 1903, p. 290-295. A confronter les renseignements donnés par E. Ritter à la lettre d'Allamand citée ci-dessus, on éprouve le sentiment que le pasteur donne à Haller une explication insuffisante, arrangée pour les besoins de sa cause — et d'une cause difficile à plaider.

³ Notons ici que, dans la réfutation du Diderot des *Pensées philosophiques*, Allamand avait été précédé, en 1747, par Georges Polier de Bottens, professeur d'hébreu à l'Académie de Lausanne et oncle d'Antoine-Noé Polier de Bottens (on les confond souvent). L'ouvrage de Georges Polier s'intitule : *Pensées chrétiennes mises en parallèle ou en opposition avec les Pensées philosophiques* (La Haye et Rouen, 1747).

dans ce genre. Il était pourtant naturel de voir *mon ouvrage* ; et, ayant trouvé à l'emprunter, j'employai à le lire les moments que je pus ménager dans une route de quelques journées. Arrivé chez moi après la troisième lecture, j'ai jeté sur le papier les premières pensées qu'elle m'a fait naître ; et c'est ce que je prends la liberté d'offrir ici au public... »

Allamand se dit ensuite « l'homme du monde qui, se souciant le moins d'être imprimé, est d'ailleurs le plus incapable de tourner ses méditations contre la Foi qu'il professe et qu'il prêche ». « Il est vrai », ajoute-t-il, « que je ne suis nullement choqué qu'on regarde plusieurs décisions de nos théologiens comme des ouvrages extérieurs, souvent plus propres à donner des avantages contre le corps même de la place qu'à l'embellir ou à la fortifier. C'est à ceux qui y mettent sa principale sûreté, à montrer leur usage pour sa défense ; cela serait plus édifiant que de violer les lois les plus sacrées de la religion, en donnant de fausses alarmes contre quiconque leur est suspect de savoir autre chose que ce qu'on peut apprendre d'eux. Avec tout cela, cette religion, qui n'a pas arrêté les auteurs de la calomnie, veut que je leur pardonne et celle-ci et toutes les autres qu'ils se permettent depuis longtemps. Je le fais de bon cœur, sans excepter le plus acharné de ces Messieurs, dont l'orthodoxie et les menées me sont bien connues... »

Une chose est certaine : Allamand a contre lui des ennemis bien décidés à lui nuire. Mais qui donc est « le plus acharné de ces Messieurs » ? Impossible de le savoir. Je présume qu'il doit s'agir d'un professeur de théologie, sans doute à l'Académie de Lausanne. C'est du moins ce que j'infère de la phrase, d'ailleurs peu claire — les adjectifs possessifs y jouent un véritable jeu de cache-cache — : « C'est à ceux qui y mettent sa principale sûreté... » etc. Mais, tout en protestant de son attachement à « la foi qu'il professe et qu'il prêche », l'auteur des *Pensées anti-philosophiques* laisse nettement entendre que certaines affirmations dogmatiques lui apparaissent plus fâcheuses et préjudiciables qu'utiles à la défense de la religion : « Ouvrages extérieurs », dit-il, et il en fait bon marché. Là est sans doute le point faible où pouvait porter l'attaque de ses ennemis. Là aussi — sans qu'il précise — l'aveu de ce qui l'écarte de l'orthodoxie. Ne nous étonnons donc pas trop d'apprendre que, quelques mois après la publication de son petit ouvrage, Allamand, candidat à la chaire de théologie laissée vacante, à l'Académie de Lausanne, par la mort du professeur Ruchat, essaya un échec, et un échec qui vint accroître ses rancœurs.

Des Ormonts, Allamand descendit à Bex, où les tracasseries et les

chicanes continuèrent à le harceler. Sa vie conjugale était malheureuse. Après un long procès, il fut enfin délivré d'une « fâcheuse épouse ». Ses paroissiens se plaignaient au Consistoire de certains de ses sermons. Il aurait, par exemple, un jour, parlé en chaire « avec indécence », « à l'occasion d'un jeu de quilles »¹. Haller, informé de tous les ennuis du pauvre pasteur, lui donne des conseils : certes il est fort bien de lutter contre le vice, mais « la prédication doit être générale et n'avoir rien de personnel et d'*applicable* »². Allamand s'insurge. Son devoir n'est-il pas de faire comprendre à ses fidèles, par des « applications » précises, ce qu'exige d'eux la morale chrétienne ?

Ce pasteur qu'on dit « querelleur » et qui semble bien, en effet, l'avoir été, se console de ces petites misères en engageant avec Voltaire, dès le début de l'année 1755, une correspondance suivie. Il s'emploie à faciliter l'établissement du grand homme à Lausanne et, bientôt, regrette de le voir préférer Genève et les Délices, du moins pour la plus grande partie de l'année. Genève certes « est mieux étoffée. Il y a plus d'argent et de tout ce qu'il attire... ; plus de culture en tout genre et plus de choix à faire parmi les gens de lettres », encore que « son Académie ne soit, comme celle de Lausanne, qu'une fabrique de ministres » ! Lui, Allamand, se résigne à n'être qu'« un pauvre curé de village », accablé par des fonctions qui lui font de sa paroisse « une prison ». Son frère, le professeur de Leyde, souhaiterait qu'il vînt aux Provinces-Unies occuper la chaire de Le Clerc. Les Arminiens seraient d'accord. Mais, écrit Allamand : « J'ai refusé, parce que, hérétique pour hérétique, j'aime autant le pays de Calvin que celui d'un autre, et que mes paysans ne s'embarrassent pas si leur liberté est d'indifférence ou de spontanéité, pourvu que je les déclare prédestinés au salut, quand ils pratiquent les dix commandements³. » Il faut avouer que le ton de cette lettre est singulièrement hardi. Je sais bien que le ministre de Bex écrit à Voltaire et qu'en une certaine mesure du moins il accorde, si je puis dire, son violon sur celui de son correspondant. Mais tout de même : cette cure, qui est une « prison » et cette façon, assez cavalière, de comparer, « hérétique pour hérétique », la théologie calviniste à celle des Arminiens ! Allamand rêve d'une paroisse où il serait le pasteur de Voltaire et le voici de nouveau qui se laisse entraîner à d'assez surprenantes plaisanteries : « Vous mangerez en carême tant d'omelettes qu'il vous plaira et, si vous trouvez

¹ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 50, n° 149. Lettre du 25 août 1757.

² *Ibid.*, vol. 50, n° 145. Lettre du 12 août 1757.

³ R. H. V., 1898, pp. 304-305. Lettre à Voltaire, du 17 février 1755.

que le pain de la Cène n'est ni chair ni poisson, on se régalerait de tous deux chez vous ¹. » Plaisanterie aussi sur le respect du dimanche et des dix commandements : « Après-demain, je prêcherai sur le repos du sabbat. Ce sera le violer en le recommandant, mais les prêtres ont toujours eu ce privilège, et ils l'ont quelquefois étendu à tout le Décalogue ². » S'étonnera-t-on, à lire ces textes, que Voltaire, dans ses réponses, embrasse le pasteur « philosophiquement » ? ³ Et qu'il souhaite l'entendre prêcher, « quoique, ajoute-t-il, ni vous ni moi ne pensions que votre parole soit celle de Dieu » ⁴. Cette fois, Allamand proteste : « Notre parole, écrit-il, est bien celle de Dieu, quand elle est digne de Lui et utile à l'homme... J'admire la Bible par un endroit que vous ne soupçonnez pas, c'est qu'elle est comme la matière où Dieu a mis pour l'usage et pour l'exercice de chaque siècle et de chaque lieu tout ce que le point de culture de ce siècle et de ce lieu-là en saurait tirer... Ainsi les Docteurs ont bien pu faire des systèmes, comme Le Roy et Graham font des montres ou comme on attelle des puces à Nuremberg, mais ils n'auraient point su faire la Bible, comme nous ne faisons point le bois ni les métaux. » Cela dit, et dans cette même lettre, Allamand fait allusion à une récente maladie de Voltaire. Il l'imagine aux portes de la mort et l'interroge, en vers badins, sur ce qu'il a pu connaître du mystère de l'au-delà :

*Or ça donc, sur la sombre rive,
Dites, Monsieur, qu'avez-vous vu ?
Qui, de là, vous a dit : Qui vive ?
Et vous, qu'avez-vous répondu ?...
... A qui fait-on plus sèche mine
Dans l'infernale Inquisition ?
Est-ce à l'hérésie mutine,
A la folle superstition,
A l'hypocrite dévotion ?...
... Et dans les plaines Élysées,
De nos saintes billesées
Comment parlent les Bienheureux ?
Sur quels talons danse l'Église ?
Est-elle en robe ou en chemise ?... ⁵*

¹ *R. H. V.*, 1898, p. 308. Lettre du 17 mars 1755.

² *Ibid.*, p. 321. Lettre du 20 juin 1755.

³ *Ibid.*, p. 323. Lettre du 6 juillet 1755.

⁴ *Ibid.*, p. 325. Lettre du 16 août 1759.

⁵ *Ibid.*, pp. 326-328. Lettre du 20 août 1759.

Plaisanteries, dira-t-on peut-être, et qui ne tirent pas à conséquence. Allamand, comme Polier et Bertrand, trouve en Voltaire déiste et en la plupart des rédacteurs de l'*Encyclopédie* des alliés contre l'Église romaine, la superstition et le fanatisme. Mais, s'agissant de la foi réformée, nos pasteurs demeurent fermes, établis sur un roc inébranlable. On ne saurait, en toute impartialité, admettre pareille distinction. Les textes que j'ai produits sont suffisamment explicites et plus encore, nous le verrons, la collaboration de Polier de Bottens au Dictionnaire parisien. Indubitablement, la théologie protestante, en Suisse française, vers le milieu du XVIII^e siècle, se nuance de « philosophisme ». Les inquiétudes de Haller sont justifiées. Et Bonnet, irénique de nature, se fait sans doute quelques illusions sur le clergé genevois, lorsqu'il écrit à Lalande, le 10 janvier 1759 : « Nous sommes heureux ici ; nos ecclésiastiques sont assez Philosophes pour ne pas mêler la religion avec ce qui n'est point elle ; mais ils ne sont pas aussi assez hérétiques pour être sociniens ¹. »

Nous ne savons guère que par cette seule phrase quelle fut la réaction de Bonnet à l'article *Genève*. L'orage passé, il semble s'être replongé dans la lecture du Dictionnaire avec le même intérêt qu'auparavant. Trop de « dissertateurs », bien sûr, lui gâtent l'ouvrage ; mais il « admire » cependant « la main savante de quelques ouvriers » ². Cette appréciation date du début de janvier 1759. Quinze jours à peine devaient s'écouler et le Parlement de Paris condamnait l'*Encyclopédie*, *De l'Esprit* d'Helvétius et les *Étrennes des esprits forts*, édition de contrebande des *Pensées philosophiques* de Diderot. Le 8 mars, un arrêt du Conseil du Roi révoquait le privilège de l'*Encyclopédie*. En février encore, Haller et Bonnet s'interrogeaient mutuellement sur la valeur scientifique du Dictionnaire : « J'ai vu avec plaisir », écrivait Bonnet, « que vous êtes souvent cité dans l'*Encyclopédie* ; je ne sais si vous aurez été content de toutes ces citations. Il y a dans ce grand ouvrage des morceaux admirables, et d'autres qui sont au-dessous du médiocre ³. » Haller paraît moins enchanté, et répond rageusement : « Je trouve l'*Encyclopédie* au-dessous du médiocre dans plusieurs sciences. Je ne la possède pas et j'ignore ce que ces Messieurs font de moi ⁴. »

Le 6 mars, Bonnet renseigne son ami bernois sur la condamnation prononcée par le Parlement de Paris : « J'ai donné », dit-il, « beaucoup

¹ Ms. Bonnet, 70, fol. 87-88.

² *Ibid.*, 70, fol. 87-88.

³ *Ibid.*, 70, fol. 90 verso. Lettre du 6 février 1759.

⁴ *Ibid.*, 44, fol. 79. Lettre du 20 février 1759.

d'attention à cet Arrêt et l'ai lu d'un bout à l'autre. J'y ai admiré par-tout la force, la vérité, la noblesse de l'expression et le zèle vraiment chrétien et patriotique des sages magistrats qui l'ont rendu. » Bonnet, averti sans doute par un correspondant parisien — je pense à Lalande —, donne déjà comme accomplie la révocation du Privilège : « J'appris avant-hier que l'*Encyclopédie* a été supprimée pour toujours et le privilège retiré. La voilà donc supprimée par l'autorité ; elle l'aurait été bientôt par la zizanie des auteurs. D'Alembert avait déclaré très expressément qu'il n'y travaillerait plus. Diderot voulait continuer. Le Chancelier lui a donné la paix malgré lui ¹. » Haller, dans une réponse du 16 mars, se félicite : « Je suis édifié de la conduite ferme et éclairée du Parlement de Paris. Il est étonnant combien il y a de bon dans cette nation corrompue. Au lieu de tourmenter sur des vétilles les prêtres [?] des Jansénistes, ils s'attachent aux ennemis de la religion et des mœurs. Je connais peu l'*Encyclopédie*, mais le bon qu'il peut y avoir ne se fait plus regretter avec l'immense mélange d'articles faibles, et d'autres dont l'intention tend visiblement à établir le Grand Système ². »

Au cours des mois qui suivent, Bonnet revient à maintes reprises, dans sa correspondance, sur la suppression de l'*Encyclopédie*. Une lettre à Lalande, du 4 avril 1759, est, à ce sujet, d'un intérêt particulier : « Ce n'est pas merveille que le tonnerre soit tombé sur l'*Encyclopédie*. Jupiter foudroya autrefois les Titans, qui avaient entrepris de le détrôner. Des hommes qui entreprennent de mettre l'Univers à la place de Dieu et qui prêchent à haute voix le spinozisme pouvaient-ils se flatter qu'on leur laisserait tranquillement consommer leur œuvre ? C'est grand dommage qu'ils aient embrassé les matières dogmatiques. Je leur demanderais volontiers s'ils voudraient que leurs valets de chambre professassent la même religion qu'eux. Attendez ! Comme ils sont tous fort pauvres, ils ne courraient pas le risque d'être volés. En bonne foi, que deviendrait la société, si l'on anéantissait parmi les hommes l'idée d'un Dieu rémunérateur ! Je vous le dis franchement, mon cher ami, ces malheureux écarts de la raison sont les tristes effets d'un amour-propre excessif. On mesure l'idée qu'on a de son propre mérite par le nombre des principes reçus que l'on se glorifie de secouer. On voit, du haut de l'*Ordre éternel*, le vulgaire qui croit en Dieu ramper dans la fange des préjugés. Dites-moi, quand ces Messieurs sont malades, sont-ils de bien bonne humeur ? Et si nous les voyions à l'article

¹ Ms. Bonnet, 70, fol. 92 verso.

² Ibid., 44, fol. 81.

de la mort, trouverions-nous leurs principes fort consolants ? Je m'aperçus qu'ils vous avaient un peu gâté ¹. Mais vous faisiez vos aveux de si bonne grâce et si ingénument, que je ne vous jugeai point comme je jugerais un Encyclopédiste. Il faut de toute nécessité que nous reprenions ensemble cette matière ; et ne me venez pas dire que vous n'êtes pas métaphysicien ! Vous êtes, mon cher confrère, tout ce qu'il vous plaît d'être. — Que ferons-nous donc de ce corps mutilé ? Je veux parler des sept volumes de l'*Encyclopédie* : on devrait tout au moins nous en donner les planches. J'ai toujours dans l'esprit que M. Diderot, le plus fier des Titans, n'en demeurera pas là. Il fera passer son manuscrit en Hollande, ou à Berlin, ou à Lucques, que sais-je, moi ! En un mot, l'amour de la belle gloire, le désir d'être utile au genre humain en le défaisant de ses préjugés feront revivre l'*Encyclopédie*. Apprenez-moi, s'il vous plaît, ce que ces Messieurs comptent de faire. Je leur sais bien du gré de la complaisance avec laquelle ils veulent bien recevoir de moi quelques articles ². Je ne suis pas si ingrat que je ne sache apprécier cela ; et si je ne les estime pas comme chrétiens, je les estime beaucoup comme mathématiciens, physiciens, astronomes, etc. » ³

Les sentiments de Bonnet sont, on le voit, partagés. Sévère pour les tendances philosophiques du Dictionnaire, et tout en constatant les lacunes scientifiques de l'ouvrage, il n'en garde pas moins de l'admiration pour l'immense effort qu'une telle entreprise représente. Qu'elle s'interrompe définitivement, il a peine à le croire, surtout lorsqu'il songe à l'énergie et à l'audace de Diderot, « le plus fier des Titans ». L'*Encyclopédie* va-t-elle donc émigrer en Italie, en Hollande, à Berlin ? Le 5 juin, il écrit à Haller : « M. G***, qui est ici depuis quelque temps, assure que ses confrères les Encyclopédistes font passer leurs manuscrits en Hollande, pour y continuer l'impression prohibée en France, et que Diderot travaille jour et nuit dans cette vue. Les Synodes sont pourtant bien ombrageux en Hollande ; je ne sais s'ils verront de sang-froid l'*Encyclopédie* y chercher une retraite. En tous cas, elle sera toujours bien reçue

¹ Lalande doit avoir rendu visite à Bonnet, à la fin de l'année 1758 (voir lettre de Bonnet à Lalande, du 10 janvier 1759, dans *Ms. Bonnet*, 70, fol. 87).

² Bonnet, dans une lettre à Lalande, du 10 janvier 1759, avait offert une contribution à l'*Encyclopédie* : un « essai de division générale » des insectes. Lalande lui avait répondu le 10 mars : « M. d'Alembert et M. Diderot m'ont assuré qu'ils recevraient avec grand plaisir votre division méthodique pour le mot *Insecte* et généralement tout ce que vous aurez la complaisance de leur envoyer. » (*Ms. Bonnet*, 24, fol. 254 verso.) L'affaire n'eut sans doute pas de suite. L'article *Insecte*, en effet, ne mentionne Bonnet d'aucune manière.

³ *Ms. Bonnet*, 70, fol. 95-96.

à Berlin ¹. Celui qui a fait de sa propre main l'éloge de La Mettrie lui accordera, sans doute, une protection qu'il n'a jamais refusée aux braves incrédules persécutés ². » Haller, quelques mois plus tard, s'indigne de cette préférence accordée par Frédéric II aux philosophes et savants français : « Le Roi de Prusse est donc éternellement entiché de sa pré-vention pour les F[rançais]... Il avait pourtant à Berlin M. Euler. Mais ce grand mathématicien n'est pas Cacouac. Et nous ne sommes faits que pour être des bras : il faut chercher les têtes dans l'Ile Frivole ! » ³

Son opposition à l'esprit philosophique de l'*Encyclopédie*, Bonnet la manifeste dans de nombreuses lettres à des correspondants étrangers. Ainsi, le 10 octobre 1759, à Keate ⁴ : « Jamais l'incrédulité n'a élevé sa tête avec plus d'audace que dans ce siècle. Nous voyons ce qu'on n'avait point encore vu, une société entière de gens de lettres conjurée contre la religion et contre tous les principes qui lient les hommes entre eux : je veux parler de la société des *Encyclopédistes*, qui s'est formée en France et dont le volumineux ouvrage vient d'être proscrit par des magistrats dont le zèle et le courage méritent les plus grands éloges. L'arrêt du Parlement console les honnêtes gens de l'insulte faite à la religion et il nous apprend qu'il est encore, dans ce siècle pervers, des hommes qui savent élever leur voix en faveur du bien public... En France, où il n'y a point de liberté, la licence est une contradiction à l'état des choses. Précisément parce qu'on y est fort gêné, il s'y trouve des gens hardis et téméraires, qui se plaisent à franchir les digues que le despotisme politique et ecclésiastique leur oppose. Le papisme leur paraît avec raison une monstruosité. Ils s'arment d'une faux tranchante. Ils veulent l'abattre, et du même coup ils veulent abattre toute religion ⁵. » Le 13 novembre, c'est à son correspondant suédois, de Geer, que Bonnet s'adresse : « Vous avez raison, Monsieur ; il est triste que ces Génies, qui veulent aujourd'hui éclairer le monde, commencent par éteindre le flambeau de la Révélation. Sa lumière les importunerait-elle ? Préfèreraient-ils les ténèbres du scepticisme, parce qu'elles favorisent les passions ? Les hommes, disait fort bien saint Jean, *ont préféré les ténèbres à la Lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* ⁶. »

Bonnet en face de l'*Encyclopédie*, et Haller comme lui (mais de

¹ Les mots : à Berlin sont biffés et remplacés par : dans le B...

² Ms. Bonnet, 70, fol. 101. Lettre du 5 juin 1759.

³ Ibid., 44, fol. 94 verso-95. Lettre du 30 octobre 1759.

⁴ George Keate (1729-1797), naturaliste, archéologue et poète anglais.

⁵ Ms. Bonnet, 70, fol. 116.

⁶ Ibid., 70, fol. 124.

façon encore plus intraitable), font voir clairement ce que fut, en Suisse française, l'attitude des protestants orthodoxes. Ils applaudissent à tous les coups portés par les « philosophes » au papisme. Leur anticléricalisme (s'il s'agit de l'Église catholique) le cède à peine à celui de Voltaire. Les hardiesses des Encyclopédistes, tout en les jugeant déplorables, Bonnet comprend qu'elles sont une réaction naturelle au « despotisme ecclésiastique ». Et Haller n'est pas loin d'en juger de même. Voici comment, quelques années plus tard, il décrit les luttes religieuses qui se livrent en France (au lendemain de la suppression de l'Ordre des Jésuites) : « D'un côté, des Philosophes qui prêchent la tolérance et qui frondent la superstition, mais qui, de l'autre main, arrachent des cœurs jusqu'à la dernière fibre de religion. De l'autre, des défenseurs de la religion, qui la confondent avec la superstition et qui regardent l'intolérance comme l'appui de l'État et de l'Église. Également dangereux, les deux partis vont ou nous ramener à la superstition ou détruire le peu de religion qu'il peut y avoir encore ¹. » Ainsi donc, d'accord avec les Encyclopédistes tant qu'il s'agit de faire front contre la superstition et l'intolérance, Bonnet et Haller, avec beaucoup d'autres protestants, se séparent d'eux dès le moment où les Philosophes en viennent à développer des vues déistes ou, chose abominable ! un matérialisme teinté de spinozisme, « le grand Système », « celui du hasard et du désordre éternel » ².

Une fois apaisée la rumeur provoquée par l'article *Genève*, l'*Encyclopédie*, pendant quelques années, fait, en Suisse française, moins parler d'elle. L'ouvrage interdit, interrompu, se continue-t-il secrètement ? De temps à autre, Bonnet s'interroge. Le 23 janvier 1762, il écrit : « On m'assure que M. Diderot vient d'achever presque seul et dans le silence le grand ouvrage de l'*Encyclopédie*. Fera-t-il imprimer cette suite en France ? Un des plus grands services qu'on pût rendre aux lettres serait d'abrégier ce Dictionnaire ³. » L'entreprise se poursuivait, en effet ; mais jusqu'en janvier 1766, moment où les souscripteurs sont avisés que les tomes VIII à XVII sont achevés et peuvent être retirés, à Paris, chez les libraires associés, d'autres événements intellectuels sollicitent l'attention de l'élite cultivée, en Suisse romande. Rousseau publie successivement l'*Héloïse*, le *Contrat social*, l'*Émile*. Le voici réfugié à Môtiers-Travers. Il est au premier plan de l'actualité, surtout

¹ Ms. Bonnet, 46, fol. 33 verso. Lettre du 24 février 1764.

² *Ibid.*, 45, fol. 94. Haller à Bonnet, lettre du 11 mars 1763.

³ *Ibid.*, 71, fol. 12 verso. Lettre à Lalande.

après qu'ont paru et la *Lettre à Monseigneur de Beaumont* et les *Lettres de la Montagne*. Voltaire, de son côté, ne chôme pas. En août 1760, il a pris à partie, et vivement, les adversaires du grand Dictionnaire, dans ses deux *Dialogues chrétiens ou Préservatif contre l'Encyclopédie*. Vernet surtout se voit fort malmené. A tel point que les autorités genevoises font brûler le libelle, le 8 septembre. Dans ce pamphlet, Voltaire s'étonne des sévérités exercées contre les Encyclopédistes : « Je ne m'attendais pas », écrit-il, « en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inséré quelques articles sur les arts, de travailler pour la Grève et pour l'Enfer. » Il exprime d'autre part le souhait de voir mener à bien l'entreprise : « L'Europe entière demande avec tant d'empressement la continuation de cet ouvrage qu'ils [les éditeurs] seront forcés de se rendre à ce cri général ¹. » Mais bientôt d'autres affaires, plus urgentes, orientent sur d'autres objets l'activité du seigneur de Ferney. Il intrigue savamment, mais avec quelle cruauté ! contre Jean-Jacques. Il s'attache à réhabiliter Calas et publie, en 1763, le *Traité sur la Tolérance*. Fin mars, Bonnet signale à Haller cet ouvrage, « qu'on dit bon » ². Le savant bernois, de son côté, a « lu plusieurs brochures sur les Calas ». Il croit y avoir reconnu « la main de Voltaire » ³. Apprenant la parution du *Traité*, il se réjouit : « Je suis bien aise » écrit-il, « que le feu de votre voisin de Ferney aille consumer l'intolérance et la cruauté ⁴. » A la lecture du volume, Haller se montre moins satisfait : « Il y a des choses bien fortes contre le papisme ; il y en a malheureusement contre la religion, et la descendance d'Adam y est traitée d'absurde... » ⁵ Bonnet n'apparaît guère plus enthousiaste. Il s'impatiente de voir Voltaire « prêcher sans cesse la tolérance et pratiquer sans cesse l'intolérantisme » ⁶. L'opinion des pasteurs suisses français sur le *Traité* semble avoir été fort réticente. A Moultoy, qui lui avait fourni des documents pour la rédaction de l'ouvrage, Voltaire écrit : « Est-il vrai, mon cher philosophe, que vous ayez rencontré des gens assez intolérables pour être choqués du livre de la *Tolérance* ? » ⁷ Élie Bertrand, sans être positivement « choqué », devait avoir fait à Voltaire quelques objections, ce qui lui vaut la riposte suivante : « Vous croyez, mon cher ami, que c'est de l'essence même

¹ Voltaire, *Dialogues chrétiens*, dans *Œuvres complètes*, éd. Moland, t. XXIV, p. 129.

² *Ms. Bonnet*, 71, fol. 91 verso. Lettre du 30 mars 1763.

³ *Ibid.*, 45, fol. 98. Lettre du 1^{er} avril 1763.

⁴ *Ibid.*, 45, fol. 100. Lettre du 12 avril 1763.

⁵ *Ibid.*, 46, fol. 17. Lettre du 22 août 1763.

⁶ *Ibid.*, 71, fol. 114. Lettre du 30 août 1763.

⁷ Lettre du 18 décembre [1763 ?].

du christianisme qu'il faut tirer toutes les preuves pour la nécessité de la tolérance ; c'est cependant sur les préceptes et les intérêts de cette religion que les charitables persécuteurs fondent leurs droits cruels ¹. » Quant à Allamand, c'est au début de l'année 1764 qu'il lit, dans sa solitude de Bex, le *Traité sur la Tolérance*. Il en félicite l'auteur, non sans laisser entendre qu'il trouve « bien des malices » dans cet ouvrage. Mais, ajoute-t-il aussitôt : « Je pardonne tout au feu sacré d'humanité qui vous dévore. » Ce *Traité*, il l'a « lu presque en chaire ». Il y trouve à rêver d'un Voltaire chrétien : « Je voudrais seulement, dit-il, que vous fussiez aussi bon chrétien que vous méritez de l'être. Croyez-moi, Monsieur, il est un christianisme qui mérite que vous en preniez connaissance. Ne vous fâchez pas : j'appelle, comme les autres, un bon chrétien celui qui l'est à ma mode, et vrai christianisme celui que je trouve, moi, dans le Nouveau Testament. Le beau coup de filet que je ferais là, si vous vouliez un peu mordre à l'hameçon, avec trois ou quatre de vos amis et le Vicaire savoyard. Vous voyez ce que c'est que de vivre à Bex. Il faut bien rêver à quelque chose ². »

Voltaire, lui, ne rêvait pas ; sans en souffler mot, il préparait les soixante-treize articles du *Dictionnaire philosophique portatif*, qui sortit de presse, à Genève, en juin 1764. Haller, dès le mois d'août, s'indigne : « Quel abominable livre que ce *Dictionnaire philosophique* ! » ³ Et Bonnet, à son tour, de crier au scandale : « J'ai parcouru de l'œil ce *Dictionnaire philosophique*, le plus détestable de tous les livres du pestilentiel auteur. Il n'a lu l'Écriture que pour la mêler à son arsenic. Il s'efforce de la déguiser ou de la détruire ; il redouble ses efforts à mesure qu'il vieillit ; c'est qu'elle est pour sa conscience ce que l'arsenic est pour les intestins... Je ne dis pas que cet auteur soit *athée*. Il croit un Dieu, parce que sans lui il ne saurait se rendre raison du monde ; mais il craint le christianisme, comme l'athée corrompu le théisme ⁴. » Vernet, de son côté, dénonce les astuces de Voltaire, qui nie être l'auteur du *Portatif* : « M. de Voltaire prend le ton tragique sur la suspension du *Dictionnaire encyclopédique*, jusqu'à dire que *cette suspension fait gémir l'Europe* ⁵. Serait-ce pour consoler *l'Europe gémissante* qu'on vient de donner le *Dictionnaire philosophique portatif*, qui peut-être en contient l'esprit ? » ⁶

¹ Lettre du 26 décembre 1763.

² *R. H. V.*, 1898, pp. 330-331.

³ *Ms. Bonnet*, 46, fol. 51 verso. Lettre du 31 août 1764.

⁴ *Ibid.*, 71, fol. 166. Lettre du 17 septembre 1764.

⁵ Ces mots soulignés se trouvent dans la *Préface* de *L'Écossaise*.

⁶ Jacob Vernet, *Lettres critiques d'un voyageur anglais*, 3^e éd., t. I, p. 22, note.

De Lausanne une voix s'élève pour réfuter Voltaire. C'est celle du pasteur Jean-Alphonse Rosset, qui publie un *Anti-dictionnaire philosophique portatif*¹. L'ouvrage, à l'avis de Bonnet, est fâcheux : « En vérité, écrit-il, je n'ai rien lu de plus faible et il eût mieux valu... que cette réfutation n'eût point été publiée². » Qu'eût donc pensé l'honnête et médiocre Rosset s'il avait su que, dans le *Portatif*, l'article *Messie* était, avec quelques corrections de Voltaire, de la plume du pasteur Polier de Bottens ! Dans une lettre à Élie Bertrand, où il est question du *Dictionnaire philosophique*, l'hôte de Ferney, non sans malice, donna au pasteur de Berne ce renseignement : « Un de ces articles est écrit de la propre main d'un des premiers pasteurs de votre religion réformée ou prétendue réformée³. »

Au début de l'année 1766 commence — nous l'avons dit — la distribution des dix derniers volumes du texte de l'*Encyclopédie*. Malgré la défection de d'Alembert, et quelques mutilations qu'ait opérées l'imprimeur Le Breton⁴, Diderot, aidé du fidèle Jaucourt, a réussi à mener à chef la longue et difficile entreprise. On sait que ces dix volumes portent comme lieu d'impression non pas Paris, mais « A Neufchâtel, chez Samuel Fauche & C^{ie}, libraires et imprimeurs ». On sait aussi que Fauche ne fut qu'un prête-nom⁵.

A Genthod, dès que lui sont parvenus les derniers volumes de l'*Encyclopédie*, Bonnet reprend, « pour [lui] et pour quelques amis choisis »⁶, son « examen raisonné » du vaste ouvrage. Au printemps 1766 déjà, il dut faire part de ses impressions à Haller, qui lui écrit, le

¹ L'ouvrage a paru chez Jean-Pierre Heubach, en 1765. La page de titre porte : *Remarques sur un livre intitulé DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE PORTATIF, LONDRES, 1764, par un membre de l'illustre Société d'Angleterre pour l'avancement et propagation de la Doctrine chrétienne.*

² Ms. Bonnet, 71, fol. 221 verso. Lettre à Formey, du 25 juin 1765.

³ Lettre du 1^{er} janvier 1765.

⁴ Voir Gordon et Norman L. Torrey, *The Censoring of Diderot's Encyclopédie and the re-established text* (New-York, 1947).

⁵ Samuel Fauche imprimait à Neuchâtel, depuis 1762, et sa maison, pendant une vingtaine d'années, procura aux amateurs bon nombre de livres réputés dangereux pour la religion, pour l'État et pour les mœurs : ainsi le *Gazetier cuirassé*, l'*Espion dévalisé*, l'*Erotika biblion* de Mirabeau, comme aussi, du même auteur, *Ma conversion* et les *Lettres de cachet* ; voir mon ouvrage : *Pèlerins de Môtiers et prophètes de 89*, chapitre sur *Mirabeau neuchâtelois* (Neuchâtel, Éditions Victor Attinger, 1936). Un des anciens associés de Fauche n'avait pas absolument tort d'écrire que la réputation de ce libraire « ne flaire pas comme baume ». — Dans le *Livre des Délibérations* de la Compagnie éditrice de l'*Encyclopédie*, on lit, sous la date du 26 février 1762 : [La Compagnie] « reconnaît [le marché] fait avec le sieur Fauche de Neuchâtel, par le canal de M. Fr. Osterval[d] de la dite ville » (*Documents nouveaux sur l'Encyclopédie*, dans *Revue de synthèse*, tome XV, février 1938, p. 29). — Je ne sais de quel « marché » il peut s'agir.

⁶ Ms. Bonnet, 73, fol. 31 verso. Lettre à Félice, du 21 février 1769.

12 mai : « Les derniers volumes de l'*Encyclopédie* répondent donc aux premiers, que j'ai vus avec indignation, après [?] les prétentions insensées de leurs auteurs, de D. et de V. C'est une compilation des plus minces presque sur toutes les sciences. Les arts et les métiers vont être écrasés par ceux de l'Académie ¹. » Le 3 avril 1767, Bonnet renseigne, une fois de plus, le savant bernois : « Je lisais, l'autre jour, dans l'*Encyclopédie*, l'article *Sensibilité*. Il est immense. L'auteur est M. Fouquet. J'ai fait pour mon usage quelques notes. Tout ce qu'il dit sur l'*âme sensitive* m'a semblé d'une assez mauvaise philosophie, et d'une philosophie que je nommerais volontiers *mystique* ou *alchimique*. Aussi van Helmont y est-il fort commenté et fort célébré. Vient ensuite une critique de votre *irritabilité*, qui, à la vérité, n'est pas d'un écrivain irrité, mais d'un écrivain qui n'a pas assez étudié vos preuves et qui suppose très gratuitement que l'*irritabilité* doit être inséparable de la *sensibilité*. Que signifie ce *concept* qu'il accorde à l'*âme sensitive*, logée dans la partie irritée ? Quel abus des termes ! Quelle ignorance volontaire de l'état de la question ! » ²

La *Notice raisonnée* faite par Bonnet de bon nombre d'articles de l'*Encyclopédie* parisienne nous a été conservée ³. Il n'est pas sans intérêt d'y jeter un coup d'œil. Les critiques, disons-le tout de suite, l'emportent sur les éloges. Mais peut-être ne faut-il pas trop s'en étonner, ni en tirer la conclusion que Bonnet, de plus en plus, au fur et à mesure qu'il prenait une connaissance plus précise et complète du Dictionnaire, en est venu à ne lui voir que des défauts. Beaucoup des articles qu'il a examinés traitent des sciences de la nature. Aussi n'est-il pas surprenant qu'en spécialiste il ait relevé surtout, dans ce domaine, les lacunes ou la trop grande hâte avec laquelle les rédacteurs ont travaillé. Souvent il s'impatiente de constater que les sources d'information ne sont pas citées ; bien plus, que tel article est fait tout entier d'un emprunt, sans que rien, dans le texte, l'indique. Ainsi *Raison suffisante* : « Article assez long et pris tout entier et mot à mot des *Institutions* de M^{me} du Châtelet. Remarquez qu'on ne la cite nulle part et que l'auteur de l'article ne met point de guillemets. » Il en va de même pour l'article *Temps*, rédigé par Formey : « J'ai retrouvé ici M^{me} du Châtelet mot pour mot,

¹ Ms. Bonnet, 47, fol. 33. — Haller fait allusion à la *Description des Arts et des Métiers* que patrona, en France, l'Académie des sciences.

² *Ibid.*, 72, fol. 133 verso.

³ *Ibid.*, 88, *Notice raisonnée de divers articles de l'Encyclopédie de Paris*. — Ce manuscrit contient des notes — parfois très brèves — sur 108 articles, des lettres M à Z, plus une note sur *Enfer* et une sur *Immatérialisme*.

à de légères transpositions près... Je suis surpris que mon estimable ami et confrère M. Formey, qui est si riche de son propre fonds, se soit laissé aller à dépecer ainsi l'ouvrage d'autrui. » De même encore pour une partie de l'article *Monstres*, qui doit être rendu à Fontenelle, pour *Vraisemblable*, où Bonnet croit « reconnaître la *Logique* manuscrite de [son] illustre ami M. le professeur Cramer », pour *Vérité éternelle*, où l'on transcrit « sans en avertir » un passage du chapitre 1^{er} de l'*Esprit des Lois*, « qui sera d'abord reconnu de tous ceux qui se sont un peu occupés de cet ouvrage immortel ». Quant aux nombreuses lacunes, elles révèlent soit trop de précipitation de la part des rédacteurs, soit — ce qui est plus grave — une intention philosophique. Bonnet s'étonne, par exemple, que l'article *Matière*, l'article *Volonté en Dieu* ne fassent pas la moindre allusion à Leibniz. *Providence* « n'a que treize lignes, où l'on se borne à nous apprendre les attributs de la Déesse que les Romains nommaient Providence ». D'autre part, « il est bien remarquable » qu'il n'y ait point d'article *Providence divine*. Pas d'article *Siège de l'âme* : « Il n'est pas le seul qui manque dans l'*Encyclopédie*. Ceux de métaphysique, de pneumatologie manquent pareillement. Si cet énorme bâtiment a eu un maître-architecte, il faut que l'attention de ce maître se soit fort relâchée dans la révision ou qu'il ait espéré que l'immensité de l'édifice ne permettrait pas aux critiques de fureter partout. » En traitant du *Sensorium*, les rédacteurs n'eussent-ils pas dû se référer au « curieux mémoire de La Peyronnie sur le siège de l'âme ?... Ce n'est pas la première fois », ajoute Bonnet, « que j'ai eu l'occasion de remarquer que les Encyclopédistes ne connaissent pas assez les bonnes sources. Quantité d'excellents mémoires paraissent leur être inconnus, et des Encyclopédistes ne doivent-ils pas avoir tout parcouru ? » Même remarque pour le mot *Terre* (histoire naturelle) : « La plupart des auteurs de l'*Encyclopédie* n'ont pas lu assez... De là bien des omissions essentielles. Le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. de Bomare me paraît meilleur pour cette partie. Il a mieux connu les sources et a su y puiser. » Naturellement, Bonnet relève qu'il n'est pas tenu compte, dans plusieurs articles, de ses propres travaux. Ainsi sous *Reproduction* : « L'auteur... n'était guère au fait de la matière... Il n'avait pas lu les *Considérations sur les corps organisés*. » De même pour *Sensibilité*. De même encore, les articles *Somnambule*, *Surprise* attestent l'insuffisance des rédacteurs en matière de psychologie. Que n'ont-ils lu l'*Essai de psychologie* de Bonnet, paru en 1754, ou, mieux encore, son *Essai analytique sur les facultés de l'âme*, connu du public dès 1760 ! A propos de l'article *Sève*, le savant genevois

s'en prend, assez vivement, à Jaucourt. Certes, celui-ci résume les expériences de Hales sur la circulation de la sève ; certes il se réfère aux ouvrages de Bonnet — *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes* (1754), *Contemplation de la nature* (1764) — tout en en « déguisant çà et là divers passages, soit en les changeant un peu, soit en les transposant, et tout cela sans en avertir ». Mais il termine par une phrase dédaigneuse sur la « conjecture » de M. Bonnet : « Malheureusement toutes les conjectures en ce genre ne sont que de pures dépenses d'esprit. » Ici, Bonnet se cabre : « Après avoir pillé çà et là un auteur », écrit-il, « est-il bien équitable de traiter ses conjectures de *pures dépenses d'esprit* et de ne rien dire du tout des fondements sur lesquels ces conjectures reposent ? » Même indignation, à propos d'un autre article — quatre lignes signées Jaucourt — sur *Zootomie*. Le rédacteur n'a, autant dire, rien trouvé d'autre à formuler que cette bien insuffisante définition : « Anatomie comparée, quelquefois curieuse et d'une utilité fort médiocre. » Et Bonnet de protester : « Je ne sais si un Morgagni, un Albinus, un Haller traiteraient ainsi l'Anatomie comparée. Que de choses ne lui devons-nous point, qu'on n'aurait pu découvrir dans le corps humain ! »

La *Notice raisonnée* n'apporte sur les réactions de Bonnet aux thèses philosophiques de l'*Encyclopédie* que des indications très fragmentaires. Les réflexions de l'article *Philosophie* sur l'« esprit philosophique » lui paraissent « judicieuses ». Avec le rédacteur, il s'accorde à voir dans « l'Autorité et l'Esprit systématique » les deux principaux obstacles à l'exercice de cet esprit. Le portrait du *Philosophe* lui paraît aussi « bien tracé ». « Par rapport à la religion », ajoute-t-il, « on n'en dit que ce petit mot : *Ces sentiments sont encore nourris dans le fond de son cœur par la Religion où l'ont conduit les lumières naturelles de sa raison.* Ces dernières paroles sont un peu équivoques et n'ont pas été mises sans doute par hasard. » Ce n'est pas par hasard non plus que l'article *Religion naturelle* a été « travaillé avec beaucoup de complaisance et un peu dans le goût du livre des *Mœurs* ». Ni sans doute que le *Miracle* soit défini « un résultat secret des lois générales » ! Quant aux jugements portés par les auteurs de l'*Encyclopédie* sur certains philosophes, sur telle ou telle de leurs doctrines, Bonnet tantôt acquiesce, tantôt proteste. S'il est bien d'emprunter à Wolff ses définitions du terme *Philosophie*, il est fâcheux de ne pas exposer le sentiment de Leibniz sur la *Matière*. Si l'article *Vérité métaphysique ou transcendantale* se fonde « solidement » sur les principes de Leibniz, comment, d'autre part, d'Alembert, dans l'article *Optimisme*, peut-il affirmer « que la métaphysique de l'optimisme est bien creuse » ?

Bonnet rétorque : « Il la goûterait plus, s'il l'entendait mieux. » L'article *Sentiment intime* ne satisfait pas non plus le philosophe de Genthod. Article non signé, mais que nous savons être de Diderot. L'idéalisme de Berkeley y est attaqué, sans d'ailleurs que soit nommé le métaphysicien irlandais. Bonnet souhaiterait plus d'équité dans la discussion, un plus visible souci de comprendre celui-là même qu'on prétend réfuter : « Il me paraît, note-t-il, que l'auteur maltraite trop cette ingénieuse opinion [la thèse idéaliste] et qu'il ne la saisit pas sous son vrai point de vue. S'il avait su la saisir ainsi, elle ne lui aurait peut-être pas paru aussi absurde. Il est certain que l'âme n'a de certitude que de ses propres perceptions. Les idées qu'elle a des corps et du sien propre ne sont qu'elle-même modifiée de telle ou telle manière. La question est donc de savoir s'il est quelque chose hors de l'âme qui la modifie, et quelle est cette chose. En analysant ceci, on reconnaîtrait bientôt que les idées que nous avons des corps ne peuvent nous démontrer l'existence des corps. Voilà ce que l'auteur ne paraît pas avoir senti. »

Quant à la théologie chrétienne, un seul article de l'*Encyclopédie* est l'objet de la critique de Bonnet : c'est l'article *Enfer*, dû à l'abbé Mallet. Contre l'opinion de l'abbé, Bonnet affirme que « les meilleurs critiques » ont montré la non-existence, chez les Hébreux, de l'éternité des peines. Puis il s'étonne qu'après avoir rappelé le sentiment d'Origène et s'être arrêté « avec une sorte de complaisance » à celui de Tillotson, le rédacteur en vienne soudain, et pour finir, à « se déclarer ouvertement pour l'opinion de son Église, c'est-à-dire pour l'éternité de peines à venir, qu'il fonde sur des raisons qu'on s'étonne qu'un théologien aussi judicieux ait pu admettre ». Bonnet n'en dit pas plus ; mais cela suffit à nous faire entendre que, sur la question si controversée alors de l'éternité des peines dans les milieux protestants, il n'est pas du côté des rigoristes et de l'orthodoxie.

1751-1766 : l'*Encyclopédie* de Paris, malgré les obstacles mis, en France même, à sa publication et à sa diffusion, a fait son chemin. L'accueil qu'elle a reçu, en Suisse française, a été, à tout prendre, favorable. Que des spécialistes tels que Haller et Bonnet y aient discerné des erreurs scientifiques, des lacunes considérables et beaucoup de superfluités, cela ne diminuait guère, pour les amateurs cultivés, les mérites d'une entreprise qui, pour la première fois en langue française, cherchait à offrir une vue d'ensemble, et « raisonnée » des sciences, des arts et des métiers. On se tromperait, je crois, en pensant que tous les acquiesceurs du Dictionnaire s'intéressèrent, avant tout, aux tendances philosophiques, plus ou moins explicites, de l'ouvrage. Là où Bonnet et Haller

s'indignent, où Polier et Allamand applaudissent, je suis certain que beaucoup demeurèrent indifférents. Plus que des solutions à des problèmes métaphysiques et religieux, ce que l'on demanda, chez nous comme ailleurs, à l'*Encyclopédie*, ce fut un enseignement positif. Ce fut d'être vraiment ce que l'on exige d'un dictionnaire de ce genre : un compendium auquel on recourt non point du tout pour y trouver l'expression d'une pensée philosophique originale, et moins encore pour y satisfaire son goût de la polémique, mais pour y acquérir, dans les divers domaines des sciences et des arts, des notions exactes et, surtout peut-être — là était une des plus heureuses innovations du Dictionnaire — pour s'y informer des techniques les plus récentes des sciences et des arts appliqués. J'imagine tel châtelain de chez nous, tel riche bourgeois bien pourvu de propriétés immobilières ; je le suppose acquéreur de l'*Encyclopédie*. Je le vois, la consultant, beaucoup plus intéressé par tel article sur l'agriculture, sur une nouvelle méthode d'assolement, sur l'art des jardins, sur le commerce des grains ou des sels, sur la métallurgie, que par un exposé du pythagorisme ou l'article *Liturgie*. Que si, d'aventure, telle ou telle audace des rédacteurs, sur le plan de la critique philosophique ou religieuse, a retenu un moment son attention, je présume qu'il ne s'en sera pas longuement inquiété : « querelles de spécialistes », aura-t-il pensé ; « disputes de théologiens », tout en se réjouissant, bon protestant, de voir, ici et là, l'intolérance catholique assez malmenée. Il est peu probable, en tout cas, même s'il lui advint d'être choqué dans ses convictions religieuses par une déclaration particulièrement hétérodoxe ou même antichrétienne, qu'il ait vu nettement le but où d'Alembert et Diderot faisaient converger leurs attaques et que, sous les camouflages plus ou moins adroits des rédacteurs, il ait deviné que se dissimulait ce « grand Système » dont s'inquiétait si fort Haller.

Ainsi, malgré les réserves et les objections des doctes, l'*Encyclopédie* conquiert, en Suisse française, son public. Ses in-folio s'alignent, dans maintes bibliothèques, à la suite de Moreri et de Bayle, tout près de l'*Histoire naturelle* de Buffon, du *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, de l'*Histoire de l'Académie des sciences* et de nombreux ouvrages consacrés à l'agriculture, aux voyages. Plus encore que l'esprit « encyclopédiste », c'est le goût du savoir « encyclopédique » qui se répand. Que nos imprimeurs et libraires aient vu là une demande à satisfaire à leur tour, rien d'étonnant. Surtout que l'entreprise parisienne, au moment même où, achevée, elle paraissait triompher, se trouva en butte à de nouvelles difficultés.

Les Encyclopédies parues en Suisse

Dès l'été de 1766, à Paris, la distribution des dix derniers tomes de l'*Encyclopédie* est suspendue. Voltaire s'indigne. Il rêve d'une installation des « philosophes » à l'étranger, d'une véritable et agissante colonie « encyclopédiste ». Genève ? Inutile d'y songer. Neuchâtel peut-être, dont le souverain, Frédéric II de Prusse, serait favorable à la diffusion des « lumières ». Cependant, à Môtiers-Travers, Jean-Jacques vient d'avoir de sérieux ennuis. Un moment, le seigneur de Ferney fixe son dévolu sur Clèves : « Il n'y a qu'à vouloir », écrit-il à Damilaville ; « tout est prêt... ». Tout, sauf Diderot, qui n'entend pas quitter Paris. Et d'ailleurs, depuis que LeBreton lui-même s'est permis de censurer ses articles, Diderot est plus que refroidi, quant à l'*Encyclopédie*. Il faut attendre, patienter : Voltaire ni ses amis « philosophes » n'iront à Clèves. C'est de Ferney qu'il faut agir. Et qui sait ? peut-être bien que, pour le bon combat, de Suisse même surgiront des renforts.

Voltaire, cependant, multiplie les libelles. En avril 1767, dans le *Recueil nécessaire*, c'est l'*Examen important de Milord Bolingbroke ou le Tombeau du fanatisme*. L'an suivant, toute une série de « rogatons », que Bonnet lit avec dégoût : « On ne peut plus compter ses brochures », écrit-il. « Il vient de donner son *A. B. C.*, plein, comme tout le reste, d'indécences et d'impiétés. Cet homme ne fait plus que des excréments et il est une infinité de gens qui les dévorent ¹. » Le pasteur Allamand, lui, est moins sévère. Installé, depuis 1766, à Corsier, il poursuit ses relations avec Voltaire. Il lui rend visite, en août 1768, et rentre de Ferney « comblé de l'accueil » qu'il a reçu. Il y a bien cet *Examen important*, qui le chicane un peu. Pourquoi donc tant de passion et d'intolé-

¹ Ms. Bonnet, 73, fol. 20 verso. Lettre à Haller, du 7 octobre 1768.

rance dans la défense de la tolérance ? Ces ennemis du fanatisme « disent que notre bile leur fait de la bile ; je le vois bien et je n'en suis pas plus édifié. A quoi sert d'être philosophe, si on n'est pas plus maître chez soi qu'un théologien ? »¹ Quant aux autres « rogatons », « les *Conseils raisonnables à M. Bergier, Les Jésuites chassés de la Chine et la Profession du théisme* », Allamand y trouve son profit. Il constate que ce dernier ouvrage « reconnaît formellement Dieu rémunérateur », et « cela », dit-il, « [le] rassure contre la méchante vieille de Saint-Louis, qui voulait brûler le Paradis et noyer l'Enfer. Passe encore pour l'Enfer, mais gardons le Paradis, quand ce ne serait que pour y bien rire, un jour, de nos folies présentes, tant dévotes que profanes². » Et, dans la même lettre, Allamand précise qu'il n'a pas « cessé un moment d'être chrétien à [sa] mode ». Que cette « mode » soit celle d'un protestant orthodoxe, il est permis d'en douter. Preuve en soit les précisions que, peu auparavant, il donnait à Haller sur sa manière d'expliquer l'Écriture sainte : « Je m'attache simplement aux sens les plus naturels du texte... Il est vrai qu'on m'a souvent ouï distinguer entre les spéculations métaphysiques, qui ne sont guère qu'un exercice pour l'esprit, et ce qui doit être enseigné dans l'Église et dans l'État qui nous emploie. On a bien voulu en conclure que tous les systèmes m'étaient égaux. Cela est si injuste qu'assurément aucune considération ne m'engagerait à enseigner ce que je ne croirais pas³. » Ces derniers mots, avouons-le, sont d'une assez jolie ambiguïté. Et que penser, dans une autre lettre à Voltaire, de ce plan que conçoit Allamand d'une « religion universelle, capable de faire le bonheur du genre humain, la gloire éternelle de la philosophie, sans oublier celle de Jésus-Christ, dont nous mangeons le pain depuis dix-sept cents ans, et qui avait assurément saisi la bonne idée, car ce n'est pas sa faute si, après lui, sa parole a été faite chair » ?⁴ Dans l'*A. B. C.* de Voltaire, le pasteur vaudois découvre véritablement « l'*A. B. C.* de toutes les sciences morales ». Mais que l'auteur « ne s'occupe-t-il à tirer tout le parti possible de l'Évangile, plutôt qu'à se donner de l'humeur contre lui !... Il y a divers traits, dans ces Entretiens, même entre les plus hardis, que vous me verriez saisir sans difficulté.

¹ *R. H. V.*, 1898, p. 356. Lettre à Voltaire, du 19 août 1768. — Les derniers mots étonnent ; on attendrait : maître *de soi*. Peut-être y a-t-il dans *R. H. V.* une faute de lecture.

² *Ibid.*, p. 354. Lettre à Voltaire, du 19 juillet 1768. — *Les Jésuites chassés de la Chine* sont un des *Dialogues* : *Dialogue entre l'Empereur de la Chine et frère Rigolet*.

³ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 25, n° 115. Lettre du 20 juin 1766.

⁴ *R. H. V.*, 1898, pp. 354-355. Lettre du 19 juillet 1768.

Je ne suis point effrayé, par exemple, de l'éternité du monde, telle que vous la proposez. Celle de la matière m'a toujours paru certaine. Je suis assuré que l'Écriture ne contredit ni l'une ni l'autre... Sur nombre de faits, de dogmes et de maximes, vous trouveriez nos écrivains du Vieux et du Nouveau Testament beaucoup plus traitables qu'on ne pense, et surtout beaucoup plus traitables que nous autres théologiens... »¹ A lire de telles déclarations, Voltaire devait se féliciter : sa parole était entendue. La raison et la « philosophie » avaient encore, en Suisse française, des partisans. L'heure allait venir des *Questions sur l'Encyclopédie*.

Heure d'autant plus opportune que soudain, et simultanément, s'annoncent en Suisse, au cours de l'année 1769, deux « réimpressions » de l'*Encyclopédie*, succédant à un *Esprit de l'Encyclopédie*, paru au printemps de l'année précédente. Ce dernier ouvrage ne nous arrêtera pas longtemps : *L'Esprit de l'Encyclopédie, ou choix des articles les plus curieux, les plus agréables, les plus piquants, les plus philosophiques de ce grand Dictionnaire* est l'œuvre de l'abbé de la Porte. Il est donné comme imprimé « à Genève, et se trouve, à Paris, chez Briasson, LeBreton et Vincent ». La Bibliothèque publique et universitaire de Genève en possède deux exemplaires, l'un en 4 volumes, l'autre en 5, tous deux in-12 et datés 1769. Le cinquième volume est constitué, en bonne partie, par des *Additions et suppléments*. On lit, dans l'*Avertissement* de l'ouvrage : « A l'égard de quelques articles condamnés, qui ont fait à diverses reprises supprimer l'*Encyclopédie*, on s'est bien donné de garde de les insérer dans ce recueil. On sait d'ailleurs que ce ne sont ni les mieux écrits, ni les plus piquants du Dictionnaire. » La mention de Briasson, LeBreton et Vincent fait douter que cet *Esprit* soit de confection genevoise. L'ouvrage est signalé, dès le mois de mai 1768, dans le *Mercur suisse* ou *Journal helvétique*. Il y est l'objet d'un jugement assez sévère : « Quoi donc », ont dit de mauvais plaisants, « quoi, c'est là tout ce qu'on a pu tirer de cette immense collection, de plus intéressant, de plus curieux, de plus philosophique ? Quelle idée le distillateur de l'*Encyclopédie* veut-il nous donner de ce fameux dictionnaire ? Car enfin, s'il en a tiré l'esprit, combien ne faut-il pas supposer qu'il y reste d'articles peu curieux, peu piquants, peu philosophiques, ou même de *caput mortuum*. » Le périodique neuchâtelois, on le constate, fait coup double. Jugeant encore cet *Esprit de l'Encyclopédie* « un simple extrait, comme il y en

¹ R. H. V., pp. 357-358. Lettre du 9 décembre 1768.

a tant », et « non un *Esprit* définitif », il laisse entendre que le « fameux Dictionnaire » contient beaucoup de choses médiocres ou inutiles ¹.

Beaucoup plus importante est l'annonce, dans le même *Journal helvétique*, en février 1769, d'une prétendue « réimpression » de l'*Encyclopédie* parisienne. L'éditeur, Fortuné-Barthélemy de Félice, installé à Yverdon, la donne pour « une édition partout corrigée, souvent refondue et considérablement augmentée » ². Une fois le tome I sorti de presse, le *Journal helvétique* publie une *Lettre de M. le B. O. à M**** ³, datée du 1^{er} novembre 1770, où sont immédiatement signalées les « différences essentielles » qui séparent l'*Encyclopédie* d'Yverdon de celle de Paris. Les matières concernant la religion, écrit Ostervald, « seront traitées suivant le système des Réformés ». L'auteur des articles religieux, « M. C. » — lisez Alexandre-César Chavannes, professeur de théologie à l'Académie de Lausanne — « cherche à répondre aux diverses objections des déistes, et en général de tous les incrédules ». « Son dessein est louable », ajoute le banneret, « mais on pourra lui reprocher qu'il sort du plan de l'ouvrage. » Il est, en outre, certains textes retranchés, « qu'il eût mieux valu conserver ». De plus, « les articles de philosophie sont pour la plupart retouchés ». Ostervald y distingue une influence de « la philosophie wolffienne » et, en logique et en métaphysique, un souvenir des arguments et du langage scolastiques (ce qui ne saurait étonner, Félice étant un prêtre défroqué). Certes, cette nouvelle *Encyclopédie* n'est pas « sans défauts ». Mais beaucoup d'articles, « à bien des égards », paraissent « plus lumineux et plus féconds que ceux de l'édition de Paris ». Et Ostervald de conclure : « En général, cette production diffère et pour les choses et pour le style de celle qui se fait actuellement en France. Excepté le plan et quelques articles conservés, tout le reste appartient à la Suisse et lui fait honneur ⁴. »

« Celle qui se fait actuellement en France... » : l'allusion est nette à l'entreprise que Panckoucke avait mise en train, dès 1769, à Paris. Ayant racheté aux premiers éditeurs tous les droits sur l'*Encyclopédie* ⁵, il lançait, en février, le *Prospectus* d'une nouvelle édition. « L'*Encyclopédie* », affirmait-il, « malgré les fautes et les omissions qui peuvent

¹ *Journal helvétique*, mai 1768, pp. 588-589.

² *Ibid.*, février 1769, pp. 219-222. *Avis sur la réimpression de l'Encyclopédie*.

³ Il s'agit d'une lettre du banneret Ostervald, directeur de la Société typographique de Neuchâtel.

⁴ *Journal helvétique*, novembre 1770, pp. 161-168.

⁵ La *Correspondance littéraire* de Grimm (1771, t. IX, p. 215) n'explique pas les choses de la même manière. Grimm est sévère pour Panckoucke. Il voit dans cette nouvelle édition une concurrence pour l'*Encyclopédie* primitive.

s'y trouver, est encore le plus beau monument que les hommes, dans aucun temps, aient élevé à la gloire des lettres. » Sans doute on eût pu songer à une refonte complète du Dictionnaire ; mais, en définitive, on a pris le parti de faire cette seconde édition « exactement conforme à la première » et de l'augmenter de « quelques volumes de suppléments ». Ce *Prospectus* fut publié, en octobre, dans le *Journal helvétique*. Il était précisé que, pour la Suisse, on pouvait souscrire à Bienne, chez le libraire Heilmann. Le premier volume était annoncé comme devant paraître en janvier 1770 ¹. Le sort de cette réédition fut, pendant quelques années, malheureux. Les trois premiers tomes en furent saisis. Panckoucke fut incarcéré. Dans une lettre à la Société typographique de Neuchâtel, longtemps plus tard, il rappelait tous ses ennuis et s'en prenait à Félice, le fâcheux rival : « Je ne suis point surpris de la concurrence que nous éprouvons ; il y a près de huit ans que cette affaire a été pour moi une occasion de supplices... Félice n'est-il pas venu nous barrer par son in-4^o, au moment de la publication de l'in-folio ? N'ai-je pas été mis à la Bastille ? 6000 volumes in-folio n'y sont-ils pas restés six ans ? » ²

Entreprise Panckoucke à Paris ; entreprise Félice à Yverdon : dès 1770, la guerre des *Encyclopédies* commence. Félice avait recueilli, semble-t-il, d'assez nombreuses souscriptions. L'affaire, pour lui, ne s'annonçait pas mal ; d'autant mieux même qu'à La Haye les libraires Gosse et Pinet distribuaient les trois quarts de l'édition, soit environ 1600 exemplaires. Voltaire rageait. En juin 1769 déjà, sans croire encore à la réussite possible de l'homme d'Yverdon, il disait pis que pendre de Félice : « C'est un polisson, plus imposteur encore qu'apostat, qui demeure dans un cloaque du Pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en était digne, qui ne sait ni le français, ni l'italien, prétend qu'il a 4000 souscriptions [Voltaire exagère !] et il n'en a pas une seule [autre exagération !] ; il veut tromper Panckoucke. J'ai peur que la librairie ne soit devenue un brigandage ; pour la philosophie, elle n'est qu'une esclave ³. » Il fallut pourtant se rendre à l'évidence : l'*Encyclopédie* d'Yverdon menaçait d'être une concurrence sérieuse, surtout en pays protestants. Le 7 novembre 1771, Pierre Rousseau, occupé à la préparation des Suppléments de l'*Encyclopédie* parisienne, écrit à Panckoucke : « Vous ne sauriez croire combien il est entré de volumes,

¹ *Journal helvétique*, octobre 1769, pp. 476-482.

² Lettre de Panckoucke à la Société typographique de Neuchâtel, 19 novembre 1777 (B. V. N. Dossiers Soc. Typ.).

³ Voltaire à d'Alembert, 4 juin 1769.

en France, de l'édition d'Yverdon. L'Alsace, les Trois Évêchés, la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté, etc., etc., en sont farcis. Les ordres qui ont été donnés n'ont nullement été exécutés. Cependant il est prudent de n'en rien dire, parce que de nouveaux ordres pourraient retomber sur nous ¹. » Voltaire, la même année, écrit de l'*Encyclopédie* d'Yverdon : « Personne ne la lit, mais on l'achète ². » Et la *Correspondance littéraire* de Grimm relève à la fois « l'effronterie », « l'incapacité » et « le succès » du « moine défroqué » Félice ³.

A Genève, Gabriel Cramer, Cramer l'aîné (« le Marquis », comme l'a surnommé Voltaire, à moins qu'il ne l'appelle son « ange Gabriel ») s'inquiète aussi. Il s'était associé avec Panckoucke, le 26 juin 1770, pour réimprimer 2000 exemplaires de l'*Encyclopédie* de Paris. Conjointement avec De Tournes, autre libraire-imprimeur genevois, il était intéressé pour un tiers dans l'entreprise. Au début de l'année 1771, il annonça cette réimpression. La Vénérable Compagnie des Pasteurs s'émut. Une commission fut nommée et quatre membres de la Compagnie furent chargés de porter devant les Syndics les doléances des pasteurs, de relever en particulier « le danger du *Grand Dictionnaire encyclopédique*, proscrit en France et qu'on a dessein d'imprimer à Genève ». En mars, Cramer fut blâmé par le Conseil, qui lui reprochait d'avoir imprimé un prospectus permettant de penser que l'ouvrage se préparait à Genève, alors que Cramer « avait promis de ne pas faire connaître le libraire et le lieu de l'impression ». L'ange Gabriel se défendit en assurant que le prospectus était destiné aux pays étrangers. Une simple indication précisait aux souscripteurs éventuels qu'ils pouvaient s'adresser, à Genève, à Cramer libraire et imprimeur. Il offrit de soumettre les manuscrits à une censure préalable et de modifier, au gré de la Vénérable Compagnie, ce qui, dans l'article *Genève*, touchait à la religion. En définitive, le 13 mars 1771, le Conseil autorisa la réimpression genevoise de l'*Encyclopédie*, à condition que le nom de Genève et celui de Cramer ne seraient pas mentionnés et que tous les articles seraient approuvés par les Pasteurs ⁴.

Ce mauvais pas franchi, Cramer et Panckoucke font leur possible

¹ B. P. U. G., *Ms. suppl.* 148, Dossier Panckoucke.

² Voltaire à d'Alembert, 19 août 1771.

³ *Correspondance littéraire*, 1^{er} janvier 1771, t. IX, p. 216.

⁴ Sur G. Cramer et la réimpression genevoise de l'*Encyclopédie*, consulter Janine Piguet, *Une maison d'édition genevoise : les Cramer* (travail présenté à l'École d'études sociales, à Genève, en vue de l'obtention du Diplôme de bibliothécaire, 1946). *Ms.* B. P. U. G. — L'ouvrage de Lucien Cramer, *Une famille genevoise : Les Cramer* (Genève, Librairie E. Droz, 1952) ne contient rien d'utile sur le sujet.

pour contrecarrer Félice. Le moyen ? Le déconsidérer, lui et son Dictionnaire, par des commentaires désobligeants répandus dans la presse. C'est ainsi que la *Gazette de La Haye* ayant inséré, à l'instigation de Gosse et Pinet, dans son numéro du 31 mai 1771, une lettre favorable à l'*Encyclopédie* d'Yverdon¹, le *Journal encyclopédique* de Bouillon, rédigé par Pierre Rousseau, la reproduit, le 15 juin, accompagnée de notes malveillantes. Il n'est pas sans intérêt d'assister à cette polémique. Selon Louis Dutens, auteur de la Lettre, il s'agissait d'une lettre personnelle, destinée uniquement à quelques amis. C'est sans son aveu qu'elle aurait été publiée. Il est permis d'en douter, car ce texte, incontestablement, fut rédigé pour servir les intérêts de Félice et de son *Encyclopédie*. L'auteur y laisse entendre que l'entreprise félicienne, par le fait même qu'elle est suisse, jouit d'une plus grande liberté politique et que les rédacteurs y sont plus à l'aise pour exprimer leurs opinions. Ils peuvent, en particulier, apporter aux articles du dictionnaire parisien des corrections et des compléments où tout esprit non prévenu trouvera la preuve d'un travail fait avec plus de soin et d'impartialité. Les rédacteurs du *Journal encyclopédique* reconnaissent la réalité de ces « corrections », mais ils en contestent le bien-fondé : « Voici, notent-ils, de quelle espèce elles sont pour la plupart. On a mutilé, par exemple, le beau *Discours préliminaire* des éditeurs de Paris, sous prétexte de n'en conserver que la partie philosophique. Est-ce là donner une preuve de goût et de philosophie ? Dans les corrections occasionnées par la différence de religion, on s'éloigne de l'impartialité des premiers Encyclopédistes, pour faire pencher la balance en faveur des opinions prépondérantes en Suisse... A la fin de l'article *Abbé*, on a supprimé tout ce qui est particulier à la France. Apparemment que l'éditeur ne compte pas sur des lecteurs français. Aurait-il voulu dire qu'une *Encyclopédie* suisse n'est pas faite pour la France ? La raison que l'on donne de cette suppression est singulière : c'est pour n'être pas *dans la nécessité de parcourir tous les États de l'Europe et d'entrer dans un détail trop ennuyeux pour les lecteurs*. C'est là voir le bien, et s'y refuser. Ce qui est instructif n'est ennuyeux que pour les enfants. Si les éditeurs français n'ont pu, faute de mémoires suffisants, faire pour les autres États de l'Europe ce qu'ils ont fait pour la France, c'était aux étrangers d'y suppléer². »

¹ Cette lettre est de Louis Dutens, né à Tours en 1730, mort à Londres en 1812. Protestant réfugié en Angleterre, il fut au service de plusieurs grands seigneurs anglais. Il donna, entre autres ouvrages, une édition de Leibniz (Genève, 1768).

² *Journal encyclopédique*, 15 juin 1771, p. 450.

Quant aux « additions », les Encyclopédistes de Bouillon ne sont pas moins sévères : trop d'emprunts, d'une part, à des dictionnaires antérieurs (mais, ce reproche, reconnaissons qu'on pouvait tout aussi bien le faire à l'*Encyclopédie* de Paris). D'autre part, les « additions de morale » sont « des morceaux de sermons écrits d'un style lâche et prolix ». La « biographie » (c'était là une nouveauté de l'*Encyclopédie* d'Yverdon¹) « n'est pas traitée avec plus de soin. En général, les articles en sont peu satisfaisants : on donne près d'une colonne et demie à un théologien nommé *Addison*, que l'on connaît à peine, et le célèbre Addison n'a que quelques lignes ; cette partialité annonce un théologien trop plein de son état, et on ne se trompe pas »².

Dutens terminait sa Lettre par ces lignes : « J'ai vu les quatre premiers volumes [de l'*Encyclopédie* d'Yverdon] ; je les ai examinés avec attention ; et s'il m'était permis de porter mon jugement sur un ouvrage de cette importance, je dirais qu'il m'a paru que les corrections étaient faites avec sagesse ; que les améliorations étaient utiles et nécessaires et qu'enfin les additions considérables qu'on y trouve ont enrichi cette édition, de manière que, si l'on continue comme on a commencé, il ne restera rien à désirer³. » Et le *Journal encyclopédique* d'enchaîner, non sans férocité : « Que M. de Félice tâche d'achever son entreprise ; qu'il travaille tranquillement à son édition avec ses collaborateurs secrets ; et qu'il n'envie pas plus les Suppléments que l'on prépare pour l'édition de Paris que les souscripteurs de celle-ci n'envient ses améliorations. Au reste, comme il est naturel de croire que les articles *Charlatanerie*, *Envie*, *Jalousie*, *Présomption*, etc., etc., seront faits de main de maître dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon, peut-être y empruntera-t-on quelque chose pour les Suppléments, ainsi que dans d'autres articles de ce même Dictionnaire ; mais on se gardera bien de lire seulement les articles *Bonne foi*, *Désintéressement*, *Équité*, *Impartialité*, *Nom célèbre*, *Style*, etc., etc., etc. »⁴

En juillet 1771, le *Journal helvétique*, favorable à la cause de Félice,

¹ Dans sa *Notice raisonnée*, Bonnet s'étonne qu'il faille chercher à l'article *Wolstrobe*, nom d'un « bourg ignoré, du comté de Lincoln », les renseignements que l'*Encyclopédie* de Paris tient à donner sur Newton : « S'attendait-on, note-t-il, que pour trouver Newton dans l'*Encyclopédie*, il fallût se rappeler le mot de Wolstrobe, sa patrie ? Pourquoi les auteurs de cet immense Dictionnaire n'ont-ils pas placé l'histoire des grands hommes à leurs noms propres ? Leur ouvrage n'était-il pas aussi historique, et où est la mémoire assez fidèle pour retracer toujours le nom des lieux ? »

² *Journal encyclopédique*, 15 juin 1771, p. 451.

³ *Ibid.*, p. 453.

⁴ *Ibid.*, pp. 453-454.

fit paraître à son tour la Lettre de Dutens, mais sans les commentaires des journalistes de Bouillon. Simplement, il fit suivre le texte de quelques remarques relevant « le ton d'aigreur et de satire » des dits commentaires. Tant de bruit et d'acrimonie autour de l'entreprise Félice « semble annoncer qu'on redoute la concurrence avec l'*Encyclopédie* d'Yverdon ». Quant à la note finale du *Journal encyclopédique*, elle « n'est qu'un sarcasme » et l'« on a tout lieu d'espérer que les éditeurs de la nouvelle *Encyclopédie* de Paris manifesteront plus de *Bonne Foi*, de *Désintéressement* et d'*Équité* que ceux de la première et auront profité des calculs de l'abbé Luneau de Boisjermain »¹. Le dernier trait n'est pas mal décoché, si l'on se souvient du procès civil intenté, en 1770, aux sieurs Briasson et LeBreton par l'abbé Luneau de Boisjermain pour obtenir la restitution de la somme excédant le prix primitif de sa souscription à l'*Encyclopédie* parisienne.

Mais la polémique de Dutens et du *Journal encyclopédique* reprit de plus belle l'année suivante. De Newcastle, le 5 novembre 1771, Dutens avait envoyé à Bouillon une nouvelle lettre au sujet de l'*Encyclopédie* félicienne. Il n'avait lu qu'alors les commentaires dont sa première lettre avait été accompagnée. Blessé de leur « aigreur », il crut bon de préciser qu'il n'avait « jamais eu la moindre correspondance, directe ou indirecte, avec l'imprimeur ou les compilateurs de l'*Encyclopédie* d'Yverdon ». Pourquoi le prenait-on à partie ? Encore une fois, pourquoi faisait-on une affaire publique d'une lettre toute personnelle et « particulière » ? Les journalistes de Bouillon niaient que de grands savants — suisses et français — travaillassent à l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Ils ironisaient sur de prétendus « collaborateurs secrets ». Mais Haller n'avait-il pas donné l'article *Anatomie* ?² Mais « quelques auteurs même de l'*Encyclopédie* de Paris n'avaient-ils pas, eux aussi, fourni des articles à Félice ? Les informateurs de Dutens l'auraient-ils donc trompé ? Si, au contraire, ses renseignements étaient exacts, il demandait que justice lui fût rendue. »

Le *Journal encyclopédique* publia la lettre de Dutens dans son numéro de mars 1772 et l'accompagna, une fois encore, de quelques notes malicieuses. Ainsi, à propos de la collaboration de savants suisses à l'œuvre de Félice : « Nous respectons beaucoup les talents de MM. les savants de la Suisse ; mais ils nous permettront de dire que l'Europe en fournit qui, certainement, figureraient bien à leur côté et qu'ils ne rougiraient

¹ *Journal helvétique*, juillet 1771, pp. 295-296.

² Dutens est mal renseigné. L'article est repris de *E. P.*

pas de reconnaître pour leurs maîtres : ce sont ceux-ci précisément qui ne travaillent point à la compilation d'Yverdon et qui désavouent formellement cette énorme collection. Au reste, les savants dont parle M. Dutens sont d'Yverdon et de la banlieue : cette ville est très heureuse d'être si féconde en grands hommes. » Pourtant, il y a le prétendu article Haller, *Anatomie*. Le *Journal encyclopédique* fournit une explication : « Nous voyons bien qu'au fond de l'Angleterre M. Dutens ignore ce qui se passe en Suisse, et qu'il n'a pas comparé l'article *Anatomie* de l'*Encyclopédie* avec celui qui se trouve dans la compilation d'Yverdon, où il n'y a pas vingt lignes de différence. M. de Haller lui-même l'en instruira mieux, s'il juge à propos de lui écrire. Il connaîtra alors combien nous sommes fondés dans tout ce que nous avançons. » Quant à des savants français collaborateurs de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, les journalistes de Bouillon sont bien forcés de reconnaître qu'« un savant de Paris, un homme de premier ordre, a d'abord été séduit » par Félice. Mais ce savant, précisent-ils, « n'avait eu aucune part » à l'*Encyclopédie* parisienne : « il a cru s'en dédommager en donnant quelques articles à celle d'Yverdon, mais nous pouvons assurer qu'il travaille aujourd'hui aux Suppléments pour lesquels tous les vrais savants de l'Europe rassemblent des matériaux »¹. Le savant auquel il est ici fait allusion, c'est Lalande, qui fournit à Félice de nombreux articles sur l'astronomie. Il avait fait, en 1770, le voyage de Suisse et, le 25 décembre, écrivait à Pierre Rousseau : « J'ai été, cet automne, à Yverdon voir le travail de la nouvelle *Encyclopédie*. J'ai été fort content de l'éditeur, M. Félice, et de ses coopérateurs, des secours qu'il s'est procurés et de la manière dont il exécute son entreprise. Je continue à faire les articles d'astronomie et quelques autres, et j'ai engagé quelques savants de Paris à nous seconder. Cette édition vaudra mieux que celle de Paris ; elle sera meilleur marché et elle mérite d'être encouragée. Nous avons vu les premiers volumes ; vous reviendrez de vos sentiments contre cet ouvrage »².

Dans le même numéro du *Journal encyclopédique* était reproduit un article de la *Gazette universelle de littérature*³, très sévère, elle aussi, pour Félice et le Dictionnaire d'Yverdon : Félice luttant contre l'*Encyclopédie* parisienne, c'est un Pygmée qui multiplie en vain ses efforts. A un « ouvrage immortel » il n'oppose qu'une très médiocre compilation.

¹ *Journal encyclopédique*, mars 1772, pp. 441-445.

² Lettre citée par E. Maccabez, dans *F. B. de Félice et son Encyclopédie*, p. 49.

³ *Gazette des Deux-Ponts*, 1772, n° 18.

Sa propagande, dans les revues de l'étranger, se réduit à des « déclamations puériles, qu'on serait tenté de regarder comme des élans de la vanité la plus déplacée », mais qu'il paraît plus juste d'interpréter comme « le cri d'un éditeur qui tremble pour le succès de son entreprise... Véritable charlatanisme d'un marchand, qui ne néglige rien pour attirer les chalands de son côté, qui leur vante ses denrées et qui décrédite autant qu'il peut celles de son voisin ». Une note des Encyclopédistes de Bouillon laisse même entendre que Félice se serait laissé aller contre eux à « des menaces indécentes ». Et, ironisant une fois de plus sur cette « Société nombreuse de savants les plus distingués dans tous les genres », Rousseau termine : [M. de Félice] « s'est bien gardé d'ajouter que ce sont des savants de la ville, du faubourg et de la banlieue d'Yverdon ».

Quoi qu'aient pu penser les adversaires de Félice, son *Encyclopédie* fit une assez heureuse fortune, cependant que Cramer et Panckoucke connaissaient d'innombrables difficultés. C'est ainsi que, le 19 novembre 1772, Cramer reproche à son associé parisien de l'avoir « égaré dans ce labyrinthe de l'*Encyclopédie*, qui [lui] prend tout [son] temps, [son] argent, et qui ne [le] repaît, quant à présent, que de fumée ». Les exemplaires s'entassaient à Genève : impossible de les faire passer en France. Cramer écrit, le 25 novembre : « Nos magasins regorgent. Voici neuf volumes, tout à l'heure onze ¹. » Un *Avis*, imprimé à Bouillon au printemps 1772, nous permet de préciser qu'il s'agit — les tomes 1, 2, 3, ayant été imprimés à Paris, mais étant retenus à la Bastille — des tomes 4 et 5 (1771), 6, 7, 8 (1772), 1, 2, 3, 9 (fin 1772), plus le volume 1 de planches (1771) et le volume 2 (1772). La réimpression s'acheva pourtant, mais Cramer, jusqu'au bout, semble avoir trouvé l'affaire fâcheuse. Le 5 juin 1775, il vendait à De Tournes tous les droits qu'il avait dans cette réimpression. De Tournes à son tour, le 13 du même mois, abandonnait l'entreprise à Panckoucke contre 200.000 livres de France. Celui-ci approuvait les comptes, reconnaissait que ses associés genevois avaient rempli leurs engagements. Il redevenait ainsi seul propriétaire de l'*Encyclopédie* parisienne et de sa réimpression genevoise, Cramer consentant toutefois à assurer encore la vente à Genève, sous son nom, pendant six ans.

L'apparition du *Supplément* de l'*Encyclopédie* de Paris fut pour Panckoucke, comme pour les libraires et imprimeurs suisses, l'occasion de nouveaux projets. Ces quatre volumes de texte supplémentaire

¹ B. P. U. G., Ms. suppl. 148, Dossier Panckoucke, n° 18.

portent le titre de *Supplément à l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une Société de gens de lettres. Mis en ordre et publié par M. ****. Les deux premiers volumes sont datés 1776 ; les deux derniers 1777. On sait qu'ils furent complétés par un volume de *Planches* (1777) et, en 1780, par deux volumes d'une *Table analytique et raisonnée des matières*. Lieux d'impression et éditeurs : « Paris, Panckoucke, Stoupe, Brunet ; Amsterdam, M. M. Rey ». Il semble bien que Stoupe ait été l'imprimeur : LeBreton, en effet, lui avait, en 1773, cédé son officine. Il est certain, d'autre part, que la Société typographique de Bouillon fut étroitement associée à l'entreprise. Pierre Rousseau et J.-B. Robinet furent chargés — nous le verrons —, à partir de 1774, de traiter avec les collaborateurs. Dans une lettre à Haller, du 1^{er} février 1772, Robinet prétend même que Panckoucke « n'a plus aucun intérêt à cette entreprise »¹. On peut douter que ce renseignement soit exact. La vérité est que Panckoucke, quelques années, s'effaça. Il avait goûté de la Bastille. L'autorité retenait 6000 exemplaires de sa réimpression de l'*Encyclopédie*. La Typographique de Bouillon, hors des atteintes de la censure française, se substitua à lui. Mais, fin décembre 1775, après quelles démarches et quel jeu d'influences, le *Privilège* est enfin accordé à Panckoucke « pour l'impression et publication du *Nouveau dictionnaire des arts et des sciences* ». Dès lors, l'éditeur parisien rentre en scène.

C'est ainsi que, le 3 juillet 1776, il conclut avec la Société typographique de Neuchâtel un traité pour une nouvelle édition du Dictionnaire. Mais, au vu d'un mémoire signé d'Alembert, Condorcet et Suard, la Typographique neuchâteloise renonça à une réimpression pure et simple de l'*Encyclopédie* primitive, suivie du *Supplément*. Docile au conseil des trois Encyclopédistes, elle songea à une refonte totale de l'ouvrage, le *Supplément* devant être incorporé, article par article, au Dictionnaire. C'était là, pour Panckoucke, une bonne affaire. Aux nombreux souscripteurs de la première édition de l'*Encyclopédie* il pouvait continuer à vendre les *Suppléments*. Et il cédait à des éditeurs ou imprimeurs de province ou de l'étranger tout ou partie des droits pour une *Encyclopédie* refondue, laissant ainsi courir à d'autres les risques de l'entreprise et, en particulier, leur abandonnant le soin de trouver de nouveaux souscripteurs et d'écouler, hors de Suisse par exemple, l'édition.

Au moment où la Société typographique de Neuchâtel étudiait le

¹ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 53.

projet de cette refonte, un libraire-imprimeur de Genève, Jean-Léonard Pellet, qui, lui aussi, s'était abouché avec Panckoucke, lança soudain le prospectus d'une *Encyclopédie* refondue, en 32 volumes in-4^o, imprimés sur deux colonnes. Pellet s'était entendu, d'autre part, avec le libraire Duplain, à Lyon. Pour abaisser le prix de la souscription, il était prévu que les *Planches* seraient moins nombreuses et de format réduit. Cette nouvelle entreprise genevoise amena la Société typographique de Neuchâtel à renoncer à son propre projet. Une fois achevée, l'édition comporta 36 volumes, plus 3 de *Planches* et 6 de *Tables*. L'*Avertissement des nouveaux éditeurs* annonce les Suppléments fondus dans le texte, les planches réduites et des notes critiques sur les articles qui, dans l'*Encyclopédie* de Paris avaient donné lieu à censure. Le 3 mai 1778, un document de la Typographique neuchâteloise nous précise que l'édition in-4^o de Pellet, tirée à 8400 exemplaires, « a un succès qu'on pouvait à peine espérer »¹. De là sans doute, la même année, le lancement d'un nouveau tirage, dit « troisième édition », entreprise à laquelle la Société typographique de Neuchâtel fut intéressée. La page de titre porte en effet : « A Genève, chez Jean-Léonard Pellet, imprimeur de la République. A Neuchâtel, chez la Société typographique. » Un *Avertissement* supplémentaire, en tête du tome I, au nom de la Société typographique neuchâteloise, précise : « Le sieur Pellet... nous a associé à ses engagements... Nous imprimons à Neuchâtel la 3^e édition de l'*Encyclopédie* qu'il annonce... » Il ne semble pas que l'affaire, cette fois-ci, ait eu tout le succès escompté. Je croirais volontiers — sans pouvoir l'affirmer absolument — que, dans les lignes suivantes d'une lettre adressée à Panckoucke par la Société typographique de Neuchâtel, le 19 septembre 1779, il s'agit de cette « 3^e édition » : Duplain, à Lyon, la juge « un fardeau... Il ne s'en vend plus, absolument »². D'autre part, dans une lettre de Béranger, fondateur de la Société typographique de Lausanne, à Panckoucke, on lit cette phrase : « Neuchâtel a été maltraité dans son accord avec Duplain pour l'*Encyclopédie* 4^o. »³

Cependant, malgré les risques, Lausanne et Berne voulurent à leur tour imprimer le Dictionnaire. L'édition in-8^o, qui commence à paraître, à Lausanne, en 1778, procurée par la Société typographique de cette ville, se donne, dans un *Avertissement* au tome I, comme devant suivre

¹ B. V. N., Papiers de la Société typographique, dossier *Encyclopédie*, document n^o 9.

² B. P. U. G., *Ms. suppl.* 148, Dossier Panckoucke.

³ B. V. N., Papiers de la Société typographique, dossier *Encyclopédie*, document n^o 18 (la lettre n'est pas datée).

« page par page l'édition in-4^o publiée à Lyon et Genève... » Notons que, seul, le tome I porte la mention : « A Lausanne, chez la Société typographique. » Dès le tome II, on lit : « A Berne et à Lausanne, chez les Sociétés typographiques ». Le 5 mai 1778, la Typographique bernoise correspondait déjà avec Panckoucke. Une lettre de Berne à l'éditeur parisien, signée « Fehler l'aîné », contient les précisions suivantes : « MM. les intéressés de l'*Encyclopédie* se sont enfin assemblés et j'ai été assez heureux d'obtenir leur consentement à vous faire prendre part dans cette entreprise. MM. les intéressés sont convenus de vous intéresser pour la moitié des exemplaires qui entreront en France, soit par vos soins, soit par les nôtres ¹. » La Société typographique de Lausanne fut, semble-t-il, chargée de l'édition, l'impression étant confiée à Jean-Pierre Heubach. L'affaire se révéla difficile. Les éditeurs avaient obtenu de Panckoucke, pour le prix de 24.000 livres payées en exemplaires de leur *Encyclopédie*, le droit de la faire entrer en France. Mais l'astucieux Panckoucke avait écoulé, à vil prix, les dits exemplaires, si bien que l'édition berno-lausannoise ne trouvait plus preneur hors des frontières de Suisse et que les volumes s'entassaient dans les magasins des deux Sociétés ².

Au terme de ce chapitre, il n'est peut-être pas inutile de dresser sèchement, en une sorte de résumé, la liste des *Encyclopédies* parues en Suisse :

1^o RÉIMPRESSION, à Genève, par Cramer et De Tournes, de l'*Encyclopédie* de Paris (2000 exemplaires), 28 vol. in-folio, dont 11 de *Planches*, 1771-1775.

2^o *Encyclopédie d'Yverdon*, 42 vol. in-4^o, 1770-1775, plus 6 volumes de *Supplément*, 1775-1776. Les 10 volumes de *Planches* ont paru de 1775 à 1780.

3^o RÉÉDITIONS de l'*Encyclopédie* de Paris, refondue, avec les *Suppléments* :

a) édition Pellet, Genève, 45 vol. in-4^o, dont 3 de *Planches* et 6 de *Tables*, 1777-1779 (les 6 volumes de *Tables* ont paru à Lyon, 1780-1781) ;

b) édition Pellet, Genève, et Société typographique, Neuchâtel (dite « 3^e édition »), 39 vol. in-4^o, dont 3 de *Planches*, 1778-1779 ;

c) édition, « à Berne et à Lausanne, chez les Sociétés typographi-

¹ B. P. U. G., Ms. suppl. 148, Dossier Panckoucke, fol. 44-45.

² Je résume là la substance d'une lettre de Béranger à Panckoucke (sans date). B. V. N., Papiers de la Société typographique, dossier *Encyclopédie*, document n° 18.

ques », 36 vol. in-8° et 3 vol. de *Planches*, 1778-1781 (ou 1782) ¹.

Rappelons enfin *L'Esprit de l'Encyclopédie*, donné comme ayant paru « à Genève, et se [trouvant] à Paris, chez Briasson, LeBreton et Vincent », 1768. J'ai dit ce qui me faisait douter qu'il fût réellement une production genevoise ².

¹ Cette édition pose des problèmes bibliographiques, que j'avoue n'avoir pas su résoudre. Commencée à Lausanne, « chez la Société typographique », en 1778, elle s'annonce comme devant suivre « page par page » l'édition in-4° Pellet, « 29 volumes, publiée à Lyon et Genève » [??] Je n'arrive pas à retrouver cette *Encyclopédie* en « 29 volumes ». Faut-il songer à une faute d'impression et lire 39 au lieu de 29 ?

En outre, dès le tome II, qui porte le millésime 1781, les Typographiques de Lausanne et Berne apparaissent associées. Un autre exemplaire, que j'ai examiné, de cette réédition de l'*Encyclopédie* refondue, en 36 volumes, donne, à la page de titre du tome I, la date de 1781 et l'indication des deux Sociétés Typographiques associées. S'agit-il de deux tirages parallèles ? C'est possible. Notons encore que certains volumes sont datés 1782 (les derniers, dans les deux exemplaires que j'ai vus, portant le millésime 1781). Un volume, dans une des deux séries (t. 26) est daté 1780, le 17^e de la même série ayant le millésime 1782, les tomes 34 et 36 portant la date 1781. J'avoue que je m'y perds.

² Notons encore ceci, sur quoi il est inutile d'insister : Quoi qu'affirme, par exemple, la *Grande Encyclopédie* du XIX^e siècle, les *Encyclopédies* de Lucques (1758-1768) et de Livourne (1770-1779) n'ont aucun rapport avec la Suisse. Ottaviano Diodati, l'éditeur, n'est pas un Diodati de Genève. Voir, à ce propos, F. Venturi, *L'Encyclopédie et son rayonnement en Italie* (dans *Cahiers de l'association internationale des Études françaises*, n° 3, juillet 1953). — Au moment où je corrige les épreuves de ce mémoire, je reçois d'Amérique l'étude de G. B. Watts, *The Swiss Editions of the Encyclopédie* (*Harvard Library Bulletin*, vol. IX, n° 2, 1955). Cette étude, bibliographique avant tout, s'accorde avec ce que j'expose ci-dessus. Elle apporte, je crois, une solution au problème posé par l'*Encyclopédie* éditée par les Sociétés typographiques de Berne et Lausanne. M. Watts parle de « deux éditions ». Je pense qu'il s'agit plutôt, comme je l'ai suggéré, de « deux tirages parallèles ». M. Watts cite en effet un *Avertissement* des Éditeurs de Lausanne et Berne : « Nous avons... pris de nouveaux arrangements pour faciliter la circulation de notre édition, d'augmenter le nombre des exemplaires pour les volumes que nous n'avons pas imprimés encore, de réimprimer ceux qui le sont... » (C'est moi qui souligne ces derniers mots.)

La part de la Suisse et des Suisses dans et à l'Encyclopédie de Paris

a) LA SUISSE DANS L'ENCYCLOPÉDIE.

De quelle façon la Suisse est-elle présentée dans l'*Encyclopédie* parisienne ? Il n'est pas sans intérêt de parcourir le Dictionnaire, afin de donner, brièvement, une réponse à cette question. Qu'il soit tout de suite entendu que je mets à part l'article *Genève*, dont le retentissement fut exceptionnel et qui intéresse notre étude surtout par le jugement qu'il porte sur la religion des pasteurs genevois.

Je l'ai dit déjà : l'*Encyclopédie* de Paris, du moins jusqu'en 1766, ne comporte pas d'articles biographiques. Bonnet en faisait aux rédacteurs le reproche. Ainsi donc, si l'on cherche des renseignements sur tel ou tel personnage illustre, dont la vie compte dans l'histoire de la Suisse, on risque fort de ne les trouver que par hasard, ou même de ne rien trouver du tout. Sous *Calvinisme* on lit, bien sûr, quelques notes concernant la biographie de Calvin. Sous *Lausanne*, de Crousaz est mentionné avec éloge. *Wildenhaus*, village natal de Zwingli, nous vaut des renseignements sur le réformateur. A propos de la ville de *Zurich*, une liste est dressée des savants les plus fameux de cette cité.

Quant à la géographie, les précisions sont plus nombreuses ; mais que d'erreurs aussi et de négligences ! Une rivière, la *Broje* (un autre article est consacré à la *Broye* !) est décrite comme se jetant « dans le lac de Neubourg ». *Brouck* — lisez : Brugg — est donné comme « ville de Suisse, dans l'Arragon » — lisez : Aargau ! — Delémont apparaît sous le nom (presque juste en allemand !) de *Delsperg*, ou *Delemores*. Du canton de Glaris on nous apprend que « c'est un pays qui n'offre qu'affreuses montagnes et dont le seul commerce consiste en fromages nommés *Schabziger* ». Quant à *Valengin*, c'est un « comté joint à celui de Neufchâtel » et qui « tire son nom d'une bourgade contenant à peine

vingt maisons, et dans laquelle était autrefois un château bâti sur un rocher ». En revanche, on lit de *Morges* et de *Rolle* ces appréciations flatteuses : « Selon Tavernier et le docteur Burnet, rien de comparable au paysage de Morges. » — « Je parle de ce bourg [Rolle], parce qu'il est au-dessus de la plupart des petites villes de France, qu'il est très beau par sa position et décoré de plusieurs jolies maisons. » Les articles consacrés à quelques-uns des chefs-lieux de cantons ou de pays alliés de la Suisse sont plus importants et plus soigneusement informés, ainsi *Bâle*, *Berne*, *Genève*, *Lausanne*, *Neuchâtel* et *Zurich*. Cependant, à y regarder de près, force est de constater que, dans l'*Encyclopédie* de Paris, l'information géographique, du moins quant à la Suisse, révèle une assez pénible insuffisance et, souvent même, une singulière désinvolture.

Plus instructifs, et parfois fort amusants, sont en revanche certains renseignements sur le paysage suisse, sur les habitants, leurs mœurs, leur histoire. A l'article *Asphalte* on apprend, par exemple, que « la première mine d'asphalte qui ait été connue en Europe sous ce nom-là est celle de Neuchâtel, en Suisse, dans le Val-de-Travers. C'est à M. de la Sablonnière, ancien trésorier des Liges suisses, que l'on a l'obligation de cette découverte... C'est de ce ciment que le principal bassin du Jardin du Roi a été réparé en 1743... C'est pareillement de ce ciment ou mastic que l'on a réparé les bassins de Versailles... » L'article *Caverne*, où le rédacteur se réfère à l'*Histoire de l'Académie des sciences* (année 1715), évoque le cataclysme d'où C.-F. Ramuz a tiré le sujet de *Derborence* : « Au mois de juin 1714, une partie de la montagne de Diableret... tomba subitement et tout à la fois, entre deux et trois heures après-midi, le ciel étant fort serein. » La définition du mot *Chalet* ne va pas sans faire sourire : « bâtiment plat répandu dans les montagnes de Griens [la Gruyère], uniquement destiné à faire des fromages ». A l'article *Glaciers* on peut lire une description précise du glacier de Grindelwald, d'après Scheuchzer et Altmann, en même temps que l'anecdote d'un curé tombé dans une crevasse. Pour les *Lavanches* ou *Avalanches*, les rédacteurs empruntent, une fois encore, leur science à Scheuchzer. Le *Mont-Pilate* offre l'occasion de célébrer l'amour de la liberté chez les montagnards et de mentionner que l'on donne, dans la contrée — début de l'alpinisme sportif ! — « des leçons pour marcher d'un rocher à l'autre ». En outre, le rédacteur fait, en quelques lignes, une description assez exacte des souliers de montagne.

Quant à la population suisse et aux mœurs helvétiques, il est affirmé qu'« en Suisse l'ivrognerie n'est pas décriée » (article *Ivrognerie*). On lit,

au tome IV, un article *Crétins*, qui fit, en Valais, un petit scandale : « On donne ce nom à une espèce d'hommes qui naissent dans le Valais en assez grande quantité, et surtout à Sion, leur capitale. Ils sont sourds, muets, imbéciles, presque insensibles aux coups, et portent des goûtres pendant jusqu'à la ceinture ; assez bonnes gens d'ailleurs, ils sont capables d'idées et n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins. Ils s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce et leur imbécillité les empêche d'y voir aucun crime. La simplicité des peuples du Valais leur fait regarder les *crétins* comme les anges tutélaires des familles, et ceux qui n'en ont pas se croient assez mal avec le ciel. Il est difficile d'expliquer la cause et l'effet du *crétinage*. La malpropreté, l'éducation, la chaleur excessive de ces vallées, les eaux, les goûtres même sont communs à tous les enfants de ces peuples. Ils ne naissent pas cependant tous *crétins*. Il en mourut un, à Sion, pendant le séjour que fit en cette ville M. le comte de Maugiron, de la Société royale de Lyon. On ne voulut point lui permettre de le faire ouvrir. Il s'est borné à examiner (apparemment sur le vivant) les deux sexes : il n'y a rien remarqué extérieurement d'extraordinaire que la peau d'un jaune fort livide. — Ce détail est tiré d'un *Mémoire* de M. le comte de Maugiron, dont l'extrait nous a été communiqué et qui a été lu à la Société royale de Lyon. » Cet article était signé d'Alembert. Il s'en excusa, dans l'*Avertissement* du tome VI (1756), rendant hommage à « une nation estimable que, disait-il, nous n'avons jamais eu intention d'offenser ». L'article *Valais*, qu'on ne put lire qu'en 1766, après avoir célébré le climat de cette heureuse région, ses vins, la frugalité de ses habitants, ne fait qu'une brève allusion non pas aux crétins, mais au goître, en ajoutant aussitôt : « Ce mal même n'est pas universel. » Nous savons de quelles circonstances est né le fâcheux article *Crétins*. Gauffecourt, fournisseur général des sels pour la Suisse, s'en fut une fois en Valais avec le comte de Maugiron. Celui-ci trouva dans ce voyage la matière de sa communication à la Société royale de Lyon. Le 2 avril 1756, Gauffecourt écrit à son ami Jean-Jacques Rousseau : « M. de Maugiron ayant donné à l'Académie de Lyon ¹ quelques observations sur cette République [le Valais], dont l'*Encyclopédie* a fait son profit au mot *Crétin*, mes chers Valaisans s'en sont extrêmement formalisés et s'en prennent à moi de l'étourderie et de l'ingratitude de mon compagnon de voyage. Si je ne puis donc les calmer par lettres, il faudra bien tâcher par ma présence

¹ Petite erreur : d'Alembert, dans l'*Avertissement* au t. VI, précise que la *Société royale* n'est pas l'*Académie*.

d'apaiser cet orage et de lever le scandale pris ¹. » Sans doute est-ce Gauffecourt qui demanda à d'Alembert, un autre de ses amis, la rectification et les excuses insérées en tête du tome VI.

Pour les institutions politiques de la Confédération, pour ce que Montesquieu appelle « l'esprit général » d'une nation, l'*Encyclopédie* n'a que des éloges : « L'Helvétie », écrit Jaucourt, « heureux pays où les solides richesses, qui consistent dans la culture des terres, sont recueillies par des mains libres et victorieuses » ². Il rapporte les faits essentiels de l'histoire de Guillaume Tell, puis le serment du Grütli. Il nomme Arnold de Melchtal, Werner Stauffacher et Walter Fürst, en ajoutant cette phrase amusante : « C'étaient de bons et d'honnêtes paysans, mais la difficulté de prononcer des noms si respectables a nuï peut-être à leur célébrité ³. » L'article *Morat* donne l'occasion de citer deux vers de Voltaire :

*Je vois la liberté répandant tous les biens
Descendre de Morat en habit de guerrière...*

C'est à Voltaire encore, « le premier poète de nos jours », qu'à l'article *Léman* est empruntée cette autre évocation de la liberté :

... *C'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
La Liberté...* ⁴

Mais l'article *Suisse*, sous la plume de Jaucourt, développe quelques réflexions plus précises sur la politique des Treize Cantons et sur les mœurs de nos ancêtres : « Les Suisses, ne voulant pas sacrifier leur liberté à l'envie de s'agrandir, ne se mêlent jamais des contestations qui s'élèvent entre les puissances étrangères. Ils observent une exacte neutralité, ne se rendent jamais garants d'aucun engagement et ne tirent d'autre avantage des guerres qui désolent si souvent l'Europe que de fournir indifféremment des hommes à leurs alliés et aux princes qui recourent à eux. Ils croient être assez puissants, s'ils conservent leurs lois. Ils habitent un pays qui ne peut exciter l'ambition de leurs voisins ; et si j'ose le dire, ils sont assez forts pour se défendre contre la ligue de tous ces mêmes voisins. Invincibles quand ils seront unis et qu'il ne

¹ J.-J. Rousseau, *Correspondance générale*, t. II, p. 275-276.

² Article *Helvétiens*.

³ Article *Suisse*.

⁴ Ces deux citations de Voltaire sont empruntées à l'Épître : *L'auteur arrivant dans sa terre, près du lac de Genève* (mars 1755).

s'agira que de leur fermer l'entrée de leur patrie, la nature de leur gouvernement républicain ne leur permet pas de faire des progrès au-dehors. C'est un gouvernement pacifique, tandis que tout le peuple est guerrier. L'égalité, le partage naturel des hommes, y subsiste autant qu'il est possible. Les lois y sont douces ; un tel pays doit rester libre !... Je me suis étendu sur la *Suisse*, et je n'ai dit que deux mots des plus grands royaumes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique ; c'est que tous ces royaumes ne mettent au monde que des esclaves, et que la Suisse produit des hommes libres. Je sais que la nature, si libérale ailleurs, n'a rien fait pour cette contrée, mais les habitants y vivent heureux... Les douceurs de la société et la saine philosophie, sans laquelle la société n'a point de charmes durables, ont pénétré dans les parties de la Suisse où le climat est le plus tempéré et où règne l'abondance. Les sectes de la religion y sont tolérantes. Les arts et les sciences y ont fait des progrès admirables. Enfin, dans ces pays autrefois agrestes, on est parvenu en plusieurs endroits à joindre la politesse d'Athènes et la simplicité de Lacédémone. Que ces pays se gardent bien aujourd'hui d'adopter le luxe étranger et de laisser dormir les lois somptuaires qui le prohibent ! »

Cette longue citation peut suffire : elle dit l'essentiel du sentiment que la Suisse et les mœurs helvétiques inspirent aux Français rédacteurs de l'*Encyclopédie*. Rien là qui ne soit habituel, commun à tous les écrivains et voyageurs qui s'intéressent à notre pays — et cela jusqu'à la Révolution. Rares, en effet, sont ceux qui se montrent sensibles aux différences, cependant réelles, de l'esprit public, selon qu'ils traitent, par exemple, de Genève, de Lausanne, de Berne ou de Neuchâtel. Le thème de la liberté et de l'égalité est en quelque sorte le thème obligé. L'*Épître* de Voltaire, composée dans l'heureuse excitation des premiers mois de séjour aux Délices, donne le ton. Et personne presque ne songe à marquer des nuances et des restrictions semblables à celles que le Vaudois Allamand suggérerait à Voltaire précisément : « Ce n'est pas, écrivait-il, que les Treize Cantons ne soient très louables... Mais si vos Muses envisagent cette nation sous la riante perspective qu'elles ont de Saint-Jean, elles risquent de la flatter... » ¹

b) COLLABORATEURS SUISSES A L'ENCYCLOPÉDIE.

L'apport des savants et écrivains suisses à la rédaction de l'*Encyclopédie* parisienne n'est pas aussi facile à déterminer qu'on pourrait le

¹ R. H. V., 1898, p. 322. Lettre du 20 juin 1755.

croire. Il y a, d'une part, les articles avoués, signés du nom d'un Suisse ou donnés, dans l'*Avertissement* de tel ou tel volume, comme étant dus à un Suisse. Il y a, d'autre part, des articles non signés, l'auteur ayant refusé de se faire connaître. Il y a enfin, et en grand nombre, les articles où les rédacteurs parisiens ont recours, sans toujours le dire, aux ouvrages de Suisses éminents dans les divers domaines de la connaissance, particulièrement des sciences mathématiques et naturelles ¹.

1. *Articles avoués* ². — Mettons à part, tout de suite, Jean-Jacques Rousseau. Il est de Genève certes ; mais, associé très étroitement, du moins jusqu'en 1758, aux travaux du Dictionnaire et faisant à Paris la carrière que l'on sait, il ne peut être tenu simplement pour un « collaborateur suisse » de l'*Encyclopédie*. Dès le tome I, il est annoncé comme l'auteur des articles sur la musique. Il a son sigle, l'initiale S. Nul n'ignore qu'on lui doit aussi la rédaction du très important article *Économie*. Ainsi donc, Rousseau étant excepté de la liste que je cherche à dresser, le nombre des auteurs suisses ayant expressément composé un ou plusieurs articles pour l'*Encyclopédie* et les ayant avoués, apparaît, en définitive, assez restreint. Ferdinand Berthoud, horloger célèbre, Neuchâtelois établi à Paris, a donné les articles *Équation* (horlogerie), *Machine à fendre*, *Fusée*, *Horloger*, *Horlogerie*. Jean Romilly, « citoyen de Genève », et lui aussi Parisien d'adoption, a rédigé les articles *Frottement* (horlogerie), *Pivot*, *Régler*, *Régulateur*, *Repos* (échappement à repos), *Révolution* (horlogerie), *Rouage*, *Spiral*. A Pierre Soubeyran, de Genève aussi, est dû l'article *Montre*. Louis Necker de Germagny a fourni l'article *Frottement* (physique) ; Vuillyamoz (?), médecin à Lausanne, l'article *Lait de sucre* ; Georges-Louis Le Sage, Genevois, l'article *Inverse* (ou *Converse*) ; le docteur Tronchin l'article *Inoculation* ; Élie Bertrand, l'article *Joux*. En outre, Jean-Edme Romilly, pasteur à Genève, fils de Jean, est l'auteur des articles *Tolérance* et *Vertu*. Cette énumération ne concerne que les tomes I à XVII du Dictionnaire : nous verrons que les *Suppléments* font une part nouvelle et plus considérable aux collaborateurs suisses avoués. Il faut dire aussi que, pour un Élie Bertrand, par exemple, il est difficile de savoir exactement ce que fut sa collaboration. L'article *Joux* est signé ; mais il est possible que d'autres articles

¹ Il faut tenir compte encore, dans les *Suppléments*, c'est-à-dire à une date où l'*Encyclopédie* d'Yverdon achève d'être publiée, des articles empruntés à ce Dictionnaire et signés d'initiales, mais reproduits sans l'aveu de leurs auteurs.

² Dans la *Revue de synthèse*, t. XVII, février 1939, a été publiée une *Liste des collaborateurs à l'Encyclopédie* (pp. 186-190). Cette liste, qui tient compte des *Suppléments*, n'est pas complète.

concernant la géographie ou la géologie soient de lui, sans qu'il y ait mis son nom. Voltaire, en effet, lui écrit, le 27 novembre 1758 : « On est très content des sept articles que vous avez envoyés pour l'*Encyclopédie* ; je m'y attendais bien. » Il est vrai que, le 4 septembre de l'année suivante, Voltaire lui mande : « Je vais écrire, mon cher philosophe, pour qu'on vous rende vos articles... » A cette date, le Dictionnaire est interdit. Bertrand renonça-t-il vraiment à sa collaboration ? Rien ne nous permet de le préciser ¹.

Des articles jusqu'ici énumérés la plupart ont trait soit à l'horlogerie, soit aux sciences naturelles ou à la médecine. Ils sont de pure information et n'exigent pas d'être commentés. En revanche, il convient que nous nous arrêtions un moment aux deux articles du pasteur Jean-Edme Romilly, *Tolérance* et *Vertu*. Ils offrent deux exemples de plus du libéralisme religieux de nos théologiens, au XVIII^e siècle. Romilly, dissertant de la *Vertu*, s'oppose, bien sûr, à ce qu'il appelle les « sophismes » de Bayle : quelle que soit l'autorité de la raison, non, l'athée ne saurait être vertueux ! Au prélat anglais Warburton, le ministre de Genève oppose « la folie de l'Évangile », « plus précieuse », pour lui, « que toute la sagesse humaine ». Cependant — et cette précaution prise — il affirme, en disciple de Rousseau, l'existence, en tout homme, du principe, « peut-être obscurci », de la vertu : « Écoutez votre raison, livrez-vous à votre conscience, à cet instinct moral si sûr et si fidèle, et vous distinguerez bientôt la vertu. » L'article *Tolérance*, plus important, est aussi l'un de ceux qu'admirent le plus les souscripteurs à l'*Encyclopédie*. Bayle, ici, vient apporter à Romilly le très sérieux renfort de son *Commentaire philosophique sur le « Compelle intrare »*. C'est de lui que procèdent des affirmations comme celles-ci, tant de fois reprises au cours de tout le XVIII^e siècle : « On n'adopte point l'erreur comme erreur... Je ne conçois pas ce qu'on peut reprocher à celui qui se trompe de bonne foi. » Mais Romilly, soucieux de prêcher surtout « la tolérance pratique », insiste particulièrement sur les devoirs des souverains en matière de tolérance. Il veut qu'on distingue l'État de l'Église, le prêtre du magistrat : « Ces deux juridictions, écrit-il, doivent toujours être séparées ; elles ne peuvent empiéter l'une sur l'autre qu'il n'en résulte des maux infinis. » Distinctions que précisent encore les lignes suivantes : « Que l'État soit

¹ Dans le *Livre de dépense et recette* de la Compagnie éditrice de l'*Encyclopédie*, on lit ces deux mentions : 1758. « Paquet de M. Bertrand de Berne, pour la *minéralogie*, 1. 7. » 1759. « Affranchi deux lettres pour M. Bertrand, à Berne. — 18. » (*Revue de synthèse*, t. XV, février 1938, pp. 71-72.)

un, que le prêtre soit avant tout citoyen ; qu'il soit soumis comme tout autre à la puissance du souverain, aux lois de sa patrie ; que son autorité purement spirituelle se borne à instruire, à exhorter, à prêcher la vertu ; qu'il apprenne de son divin Maître que son règne n'est pas dans ce monde ; car tout est perdu si vous laissez un instant dans la même main le glaive et l'encensoir. » Et Romilly de se référer à l'*Esprit des lois*, comme aussi au *Contrat social* et à la « profession de foi purement civile » développée par Rousseau.

Je l'ai dit plus haut : la collaboration de savants suisses à l'*Encyclopédie* parisienne est plus importante dans les *Suppléments*. Dans l'*Avertissement* au tome I des dits *Suppléments*, quelques précisions nous sont données : 1^o « Les articles *Couleurs accidentelles*, *Instrument balistique*, *Tables*, *Tables astronomiques*, appartiennent à M. J. Bernoulli, de l'Académie des Sciences de Berlin ». Il s'agit de Jean III Bernoulli, l'un des fameux mathématiciens bâlois. Ses articles sont signés J. B. ¹ 2^o « L'*anatomie* et la *physiologie* sont de M. le baron de Haller » (H. D. G. = Haller der Grosse). 3^o « M. Engel, membre du Conseil souverain de Berne, auteur des savantes *Recherches géographiques*, nous a donné de bonnes observations sur ce sujet intéressant ². Nous devons encore à M. Engel un grand article *Pomme de terre*. » (Sigle : E.) 4^o « M. de Sulzer, de l'Académie des Sciences de Berlin, a publié en allemand le premier volume d'une *Théorie générale des Beaux-Arts*. Un de ses confrères en a extrait et traduit d'excellents morceaux qu'il nous a envoyés. » Les quatre volumes de *Supplément* contiennent, en effet, plus de soixante articles empruntés au grand ouvrage du Zurichois Jean-Georges Sulzer. Qui fut l'intermédiaire et le traducteur ? J'avoue ne pas le savoir ³.

L'histoire — mouvementée — de la collaboration de Haller aux *Suppléments* mérite de nous retenir. Mais auparavant, et puisque son nom est sans cesse, au cours de cette étude, associé à celui de son ami Charles Bonnet, précisons que celui-ci demeura autant dire totalement étranger à l'*Encyclopédie* de Paris. Il avait, je l'ai dit ⁴, proposé au Dictionnaire, en 1759, une classification méthodique des *Insectes* et les rédacteurs parisiens s'étaient montrés enchantés de recevoir de lui « quel-

¹ Jean Bernoulli a donné encore à l'*Encyclopédie* les articles *Électromètre*, *Fractions continues* et *Logarithmiques* (*Baguettes*, *échelles*, *règles*).

² Article : *Passage par le Nord*. Autres articles : *Amérique (II)*, *Californie*, *Mer de l'Ouest*.

³ En août 1776, Jean de Muller traduisait à Bonnet des morceaux de la *Théorie*. (Lettre de Bonnet à Sulzer, 24 août 1776. Ms. Bonnet, 75, fol. 31.)

⁴ Voir page 35, note 2.

ques articles ». Mais il ne semble pas que cette offre de collaboration ait eu de suite. En 1769, Panckoucke commençant à préparer ses *Suppléments* fit auprès de Bonnet trois démarches successives. Mais en vain. Le 29 novembre, le savant genevois écrivait à Haller : « Je suis fort talonné par l'*Encyclopédie* de Paris. Je me suis excusé trois fois. Je ne le puis. On me laissait une grande latitude... »¹ Il autorisa néanmoins les éditeurs à « extraire de ses ouvrages ce qui paraîtra bon »². Mais il refusa de « recevoir les extraits » qui seraient faits de ses écrits³.

Haller avait été, comme Bonnet et au même moment, sollicité par Panckoucke, qui lui proposa de se charger, dans les *Suppléments*, de « toute la médecine proprement dite et de la physiologie ou économie animale ». Les conditions financières étaient alléchantes : « Le prix est de 12.000 livres de France pour chaque volume in-folio de 240 feuilles, et au prorata, s'il y a plus ou moins de matière⁴. » Haller considéra que l'offre méritait réflexion : traiter de la « physiologie », voilà qui lui convenait ; mais de la « médecine » ? Il avertit Panckoucke : « Je ne me suis pas assez appliqué à la pratique, pour me charger d'un art que je n'ai pas suivi d'assez près. » Et il ajoute : « La physiologie sans doute a été mon champ, mais ses bornes ne sont pas assez bien déterminées ; elle se trouve trop mêlée à l'anatomie pour les séparer. » Ainsi donc, si on le souhaite comme collaborateur, qu'on le charge de « l'anatomie avec la physiologie »⁵. Le 12 novembre 1769, Haller écrivait à Bonnet : « On me talonne... pour l'*Encyclopédie*. Mais ces étourdis de Français n'ont jamais pu me donner une idée compréhensible de leur nouvel ouvrage, ni des dates des volumes, ni de la marche⁶. » Les choses, cependant, se précisèrent. Le 25 novembre, Panckoucke pouvait annoncer à son correspondant bernois : « M. Venel... s'est chargé de la chimie et de la matière médicale ; M. Louis de la chirurgie. Ainsi, en vous chargeant de l'anatomie et de la physiologie, toutes les parties relatives à la médecine sont distribuées, et distribuées en très bonnes mains⁷. » L'affaire se conclut. Haller en avertit Bonnet, mais de façon encore imprécise. On devine la surprise du naturaliste genevois.

¹ *Ms. Bonnet*, 73, fol. 94 verso.

² *Ibid.*, 73, fol. 94. Lettre à Heilmann, libraire à Bienne, du 18 novembre 1769.

³ *Ibid.*, 73, fol. 110. Lettre à Haller, du 16 janvier 1770.

⁴ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 41. Lettre n° 36, du 15 octobre 1769.

⁵ B. V. B., *Mss. h. h.* XVIII, 78. Lettre de Haller à Panckoucke, 1^{er} novembre 1769.

⁶ *Ms. Bonnet*, 50, fol. 21.

⁷ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 41. Lettre n° 42.

Comment donc ? Haller, qui jusqu'alors avait pensé tant de mal de l'*Encyclopédie* parisienne et jugé si dédaigneusement les savants de « L'Ile frivole », le voilà qui se laissait séduire ! Bonnet, immédiatement, dicte une lettre pour l'ami bernois : « Anaxagore [c'est lui, Bonnet] ne s'attendait pas, mon illustre ami, que le cher Rhizotome [c'est Haller] travaillerait pour l'*Encyclopédie* ; mais est-ce pour l'*Encyclopédie* de Paris ou pour celle d'Yverdon ? Vous ne m'en dites rien. Je présume que c'est pour la première. Mon ami veut donc être noyé dans cet océan ? Encore s'il y formait une grande île ou un archipel. Je n'y aurais pas formé un rocher ¹. » Haller, enfin, donne des précisions, explique ce qui l'a poussé à accepter l'offre de Panckoucke : « C'est à l'*Encyclopédie* de Paris que Rhizotome travaillera... Sa fortune étant bornée, ayant des dettes à liquider sur la terre de G*** ², il s'est laissé aller aux instances des entrepreneurs. Il donnera l'anatomie et la physiologie ; cela pourra faire un objet de 6000 francs, à 50 livres de France la feuille ³. » La situation financière de Haller était, en effet, précaire. L'*Encyclopédie* allait, pensait-il, lui apporter un appoint qu'il ne pouvait négliger. Mais il soupçonne l'étonnement de Bonnet à le voir collaborer à une entreprise dont les tendances philosophiques sont si opposées à leurs convictions religieuses à tous deux. Haller rassure son ami : « Il n'a pas cru qu'une science détachée pût servir à instiller du poison dans le public ; il la traitera d'une manière à opérer le contraire ⁴. » Qu'opposer à une telle justification, à de tels arguments ? « Je ne dis plus rien », écrit Bonnet, le 16 janvier 1770 ⁵. Je crois qu'il n'en pensait pas moins. La preuve, c'est que, quelques mois plus tard, il écrivait à l'un des fils de Haller, Emmanuel : « J'ai regret que la situation actuelle de mon illustre ami l'ait, en quelque sorte, forcé d'accepter les conditions, à la vérité très avantageuses, qui lui ont été faites par les éditeurs. Il aurait pu faire un meilleur emploi de ses rares talents et de ses grandes lumières ⁶. » La décision, assez surprenante en effet, de Haller ne doit pas néanmoins lui avoir été dictée par de seules raisons financières. Lorsque, quelques années plus tôt, il portait sur l'*Encyclopédie* des jugements fort sévères, il dissimulait — mais dissimulait mal — un certain dépit. Savant de réputation européenne, ancien professeur à l'Université de Göttingue,

¹ Ms. Bonnet, 73, fol. 104. Lettre du 26 décembre 1769.

² Il s'agit de Goumoens-le Joux (canton de Vaud, district d'Échallens).

³ Ms. Bonnet, 50, fol. 25. Lettre du 7 janvier 1770.

⁴ Ibid., 50, fol. 27 verso. Lettre du 21 janvier 1770.

⁵ Ibid., 73, fol. 110 verso.

⁶ Ibid., 73, fol. 147 verso. Lettre à Emmanuel de Haller, du 20 juin 1770.

membre de plusieurs Académies, mais ne jouissant dans sa patrie que d'une position subalterne et médiocre, il souffrait de ne pas voir apprécier à leur juste valeur ses mérites scientifiques. Sans trop se l'avouer, il en voulait un peu, je crois, aux Français de n'avoir point fait appel à sa compétence. Que Panckoucke souhaitât maintenant sa collaboration, il en fut flatté. L'essor nouveau du Dictionnaire allait accroître le renom de l'anatomiste et du physiologiste. Répondre par un refus aux avances venues de Paris, c'eût été à tous points de vue, pensa-t-il, une sottise et un mauvais calcul.

Il se mit au travail avec acharnement. En mai 1771, il avait rédigé tous les articles concernant sa double spécialité, de la lettre A à la lettre E inclusivement. Il se flattait — apaisant ainsi les quelques scrupules qui, de temps en temps, lui venaient — d'y avoir « glissé des vérités... qui ne sont point du catéchisme des Cacouacs »¹. Le manuscrit de ses articles était envoyé à Bouillon, où l'ex-jésuite J.-B. Robinet s'occupait à la préparation des *Suppléments*². Robinet se disait enchanté de la collaboration de Haller, et celui-ci d'écrire à Bonnet : « Il n'a pas aperçu les coups que j'ai portés à la philosophie moderne, sans faire semblant d'y penser, et par les dogmes et par les expériences mêmes³. » Ou encore : « Robinet, jusqu'ici, ne paraît pas avoir exercé son odorat, mais il ne faut jurer de rien⁴. » Haller, d'ailleurs, avait averti les Encyclopédistes que, si l'on « changeait une virgule » à son texte, il ne fallait « plus compter sur [lui] »⁵.

Les relations, pourtant, se gâtèrent. En 1771 déjà, Haller s'inquiétait du sort de ses articles. Les *Suppléments* ne s'imprimaient pas. Le savant s'informait, réclamait, protestait contre l'inobservation du contrat qu'il avait conclu avec Panckoucke. Robinet cherchait à le calmer. Le 1^{er} février 1772, il lui écrit : « Vous me mettez réellement dans le plus grand embarras. Je voudrais vous complaire. J'estime infiniment votre travail ; je sens qu'il sera difficile de vous remplacer. » Mais il explique que, depuis le moment où Panckoucke avait traité avec Haller, les choses ont changé : « M. Panckoucke n'a plus aucun intérêt à cette entreprise [celle des *Suppléments*]... Les ordres supérieurs qui l'ont forcé d'y

¹ Ms. Bonnet, 50, fol. 75. Lettre du 25 mai 1771.

² Sur Jean-Baptiste Robinet, voir Charlier et Mortier, *Le Journal encyclopédique* (Paris, Nizet, 1952) et J. Mayer, *Robinet, philosophe de la nature* (dans *Revue des sciences humaines*, juillet-septembre 1954).

³ Ms. Bonnet, 50, fol. 77. Lettre du 7 juillet 1771.

⁴ *Ibid.*, 50, fol. 79 verso. Lettre du 1^{er} août 1771.

⁵ *Ibid.*, 50, fol. 75. Lettre du 25 mai 1771.

renoncer ont dû nécessairement le dégager de toutes sortes de promesses et contrats... La Société chargée des *Suppléments* n'est point celle qui fait réimprimer l'*Encyclopédie*... »¹ L'affaire en vint au point que notre irascible Bernois renonça à collaborer. Il prétendit même s'être laissé congédier : « Me voilà détaché des Encyclopédistes ; ils l'ont bien voulu ; ces philosophes ne se croient liés par aucun contrat ; ils voulaient d'ailleurs, à leur gré, supprimer de ces articles ceux qu'ils n'approuvaient pas. J'avais toujours eu une répugnance contre leur projet... Les maximes et le style de ces Cacouacs m'étaient insupportables. Ce n'est cependant pas moi qui ai rompu : ce sont eux-mêmes². » A plusieurs reprises, au cours de l'année 1772, Haller revient sur sa dispute avec Robinet. Ainsi le 25 septembre : « J'avais travaillé pour l'*Encyclopédie* de Bouillon et fait près de trois cents pages in-folio de mon écriture. Panckoucke m'avait fort pressé et fait un contrat avec moi pour 200 feuilles, à 50 livres la feuille. Robinet ayant pris la chose en mains a commencé par me refuser une copie³, que le contrat me donnait, puis m'a voulu réduire à ne faire que cinquante feuilles, puis m'a dit que ces *Messieurs* (Diderot apparemment et Cie)⁴ ne voulaient pas imprimer un article de plus de six feuilles d'impression. Je me suis lassé de toutes ces iniquités ; j'ai insisté sur la copie et sur l'impression de mon article. Robinet m'a congédié. Présentement, je voudrais savoir si ce *Supplément* paraît. Il me fâcherait d'avoir travaillé inutilement... »⁵ Haller formule à nouveau ses récriminations, le 15 octobre : [Robinet] « voulait que tous les articles, même les plus petits, fussent retouchés... Voilà un homme qui veut mettre au rebut un article de six feuilles. Nos *Messieurs* le trouvent trop sec... Il m'a dit des grossièretés... Il m'a congédié. Je n'ai plus répondu... Me voilà en peine, à cette heure, de 300 pages de mon ouvrage, dans lesquelles il y a des articles très intéressants, *Développement*, *Accroissement*, *Épigénèse*..., qui ne paraissent point et ne paraîtront de longtemps. Il me serait aisé de les donner sous d'autres titres, mais cela me répugne. Je n'y viendrais que dans le cas

¹ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 53. Lettre n° 116, du 1^{er} février 1772.

² *Ms. Bonnet*, 51, fol. 6. Lettre à Bonnet, du 18 avril 1772.

³ Il s'agissait de la réimpression. Dans sa lettre du 1^{er} février 1772, Robinet explique l'impossibilité où il se trouve de faire à Haller cadeau de cet exemplaire : « Les autres collaborateurs ont renoncé à recevoir l'*Encyclopédie*. Ils travaillent même gratuitement... Vous êtes le seul, Monsieur, qui, vous laissant mener par un frivole intérêt, insistiez sur une bagatelle. » Robinet s'en étonne d'autant plus, lorsqu'il songe à la fortune dont Haller jouit (en quoi il se trompait !). — B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 53. Lettre n° 116.

⁴ Haller est mal renseigné. Diderot n'eut aucune part aux *Suppléments*.

⁵ *Ms. Bonnet*, 51, fol. 27. Lettre à Bonnet.

que l'*Encyclopédie* de Paris soit entièrement supprimée ¹. » Nouvelles doléances, toujours à Bonnet, le 23 octobre : « Les Encyclopédistes ont voulu, par système, me rebuter. C'était avec Panckoucke que je m'étais engagé. Je les ai voulu cependant mettre dans tout leur tort et me suis laissé donner positivement *mon congé*. Je serai bien aise de savoir si les lettres A-E du *Supplément* s'impriment ². »

Bonnet prit fort à cœur la mésaventure de son ami. Le fait que celui-ci, après la rupture, avait laissé ses manuscrits entre les mains des Encyclopédistes de Bouillon l'inquiétait. De Robinet, il n'avait « jamais eu bonne opinion ». « Son procédé », écrit-il à Haller, « ne confirme que trop mon premier jugement. Il faut avoir perdu le sens commun pour *congédi*er un collaborateur tel que l'illustre auteur de la *Physiologie*. Dès qu'on manquait ainsi au contrat, il vous était bien permis de le regarder comme nul ³. » Bonnet, une quinzaine de jours plus tard, donne au savant bernois quelques renseignements sur la réimpression de l'*Encyclopédie* et sur la préparation des *Suppléments* : « L'*Encyclopédie* s'imprime à Genève [il s'agit de l'entreprise Cramer] ; le 8^e volume de cette *seconde édition* a déjà paru ; mais le *Supplément* ou les *Suppléments* ne s'imprimeront qu'après l'ancien ouvrage. Il s'écoulera donc encore quelques années avant qu'on en soit là. Au reste, on ne change pas *un seul mot* au texte de la 1^{re} édition. Je vous ai dit que les entrepreneurs avaient été obligés de réimprimer pour la deuxième fois les trois premiers volumes, qui avaient été saisis, à Paris, par la police, sur un ordre du Chancelier, et déposés à la Bastille, où ils sont encore. Cette saisie a été faite sur les pressantes sollicitations du Clergé ⁴. »

Ainsi s'interrompt, sur un éclat, la collaboration volontaire de Haller aux *Suppléments* de l'*Encyclopédie* parisienne. Cependant, il ne semble pas qu'entre le savant auteur de la *Physiologie* et Robinet les ponts aient été définitivement rompus. Haller ne cessait de s'inquiéter du sort de ses articles. En 1775, il entendit dire que l'on renonçait, à Bouillon, à faire paraître les *Suppléments*. Il en écrivit à Robinet, qui le rassura : « Nous avons travaillé et travaillons dans le silence. L'impression est très avancée et nos *Suppléments*, pour vous dire le mot de l'énigme, paraîtront au mois de septembre de cette année 1775 au plus tard ⁵. Voilà le vrai. Les entraves que l'on a mises à la Grande *Encyclopédie*

¹ Ms. Bonnet, 51, fol. 29 et verso. Lettre à Bonnet.

² Ibid., 51, fol. 31.

³ Ibid., 74, fol. 42. Lettre du 10 octobre 1772.

⁴ Ibid., 74, fol. 44 verso. Lettre du 27 octobre 1772.

⁵ On sait qu'il s'en fallut encore de quelques mois.

nous ont forcés d'acheminer nos *Suppléments* vers leur fin sans faire de bruit. Tout ce que vous m'avez envoyé paraîtra donc tel que vous l'avez envoyé, sans aucun changement, et vous procurera la gloire que vous avez lieu d'en attendre, et au public l'utilité et les connaissances qu'il doit y puiser¹.» Bientôt, en effet, Haller trouva, dans les deux premiers volumes du *Supplément*, les articles qu'il avait rédigés pour les lettres A-E. Il put voir aussi, non sans surprise, que, sans son aveu, les Encyclopédistes de Bouillon avaient incorporé à leur *Supplément*, à partir de la lettre F, les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie* d'Yverdon².

2. *Articles non signés*. — Je ne pense pas que le nombre de ces articles, dus à des Suisses qui auraient désiré conserver l'anonymat, soit élevé. Il se peut que, dans certains cas, tel de nos compatriotes ait fourni à Jaucourt des renseignements utiles à la rédaction d'un article. Je croirais volontiers, par exemple, qu'il en alla ainsi pour l'article *Neuchâtel*. Solidement documenté, il est signé D. J. [de Jaucourt]. Mais où donc celui-ci s'est-il informé ? Il ne me paraît pas invraisemblable que ce soit auprès de Frédéric-Samuel Ostervald, banneret de la ville de Neuchâtel³. Quant aux deux articles *Humeur* (morale) et *Idolâtrie*,

¹ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 41. Lettre n° 142, du 19 avril 1775.

² Je mets ici, en note, le nom du pasteur Pierre Mouchon. Grand admirateur de Rousseau — il vint le voir à Môtiers-Travers — il fut pasteur de l'église française de Bâle, avant de devenir principal du Collège de Genève. Il n'a pas donné d'articles à l'*Encyclopédie*, mais en a dressé, en deux volumes, la *Table analytique et raisonnée*. Il était alors à Bâle. L'*Avertissement* mis en tête de la *Table* (1780) précise que Mouchon « a consacré huit années entières » à ce travail : « On avait annoncé cette *Table* pour 1777... ; elle n'a été retardée que parce qu'on a voulu y fondre les *Suppléments*. Cette nouvelle tâche a été entreprise et achevée avec le même courage et la même sagacité par M. Mouchon. »

³ Dans le *Livre de dépense et recette* de l'*Encyclopédie*, on lit, sous le millésime 1761 : « Lettres de M. Ostervald, de Neuchâtel. - 3. 16. » Rien ne prouve, certes, qu'il s'agisse là des renseignements auxquels je songe. Mais une chose est sûre : Ostervald était en relations avec les éditeurs de l'*Encyclopédie* parisienne. — En décembre 1764, Ostervald donnait, dans le *Journal helvétique*, une *Description abrégée des montagnes qui font partie de la Principauté de Neuchâtel*. Elle parut, l'an suivant, en tirage à part, puis, corrigée et considérablement augmentée, en 1766, sous le titre : *Description des montagnes et des vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*. La rééditant en 1913, Alfred Chapuis y a mis une *Introduction*, où il affirme qu'Ostervald « fut chargé d'écrire » l'article *Neuchâtel* dans l'*Encyclopédie*. Il ajoute : « C'est peut-être en rassemblant les matériaux pour cet article... que le banneret Ostervald eut l'idée de publier sa *Description*. L'un servit certainement de base à l'autre ; les deux entrées en matière sont presque semblables, bien que les tournures de phrases soient différentes... ; plusieurs indications, plusieurs dates sont groupées de façon identique. » (*Voyage en pays neuchâtelais au XVIII^e siècle, par le banneret F.-S. Ostervald*, éditeurs : Invention-Revue, La Chaux-de-Fonds, Librairie A.-G. Berthoud, Neuchâtel [1913].) — J'ai beau faire : la comparaison entre l'article *Neuchâtel* et la *Description* ne me paraît pas entraîner la preuve certaine que l'article soit d'Ostervald. Entre celui-ci et celle-là les différences sont plus grandes que les ressemblances.

que J. S. Spink, dans son *Jean-Jacques Rousseau et Genève*, donne encore au pasteur Vernes¹, je pense qu'il faut renoncer à les lui attribuer. *Humeur* est signé D. J. Voltaire, dans une lettre à d'Alembert, écrit, le 29 décembre 1757 : « M. le ministre Vernes vous a, je crois, donné l'article *Humeur*. » Si tel n'est pas le cas, Voltaire est prêt à le faire lui-même. En définitive, Jaucourt semble bien s'en être chargé. Pour l'article *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, aucun doute ne me paraît possible. Il est donné, en propres termes, *in fine*, comme « article de M. de Voltaire ».

Tout examiné, le problème des articles non signés n'a vraiment d'importance que dans un cas, mais qui mérite examen, celui de la collaboration du « prêtre de Lausanne », comme l'appelait Voltaire, Antoine-Noé Polier de Bottens. Sur le détail des relations que le pasteur vaudois entretenait avec Voltaire, je ne puis que renvoyer à l'excellente étude de Raymond Naves. Ce qu'il m'importe d'en retenir ici, maintenant, ce sont quelques précisions sur les articles rédigés par Polier pour l'*Encyclopédie*. Ils sont au nombre de dix-sept et les manuscrits en sont conservés². Mais de ces dix-sept articles, huit n'ont pas été imprimés : « Quatre », écrit R. Naves, « n'ont aucun équivalent dans le Dictionnaire... ; quatre ont des équivalents, dans une autre rédaction que celle de Polier. » Restent neuf articles qui, eux, furent publiés dans l'*Encyclopédie*, sans nom d'auteur, « quatre avec des corrections ou des suppressions de détail : *Logomachie*, *Malachbelus*, *Manes* et *Messie* (dont fait partie le supplément *Faux Messies*) ; les cinq derniers textuellement : *Kijoun*, *Liturgie*, *Magicien*, *Magie* et *Maosim* »³. Quelle part Voltaire prit-il à la rédaction de ces articles ? Les manuscrits sont tout entiers de la main de Polier, « avec des ratures personnelles ». Seul le manuscrit B de l'article *Messie* atteste des suppressions faites par Voltaire, au moment où il se préparait à insérer ce texte non point

¹ Spink, *op. cit.*, p. 163.

² Chez M. Henri Monod, à Morges. — Raymond Naves les a très soigneusement étudiés. Il en cite des extraits, dans l'*Appendice III* de son bel ouvrage.

³ Raymond Naves, *Voltaire et l'Encyclopédie*, pp. 32-33. — Ailleurs, dans le même ouvrage (p. 145), l'auteur affirme que Tourneux attribue à Diderot les articles *Magicien*, *Magie*, *Malachbelus*, *Manes* et *Messie*, « sur la foi de manuscrits de Leningrad ». Tourneux s'est trompé. D'ailleurs, dans les *Œuvres complètes* de Diderot (édition Assézat et Tourneux), si l'on trouve, en effet, l'article *Manes*, on ne trouve pas les quatre autres. Une note (t. XVI, p. 35) précise : « C'est à tort que, dans l'*Esprit de l'Encyclopédie* et dans le *Dictionnaire encyclopédique* de l'édition de 1818, on attribue à Diderot les articles *Magicien* et *Magie*. Ces deux articles sont d'un prêtre de Lausanne et ont été envoyés par Voltaire aux éditeurs de l'*Encyclopédie*. » — D'autre part, Naves serait tenté de voir dans l'article *Manne du désert* (qui n'est pas donné comme étant de Diderot) un « dix-huitième article de Polier..., dont le manuscrit se serait perdu ».

dans l'*Encyclopédie*, mais dans le *Portatif* de 1764. Ainsi donc on ne peut douter que le pasteur vaudois ait donné, dans ces articles, expression à sa propre pensée religieuse et philosophique. Mais que Voltaire, dans des conversations, lui ait suggéré telle ou telle idée, lui ait, comme il aimait à dire, « donné conseil », voilà qui paraît plus que probable. Cela d'ailleurs ne diminue en rien la responsabilité de Polier. S'il accepte de faire un sort aux suggestions de Voltaire, c'est qu'elles rencontrent son propre sentiment.

Des articles du pasteur de Lausanne, je ne considère, dans ce qui va suivre, que ceux qui furent publiés. Ils suffisent à nous persuader des audaces d'un théologien protestant séduit, peut-être plus que tous ses collègues d'alors, par la pensée des « philosophes ». Polier est un hébraïsant, dont la science devait être, pour l'époque, assez solide. Ses articles abondent en renseignements précis ; ils ont une apparence d'objectivité scientifique. C'est ainsi que *Magicien* nous vaut d'utiles indications sur le caractère et le rôle de ce personnage dans l'Écriture sainte. De même *Messie* développe amplement les opinions des rabbins sur un sujet qui est au centre même de la théologie chrétienne. Et je ne dis rien des articles *Malachbelus*, *Kijoun*, *Maosim*, où l'érudition se fait plus spéciale et plus méticuleuse encore. Mais Polier ne s'en tient pas à ce rôle d'informateur, d'historien. De toute évidence, son intention secrète est de discréditer la croyance en l'inspiration littérale des saintes Écritures. Il feint, bien sûr, le respect, pour les étranges coutumes ou pour les faits surnaturels qu'il rapporte. Des miracles opérés par les magiciens de Pharaon, il écrit : « Nous devons le croire religieusement » (art. *Magicien*), et cette formule revient souvent sous sa plume : « Il fut de tels dons, nous devons le croire » (art. *Magie*) ; « l'Évangile le dit, et nous devons le croire » (art. demeuré manuscrit, *Mages*). A lire l'article *Magicien*, on constate la très nette distinction que fait Polier entre la croyance superstitieuse, qui est celle de la foule et qu'il serait peut-être dangereux de vouloir déraciner du cœur des simples, et l'adhésion raisonnable des doctes, qui, eux, se sont libérés des idoles. Ces magiciens qui apparaissent si souvent dans les textes bibliques, ce respect dont on les entoure, n'est-ce pas la preuve « qu'il n'y a eu parmi les auteurs sacrés que peu ou point de philosophes » ? Et encore : « On aurait peine à croire à un renversement d'esprit si incompréhensible, s'il ne nous était rapporté par des auteurs dignes de foi, puisqu'on les regarde comme divinement inspirés. » Et Polier se félicite de voir, « grâce au goût de la philosophie, qui gagne et prend insensiblement le dessus, l'empire

du Démon [aller] tous les jours en déclinant ». L'article *Messie*, dont le retentissement fut considérable, puisque Voltaire l'inséra successivement dans le *Dictionnaire philosophique portatif*, puis les *Questions sur l'Encyclopédie*¹, n'est pas moins audacieux. Le pasteur vaudois se plaît à insister sur les « incompréhensibles rêveries » des Juifs quant à la personne et à la venue du Messie. Mais, opposant à cela l'opinion des Livres saints et des plus grands docteurs de l'Église, il insinue des doutes qui nous font concevoir à quel point il s'écarte de l'orthodoxie. Quel socinien, par exemple, n'eût applaudi à cette constatation : « Jésus-Christ lui-même paraît extrêmement réservé sur l'article de sa divinité » ? A quoi vient s'ajouter ceci : « Ainsi le moindre sujet du Royaume des Cieux, c'est-à-dire le plus petit chrétien, en sait plus à cet égard que les patriarches et les plus grands prophètes. »

Devant « les mystères que la religion propose à notre foi », Polier demande que l'on sache s'abstenir de ce « zèle indiscret » qui prétend « démontrer » ce que l'on doit « se contenter de croire ». De quelque gravité que se parent les théologiens, ils n'ont cessé, à travers les siècles, de « donner dans ces logomachiques inepties ». « Si saint Jérôme et saint Augustin ont été aux prises pour savoir si la plante dont l'ombre réjouit si fort Jonas était des citrouilles ou du lierre, faut-il s'étonner si leurs successeurs s'échauffent pour des sujets qui ne sont pas plus intéressants. » « Fureur » d'expliquer l'inexplicable, qui ne serait que ridicule, si elle n'avait entraîné et ne continuait d'entraîner, au sein de la chrétienté, des dissensions, de sanglantes querelles. Polier en appelle à la raison, mais à une raison modérée, consciente de ses limites. Peut-on croire aux promesses de « la nouvelle philosophie », lorsqu'elle pense, par d'exactes définitions de termes, « prévenir toutes logomachies » ? Le ministre lausannois ne se fait, sur ce point, nulle illusion complaisante. L'ambition des « philosophes » ne saurait aboutir qu'à « guérir une migraine périodique par un mal de tête habituel, puisqu'en multipliant les mots dans les définitions, on multiplie nécessairement les disputes »².

¹ Voltaire a inséré l'article *Messie*, en 1764, dans le *Dictionnaire philosophique portatif* ; en 1771, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. Dans la *Préface* du *Dictionnaire* (édition Varberg, 1765), il signale *Messie* parmi les articles dus « tout entiers » à des « personnes encore vivantes, parmi lesquelles on compte de savants pasteurs ». Dans les *Questions*, un *Avertissement* nommé « M. Polier de Bottens..., premier pasteur de Lausanne », comme auteur de l'article. *Messie*, ajoute-t-il, « fut reçu avec l'applaudissement de tous les sages ». — R. Naves, dans son *Voltaire et l'Encyclopédie*, a consacré un *Appendice* (n° IV) à l'étude comparée des différents états du texte de l'article *Messie*.

² Article *Logomachie*.

De ce « zèle logomachique » des théologiens, et des « inepties » où il aboutit, Polier entasse les exemples dans son article *Liturgie*. A sa manière habituelle, il mélange subtilement éloges et critiques, respect et irrévérence, sérieux et ironie ¹. C'est ainsi qu'il se demande quelle fut la liturgie d'Adam. Ce qui nous vaut cette réponse : « Il ne serait pas facile d'[en] décider ; il paraît seulement, par le récit de Moïse, que le culte de notre premier père fut plutôt le fruit de la crainte que celui de la gratitude ou de l'espérance. » Des liturgies hébraïques du Vieux Testament et de toutes les complications du formalisme judaïque, Polier ne semble faire aucun cas. A la Loi, il oppose l'Esprit et s'en tient à la seule liturgie, « également simple et édifiante » que le croyant peut dégager des discours du Christ, rapportés dans les Évangiles. Mais cette parole « toute divine », à quel point les hommes en ont obscurci le sens ! Preuve en soient les différentes conceptions de l'Eucharistie : « Pour dire vrai », conclut-il, « il y a peu de système et de philosophie ² dans ces diverses opinions ; c'est qu'on a voulu chercher beaucoup de mystère dans des pratiques religieuses très simples dans leur origine, et dont l'esprit facile à saisir était cependant moins proposé à notre intelligence qu'à notre foi. » S'il ne s'agissait que de disputes de mots, Polier estime que le mal ne serait pas trop grave. Mais, hélas ! « Les liturgies... ont causé je ne sais combien de guerres sanglantes, d'autant plus cruelles que leur source était sacrée. » Il convient donc, laissant de côté tant de vaines disputes, de s'en tenir à « la simplicité évangélique » : « Les liturgies nécessaires sont les plus courtes, et les plus simples sont les meilleures. » Les protestants se flattent de posséder, « en langue vulgaire », des liturgies qu'« ils prétendent fort épurées et plus conformes que toutes les autres » à la seule Parole du Christ. Polier veut bien admettre qu'elles contiennent « beaucoup de bonnes choses et des pratiques très édifiantes ». Mais « il ne faut que les lire pour y trouver aussi l'esprit de parti » : « d'ailleurs, les dogmes favoris de leurs réformateurs, la prédestination, l'élection, la grâce, l'éternité des peines, la satisfaction, etc., répandent plus ou moins dans leurs *liturgies* une certaine obscurité, quelque chose de dur dans les expressions, de forcé dans les allusions aux passages de l'Écriture sainte : ce qui, sans éclairer la foi diminue toujours jusques à un certain point cette onction religieuse, qui nourrit et soutient la piété » ³.

¹ Raymond Naves (*op. cit.*, p. 32) estime qu'« il est difficile de ne pas voir [là] l'inspiration de Voltaire ».

² L'emploi de ce terme, ici, est bien révélateur.

³ Article *Liturgie*.

Qu'on n'aille pas croire, avec cela, que la crainte de voir les liturgies encombrées d'« obscurités » dogmatiques rende Polier plus sympathique par là même à telle secte — les Quakers, par exemple — « dont on peut dire que le principe fondamental est de ne point avoir de liturgie ». On se tromperait. Le pasteur lausannois, ici encore, rejoint le Voltaire des *Lettres philosophiques* et du *Dictionnaire*. Pour ces croyants qui « attendent, dans leurs assemblées religieuses, ce que l'Esprit leur ordonne de dire », il n'a guère que mépris et ironie : « L'esprit », écrit-il, « est rarement muet pour ceux qui ont la fureur de parler ¹. » En conclusion de son article *Liturgie*, et tout considéré, Polier conseille la « prudence » et de « respecter l'usage de la multitude ». Précaution de sa part ? Il se peut. Mais peut-être aussi manière adroite d'établir une distinction entre la croyance superstitieuse du vulgaire et la foi éclairée du clerc philosophe. Polier admet, en effet, que le pasteur, usant d'une liturgie « informe », puisse « *in petto* réformer ce qui paraît mériter de l'être », et « d'autant plus », ajoute-t-il, « que celui à qui on s'adresse » — c'est-à-dire Dieu — « entend le langage du cœur ». On avouera que le protestantisme du « prêtre de Lausanne » s'accorde de singulières libertés, dont les tenants de l'orthodoxie pouvaient, à bon droit, s'inquiéter ³.

3. *Articles inspirés d'auteurs suisses ou reproduits de l'ENCYCLOPÉDIE d'Yverdon, mais sans l'aveu de leurs auteurs.* — Il serait fastidieux et, en vérité, assez inutile de dresser ici une liste complète de tous les articles de l'*Encyclopédie* de Paris qui ont fait leur profit, et cela surtout dans le domaine des sciences mathématiques, physiques et naturelles, des contributions, souvent de premier ordre, apportées à ces sciences par des Suisses. D'Alembert, par exemple, et d'autres de ses collaborateurs se réfèrent sans cesse aux travaux, classiques déjà, des Bernoulli et d'Euler, ou du Genevois Gabriel Cramer. Haller, qui ne rédigea d'articles que pour les lettres A-E des *Suppléments*, se voit néanmoins

¹ Article *Liturgie*.

² *Ibid.*

³ Un pasteur neuchâtelois, plus jeune que Polier, Henri-David de Chaillet, qui avait subi, à Genève, au cours de ses études, l'influence de Vernet et de Vernes, se permettait aussi, alors même qu'il était Doyen de la Vénérable Classe, de corriger, et non pas seulement *in petto*, le texte de la *Liturgie* alors en vigueur. Comme Polier, il insiste sur « la simplicité de la doctrine chrétienne ». Il ne voit dans l'orthodoxie, « dès qu'elle embrasse cette multitude de détails et d'explications précises, imaginées par les hommes », qu'une secte, « secte accréditée si l'on veut, mais bien réellement une secte ». (Voir là-dessus mon ouvrage : *La vie intellectuelle et religieuse en Suisse française à la fin du XVIII^e siècle*. — Henri-David de Chaillet, p. 294-319.)

souvent cité dans les dix-sept volumes publiés entre 1751 et 1765. Dans son article *Inoculation*, le docteur Tronchin se souvient des travaux de Butini et de Tissot. C'est à ce dernier qu'est emprunté, autant dire, tout l'article *Mansturbation*. Des emprunts sont faits à Bonnet aussi et l'on sait qu'il vit sans plaisir les modifications apportées par Jaucourt au texte d'un assez long extrait de son *Usage des feuilles dans les plantes*. Pour la géographie physique de nos Alpes, les éditeurs parisiens ont recours aux ouvrages de J.-J. Scheuchzer (articles *Crystal de roche*, *Fontaine*, *Glaciers*, *Lavanches*, *Montagnes*). L'article *Glaciers* emprunte aussi certains renseignements à J.-G. Altmann et à D. Langhans. Dans le domaine des sciences morales, nos savants sont moins mis à contribution : Burlamaqui servit à composer l'article *Droit de la nature* ; J.-A. Turretini, l'article *Liberté*. Quant à J.-P. de Crousaz, il est mentionné et cité dans les articles *Beau*, *Logique* et *Mouvement*.

Ces très brèves indications ne concernent que des emprunts faits avant 1765 : emprunts légitimes et avoués. Pour les *Suppléments*, il en va d'autre manière. Si l'*Avertissement* du tome I^{er} annonce la collaboration de l'un des Bernoulli, de Haller, de Engel et de Sulzer, il laisse dans le vague l'identité d'autres rédacteurs, dont il donne les initiales ou la « marque ». Les articles ainsi désignés « sont », nous dit-on, « tirés des éditions étrangères de l'*Encyclopédie* ; mais on y a fait quelques changements, retranchements et additions ». Et les directeurs de l'entreprise parisienne d'ajouter : « Comme les savants que [ces lettres ou marques] désignent ne se sont point fait connaître, nous sommes dans l'impossibilité de les nommer. Nous nous contenterons de dire que ces articles nous ayant paru bien faits, intéressants, propres à contribuer au progrès des sciences et des arts, nous avons jugé à propos de les faire passer dans ce *Supplément* ¹. » L'examen des initiales est immédiatement révélateur : toutes désignent des collaborateurs à l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Les éditeurs parisiens cherchent, on le voit, à tenir secrète la source de ces nombreux emprunts. Je veux bien qu'ils ne pouvaient, en 1776, « nommer » en toutes lettres des auteurs, dont Félice ne révéla l'identité qu'en 1780, au tome X et dernier des *Planches* de son Dictionnaire. Mais au lieu de parler d'articles « tirés des éditions étrangères de l'*Encyclopédie* » — indication volontairement imprécise —, ils eussent pu — et dû peut-être — nommer l'*Encyclopédie* d'Yverdon. S'ils ne le font pas, c'est qu'ils exercent contre Félice un droit de représailles. Celui-ci,

¹ E. P., *Suppl.*, t. I, p. IV.

naguère, leur a joué un fort mauvais tour. Le succès de l'entreprise d'Yverdon a porté préjudice à celui de l'entreprise française. Certes, dans sa *Préface* de 1770, Félice avait reconnu avoir « les plus grandes obligations aux célèbres auteurs » de l'*Encyclopédie* de Paris. Cependant, le premier, il les avait pillés. Qu'à son tour il se voie dépouillé, rien là qui doive étonner : c'est guerre pour guerre.

Ainsi donc, sans qu'au préalable on leur ait demandé leur accord, le pasteur Mingard, le professeur de théologie Chavannes, le botaniste Deleuze, les Neuchâtelois d'Andrié et Jeanneret, l'un pour la géographie, l'autre pour la mécanique, les Bernois de Tscharnier et Gottlieb-Emmanuel de Haller pour l'histoire et l'histoire littéraire de la Suisse, se trouvent être collaborateurs de l'*Encyclopédie* parisienne. Le plus piquant c'est qu'il en va de même pour Félice. Quant à Albert de Haller, je l'ai noté déjà, tous ses articles, lettres F à Z, de l'*Encyclopédie* d'Yverdon sont venus compléter ceux qu'il avait donnés, lettres A à E, à l'*Encyclopédie* de Paris. Ajoutons que la collaboration originale de l'astronome Lalande à l'entreprise de Félice, comme celle du Grenoblois Vallet, se retrouve tout entière dans les *Suppléments* parisiens.

L'Encyclopédie d'Yverdon

a) PUBLICATION.

Au mois d'août 1770, le *Journal helvétique* annonçait, pour septembre, la sortie du premier volume du Dictionnaire élaboré par Félice. L'ouvrage parut au plus tard en octobre. Dédiée « A Monsieur Albert Haller », l'*Encyclopédie* d'Yverdon s'ouvre sur une importante Préface de l'éditeur. Félice et ses collaborateurs prétendent avoir voulu « joindre [leurs] efforts à ceux des illustres savants qui [les] ont précédés dans la même carrière ». Ils reconnaissent avoir puisé « dans les meilleures sources que les auteurs des différentes nations [leur] ont fournies, et principalement dans l'*Encyclopédie* de Paris ». Et Félice d'ajouter : « Nous ne le dissimulerons point ; nous avons les plus grandes obligations aux célèbres auteurs de cet ouvrage. Non seulement nous en avons conservé en entier un très grand nombre de morceaux précieux ; mais encore, et nous nous faisons gloire de le dire, cette *Encyclopédie* a servi de base à la nôtre, qui n'existerait certainement point sans elle, tout comme il est à présumer que celle de Paris n'aurait jamais paru, si celle de Chambers n'en avait fourni l'idée et le plan ¹. »

Va-t-on accuser de « témérité présomptueuse » les responsables de ce nouveau Dictionnaire ? Publier loin de Paris, dans une bourgade de Suisse, un tel ouvrage, et encore en se flattant de le rendre « plus complet et moins imparfait que celui auquel tant de grands hommes ont travaillé », n'est-ce pas, immanquablement, aller au-devant d'un échec et provoquer les risées de l'Europe savante ? Félice ne le pense pas. Les « circonstances », juge-t-il, lui sont « plus favorables à bien des égards » qu'elles ne le furent pour les Encyclopédistes parisiens : « La religion que nous professons, le Gouvernement sous lequel nous avons le bonheur

¹ E. Y., t. I, p. VIII.

de vivre nous permettent de tracer librement le tableau des connaissances humaines, tel qu'il est, sans consulter d'autres lois que celles qu'imposent l'estime pour le vrai, l'amour pour le bien, en un mot les lumières d'une raison éclairée, sans craindre d'être opprimés par ce pouvoir aussi monstrueux que redoutable, dont l'ignorance, le fanatisme, la superstition, l'orgueil, l'avarice et la cruauté se servent pour étouffer la vérité ou en arrêter les progrès ¹. »

Autre critique à laquelle, par avance, Félice répond : peut-être reprochera-t-on à son *Encyclopédie* de ne pas apporter que « du neuf ». Bien plus : on articulera l'accusation de « plagiat ». Mais, estime l'éditeur d'Yverdon, un bon Dictionnaire « ne doit être qu'une compilation alphabétique des principales connaissances relatives au sujet dont il s'agit... Le mérite d'un tel ouvrage est de ne rien contenir que de vrai et de bon » ². Pourvu que l'on puise à de bonnes sources, on est justifié. Quant au « plagiat », le reproche est ridicule à l'endroit d'un éditeur qui reconnaît ses emprunts : « Les auteurs célèbres de l'*Encyclopédie* de Paris... ne se sont pas fait peine d'avouer que leur ouvrage était, pour la plus grande partie, un recueil de ce qui se trouvait ailleurs ³. »

Mais, tout en reconnaissant que le Dictionnaire parisien est « en quelque sorte la base » du vaste ouvrage qu'à son tour il entreprend, Félice expose les améliorations qu'il prétend apporter à l'*Encyclopédie* française : « Nous avons tâché d'abord de mettre plus de liaison entre les articles qui appartiennent à la même science, pour qu'on pût en suivre aisément l'enchaînement et le système complet. Nous avons suppléé autant qu'il nous a été possible au nombre immense d'articles essentiels qui y manquaient, et nous en avons retranché ceux qui, de l'aveu général de toute l'Europe éclairée, étaient inutiles : tels que les articles purement nationaux, qui n'intéressent point les autres nations ; ceux des langues étrangères, qui n'ont pas été adoptés par la Française ⁴. Nous avons abrégé ceux qui étaient d'une longueur révoltante, principalement lorsque nous avons jugé que cette immense longueur n'était pas proportionnée à leur utilité. Nous avons refait à neuf la plus grande partie de ceux qui s'y trouvaient déjà, soit parce qu'ils étaient bons pour le temps qu'ils parurent, mais qu'aujourd'hui on pouvait les faire meilleurs ; soit parce qu'ils étaient mauvais dans leur origine. Nous nous sommes

¹ E. Y., t. I, p. IX.

² Op. cit., p. X-XI.

³ Op. cit., p. XII.

⁴ J'avoue ne pas comprendre ce dernier membre de phrase.

contentés d'augmenter les articles qui étaient susceptibles d'augmentation, sans être refaits à neuf. En un mot, nous avons suivi l'*Encyclopédie* de Paris article par article, et nous n'avons laissé subsister en entier que ce que nous y avons trouvé véritablement d'excellent. Nous avons traité même plusieurs sciences à neuf, telles que la Théologie, l'Histoire sacrée et ecclésiastique, l'Histoire littéraire, l'Agriculture dans toutes ses branches, l'Économie politique, etc. ¹ »

Haller, qui avait accepté que lui fût dédiée l'*Encyclopédie* d'Yverdon — ce qui ne va pas sans surprendre un peu, quand on se rappelle qu'il venait de conclure un contrat de collaboration à l'entreprise rivale — dut adresser à Félice, en novembre 1770, quelques remarques assez sévères sur la liberté que l'éditeur d'Yverdon prenait de contrefaire le Dictionnaire parisien. Félice se défendit, dans une longue lettre au savant bernois : « Pourquoi, dans la fabrique des livres, ne serait-il pas permis de contrefaire un bon livre, je ne dis pas dans la même ville, ni dans le même État, mais au moins dans l'étranger ? » A son avis, « les bons livres appartiennent non aux libraires, mais à l'humanité, qui demande d'être éclairée et formée à la vertu... Les imprimeurs ou libraires ne sont que les intermédiaires de cet ouvrage salulaire... En partant donc de ce principe, les contrefaçons sont un bien pour l'humanité. » Cela posé, Félice précise que, cependant, son Dictionnaire « n'est pas une contrefaçon » : « Mon *Encyclopédie* est un ouvrage qui n'existait point ; c'est un ouvrage entièrement nouveau. L'*Encyclopédie* de Paris ne me sert que comme tant d'autres ouvrages, dont je tire ce que je trouve passable encore et digne de paraître tel quel : ce qui se réduira à bien peu de chose ; car je doute beaucoup que, de 17 volumes in-folio, l'on en tire deux en entier ; à ce que je puis en juger par les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie* de Paris, que je connais à présent très bien, je ne le crois pas... Or quel droit, je vous prie, Monsieur, ont-ils [*sic*] les libraires de Paris de défendre la publication d'un Dictionnaire universel ? S'il ne s'agissait que d'une contrefaçon de leur *Encyclopédie*, je crois qu'ils n'auraient point de droit de s'en plaindre, par les principes ci-dessus. Mais s'agissant d'un ouvrage nouveau, prétendent-ils que, parce qu'ils ont donné un mauvais ouvrage sous le titre d'*Encyclopédie*, les autres nations n'aient point le droit d'essayer s'ils [*sic*] en p [*déchiré*] ² une meilleure ? » ³

¹ E. Y., t. I, p. XII.

² Sans doute : *peuvent faire*.

³ B. V. B., *Corresp. Haller*, vol. 41. Lettre n° 71, du 7 décembre 1770.

Que ce plaidoyer *pro domo* ait persuadé Haller, on peut en douter. En tout cas, en ce même début de décembre 1770, il écrivait à Bonnet : « Je lis l'*Encyclopédie* d'Yverdon ; il y a... toujours beaucoup à corriger encore, dans les noms et dans les choses ¹. » L'originalité de l'entreprise Félice, comparée à l'entreprise parisienne, ne saurait, je crois, être contestée. Mais de là à prétendre qu'il s'agit d'un « ouvrage entièrement nouveau », il y a loin. Que l'esprit en soit autre, particulièrement en ce qui touche la philosophie et la religion, nous nous en persuaderons tantôt. Mais encore faut-il y regarder de près. L'examen auquel nous procéderons n'ira pas sans nous réserver quelques surprises.

Les quarante-deux volumes in-4^o du texte de l'*Encyclopédie* d'Yverdon parurent, à intervalles relativement réguliers, de l'automne 1770 au début de l'été 1775. Les dix volumes de planches suivirent, de 1775 à 1780. En outre, de fin juillet 1775 à fin avril 1776, Félice donna six volumes de *Supplément*. Ce *Supplément* était en très grande partie publié, lorsque parurent les quatre tomes du *Supplément* à l'*Encyclopédie* parisienne (1776-1777). Les éditeurs de ce dernier ouvrage avaient, nous l'avons vu, fait leur profit, et sans scrupule, des articles originaux de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Cela vint contrecarrer un projet de Félice. Il s'était, en effet, proposé d'offrir aux possesseurs de l'*Encyclopédie* de Paris un *Supplément*, en plusieurs volumes in-folio, où il aurait fait tenir le *Supplément* de ses rivaux et de nombreux matériaux empruntés à sa propre *Encyclopédie* et à deux autres Dictionnaires qu'il avait, alors, en gestation : l'un de médecine, l'autre de jurisprudence. Il avait prévu, pour cette nouvelle entreprise, le patronage de Haller, des Euler, père et fils, de Daniel Bernoulli, de Sulzer, de Lalande et du pasteur vaudois Gabriel Mingard. Au début de juin 1776, il rédigeait encore une lettre-prospectus, destinée à annoncer ce *Supplément* dans la *Gazette de Leyde*. La lettre ne parut que le 27 septembre, c'est-à-dire après la sortie du tome I^{er} du *Supplément* parisien. Félice s'aperçut alors des très nombreux emprunts que l'on avait fait, sans son aveu, à son propre Dictionnaire. Force lui fut d'abandonner son projet. Le 25 mars 1777, la *Gazette de Leyde* annonçait que M. de Félice, « ayant parcouru les trois premiers volumes du *Supplément* qu'on publie, à Paris, chez Stoupe, libraire, rue de la Harpe, et à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, et les ayant trouvés fort bons et très propres à remplir le but que lui-même s'était proposé, déclare qu'il se désiste de cette entreprise ».

¹ Ms. Bonnet, 50, fol. 60. Lettre du 6 décembre 1770.

Cependant, en 1779, Félice songeait encore à faire paraître un *Second Supplément* à son *Encyclopédie*. Quatre volumes de texte et un de planches étaient prévus. Pierre Gosse et fils, à La Haye, participaient à l'entreprise ¹. Mais ce nouveau projet fut, presque aussitôt, traversé d'étrange façon par une annonce, à vrai dire singulière, parue, elle aussi, dans la *Gazette de Leyde*. Une « Société typographique de Londres » proposait un ouvrage intitulé : *L'Esprit des Encyclopédistes français ou Recueil des pièces philosophiques contenues dans l'ENCYCLOPÉDIE de Paris et omises dans celle d'Yverdon, enrichi des QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE par M. de Voltaire, pour servir de troisième Supplément à l'ENCYCLOPÉDIE d'Yverdon*. Bien que l'Avis signalant la parution prochaine de cet ouvrage contînt quelques éloges à l'adresse de Félice — il pouvait, lisait-on, se glorifier « d'avoir laissé en arrière de plusieurs siècles l'*Encyclopédie* de Paris » — il paraît indiscutable qu'il s'agissait là d'un coup droit porté à l'éditeur d'Yverdon. Les éloges qui lui étaient décernés n'étaient sans doute que malveillante ironie. La preuve, c'est une suite de questions posées par le rédacteur de l'Avis : « Pourquoi M. de Félice continue-t-il à mépriser les travaux d'une classe de gens de lettres si répandue sur la terre, celle des philosophes ? Pourquoi supprimer leurs opinions et leurs maximes ? » Pourquoi ce « silence profond sur la façon de penser des philosophes, qui certainement ne sont pas la partie la moins importante de la république des lettres » ? Pourquoi avoir supprimé des morceaux « philosophiques », qui faisaient « le plus grand mérite » du Dictionnaire parisien ? En conclusion, l'Avis signalait, dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon, « un vide qui la défigure, et qui fera dire toujours aux philosophes modernes qu'elle est incomplète, qu'elle ne satisfait pas tous les goûts et que l'éditeur ne s'est pas conformé aux diverses façons de penser des lecteurs » ². Que penser de pareille manœuvre ? Qui donc se cache là-dedans ? Rien ne me permet de le préciser et, d'ailleurs, il importe assez peu, puisque ni le *Second Supplément* de Félice, ni ce *Troisième Supplément* antagoniste ne virent le jour. En mai 1780, la *Gazette de Leyde* annonçait que la publication de l'un et l'autre ouvrage n'aurait pas lieu ³.

b) COLLABORATEURS.

Dans la *Préface* qu'il mit à son *Encyclopédie*, en 1770, Félice se montre fort réservé quant à l'identité de ses collaborateurs. Il écrit :

¹ *Gazette de Leyde*, 15 juin 1779.

² *Ibid.*, 10 et 24 août 1779.

³ *Ibid.*, 16 mai 1780.

« Entre les auteurs qui ont bien voulu contribuer par leur travail à perfectionner cette nouvelle *Encyclopédie*, les uns ne veulent point être connus. Les articles qu'ils ont fournis ne portent, par cette raison, aucune marque qui les désigne. D'autres, qui pourraient consentir avec le temps à être nommés, ont permis de mettre à la fin de chacun des articles qui viennent d'eux des lettres qu'ils ont choisies pour se faire connaître, lorsqu'ils trouveront à propos que nous en donnions la clef au public ; ce qui probablement n'aura lieu qu'après la publication de tout l'ouvrage ¹. » Félice fit comme il l'avait dit : ce n'est qu'en 1780, dans le tome X des *Planches*, qu'il mit des noms à côté des « marques de la plupart des auteurs qui ont contribué à la perfection » de son Dictionnaire ². Discretion calculée, où il faut voir, je crois, une des astuces de l'éditeur d'Yverdon.

Il avait, au départ, fait un faux pas. Au début de l'année 1769, établissant la liste des collaborateurs qu'il souhaitait associer à son entreprise, il avait cru pouvoir compter sur la participation de plusieurs maîtres incontestés de la science en Suisse, Bernoulli, Euler, Tissot, et en particulier Bonnet et Haller. Dans la *Gazette de Leyde* du 14 février, par l'intermédiaire de Gosse et Pinet, il avait, annonçant son *Encyclopédie*, nommé comme collaborateurs assurés et le savant bernois et son collègue genevois. Celui-ci le prit fort mal. Félice lui avait écrit peu auparavant, sans rien lui dire du projet d'annonce dans la gazette hollandaise. Bonnet lui répondit avec peu d'empressement : sa santé était mauvaise ; c'est tout juste s'il pouvait suffire à la composition de ses propres ouvrages. Pas question, pour lui, de collaborer, de songer « à la révision des ouvrages d'autrui et surtout à celle d'une *Encyclopédie* ». Le Dictionnaire parisien, Bonnet pouvait en parler ; il en connaissait et le fort et le faible, puisqu'il en avait fait un *Examen raisonné* : « Le refondre, ou plutôt le *refaire*, serait le travail d'une Société qui s'en occuperait au moins pendant trente ans, et encore lui échapperait-il une foule d'erreurs et de méprises. » Aussi Bonnet ne saurait-il « encourager le moins du monde » l'éditeur d'Yverdon « à tenter une entreprise qui ruinerait [sa] santé et [ses] affaires ». Et puis, n'allait-on pas, « dans quelque temps », publier un *Supplément* de l'*Encyclopédie* parisienne ?³

Au moment où il s'exprimait ainsi, Bonnet n'avait pas encore lu

¹ E. Y., t. I, p. XIV.

² Cette liste des collaborateurs avoués à l'*Encyclopédie* d'Yverdon est donnée, avec commentaires, dans Maccabez, *op. cit.*, pp. 38-53, et Perret, *op. cit.*, pp. 232-239.

³ Ms. Bonnet, 73, fol. 31 verso. Lettre à Félice, du 21 février 1769.

la *Gazette de Leyde* du 14 février. Il semble qu'il n'ait eu connaissance de l'*Avis* annonçant l'*Encyclopédie* d'Yverdon qu'un mois plus tard. Le 22 mars, il expédie une lettre à son collègue et ami, Allamand, professeur de philosophie à Leyde, le priant de bien vouloir faire insérer dans la *Gazette* un contre-avis. Il en propose le texte suivant : « On fait savoir au public que c'est sans le moindre fondement qu'on a inséré dans un Avis, N° XIII de cette *Gazette*, 14 de février 1769, que M. Bonnet travaillait avec quelques savants à une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*. Il déclare expressément qu'il n'a aucune part à cette édition, et que l'entrepreneur lui-même lui ayant proposé de s'y intéresser, il lui avait répondu que sa santé et ses occupations ne lui permettaient point de s'engager dans un semblable travail. M. Bonnet a donc lieu d'être fort surpris qu'après une réponse si positive, cet entrepreneur ait osé le donner au public pour un des auteurs de sa nouvelle édition ¹. »

Deux jours plus tard, Bonnet saisit Haller de l'affaire, en lui faisant remarquer que lui aussi est nommé dans l'*Avis* comme collaborateur à l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Il ajoute : « Vous connaissez Félice et vous savez si ses forces intellectuelles répondent à un travail de ce genre ². » Le lendemain, 25 mars, c'est à Félice lui-même que Bonnet vient se

¹ *Ms. Bonnet*, 73, fol. 33.

² *Ibid.*, 73, fol. 33 verso. Lettre du 24 mars 1769. — Bonnet et Haller, à cette date en tout cas, ne semblent avoir pour Félice qu'une estime fort médiocre. Bonnet d'ailleurs avait eu à se plaindre, en 1761-62, d'un compte rendu critique que Félice, alors à Berne, avait publié, dans son *Excerptum totius italicae necnon helveticae litteraturae*, à propos de l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* (*Excerptum*, 1761, octobre-décembre, pp. 61-81). Le savant genevois en écrivit à Haller, le 20 février 1762 : « Avez-vous jeté un coup d'œil sur l'extrait que M. Félici [*sic*] vient de donner de mon *Analyse de l'âme* dans son Journal latin, qui s'imprime à Berne ? Qu'avez-vous pensé des ironies et des sarcasmes qu'il y a semés contre moi, qui n'ai jamais mérité de personne un pareil traitement... Il essaie indirectement de rendre ma religion suspecte... Il ignore jusqu'aux premiers éléments de son sujet... Il y a bien de l'indécence à critiquer dans ce goût-là... » (*Ms. Bonnet*, 71, fol. 16 verso). Haller chercha à calmer son ami, en lui disant : « Ce n'est pas d'après M. Félice que se réglera le jugement du public » (*Ms. Bonnet*, 45, fol. 74, lettre du 22 février 1762). — Quelques années plus tard, Félice chercha à se faire pardonner par Bonnet sa fâcheuse critique. Il lui demanda, après lui avoir adressé des excuses sur l'incartade de l'*Excerptum*, de pouvoir réimprimer la *Contemplation de la Nature*. Bonnet accorda l'autorisation. L'ouvrage sortit des presses d'Yverdon dans l'été de 1767. Selon Maccabaz (*op. cit.*, p. 185), Félice aurait, dès 1762, publié, sans l'aveu de l'auteur, la *Contemplation*. Maccabaz ajoute : « Dans une lettre indignée à Haller, Bonnet le met en garde contre cette édition, à laquelle il n'a pas « la moindre part ». Il y a, dans ces renseignements, deux erreurs : 1° Aucune trace n'existe d'une édition yverdonnoise de la *Contemplation* en 1762. 2° Bonnet fournit, en 1767, des documents à Félice pour la réédition de son ouvrage. Le livre paru, il remercie l'éditeur d'Yverdon (lettre du 12 août 1767). Cela montre bien que Bonnet fut d'accord de laisser rééditer la *Contemplation* et qu'il y eut même une part, minime peut-être, mais certaine. Ni à Berne, ni à Genève, je n'ai retrouvé la « lettre indignée » dont parle Maccabaz.

plaindre. Il dit sa surprise à la lecture de la *Gazette de Leyde* du 14 février : « Je n'ai », écrit-il, « été informé que fort tard de cet *Avis*. Il ne peut guère partir que de vous, Monsieur ; et si, en effet, vous l'avez fait insérer dans cette Gazette, comment est-il possible que vous m'ayez annoncé si expressément au public, avant même que d'avoir reçu ma réponse, qui n'était que sous la date du 21 de février ? Comment, après avoir reçu cette réponse, ne vous êtes-vous point hâté de donner un contre-avis dans la même Gazette ? J'ai donc écrit sur-le-champ à un ami célèbre que j'ai à Leyde, pour le prier de faire mettre dans la Gazette de cette ville un contre-avis si nécessaire, que je me devais à moi-même et que je devais à la vérité. Je le laisse le maître de la manière de le tourner, parce que je connais sa prudence et sa modération. Mon illustre ami, M. de Haller, est nommé le premier dans cet *Avis* dont j'ai à me plaindre. J'ai toutes les raisons du monde de douter qu'il soit nommé ici avec plus de fondement que moi. Vous êtes nommé le dernier, et ceci semblerait confirmer que vous êtes l'auteur de l'*Avis*. Ne prenez point, Monsieur, en mauvaise part le juste reproche que je suis forcé de vous faire ; mais il ne serait pas bon que vous me fissiez contracter auprès du public une obligation que ma santé, mes occupations, et mes forces ne me permettraient point du tout de remplir. Je vous le répète : j'ai tout lieu de présumer qu'une si grande entreprise ne nuise beaucoup à votre santé et à vos affaires ¹. »

Félice s'excusa, et Bonnet d'écrire à Haller, le 5 avril : « Il rejette la faute sur ses amis de Hollande, mais il y avait donné lieu. Il persiste dans son projet et je persiste à le lui déconseiller ². » Une lettre de l'imprimeur d'Yverdon à son rival Panckoucke esquisse une explication — assez embrouillée — de l'affaire. Il n'y aurait eu que malentendu : « Si, dans la première annonce de mon édition de l'*Encyclopédie*, on a nommé quelques savants de la Suisse, c'est la faute de mes amis de Hollande, qui, sans ma participation, annoncèrent mon édition, dès qu'ils virent que vous aviez fait annoncer la vôtre dans leurs gazettes, et ils dressèrent cette annonce d'après mes lettres, dans l'une desquelles je leur marquais les sources que nous pourrions avoir en Suisse, et non pas que j'avais déjà assurées. Dès que cette annonce vint à ma connaissance, j'en avertis les savants nommés. Haller, Bonnet, Tissot ³

¹ Ms. Bonnet, 73, fol. 34 verso.

² Ibid., 73, fol. 36.

³ Il s'agit, on l'a deviné, d'Auguste Tissot (1728-1797), le savant médecin lausannois, auteur de l'*Avis au peuple sur la santé* et de l'essai sur *L'onanisme*.

n'ont point voulu s'y prêter, s'excusant sur leurs grandes occupations. C'est un malheur, mais il n'est point sans remède. Pour vous éviter la peine de publier leurs déclarations, j'ai prié mes amis de le faire eux-mêmes et d'avertir le public du mésentendu, et que ces trois Messieurs n'y travailleraient point ¹. » Félice fait ici une légère entorse à la vérité : il n'a point averti Bonnet, au moment où parut l'*Avis* ; c'est, au contraire, Bonnet qui, immédiatement, a protesté. En outre, c'est le 12 mai seulement qu'un *contre-avis* fut publié dans la *Gazette de Leyde* ². La conséquence du « malentendu » — où il semble bien qu'il faille voir plutôt une manœuvre manquée dans le lancement de l'*Encyclopédie* d'Yverdon — ce fut l'attitude non pas hostile, mais très réservée, de Bonnet à l'endroit de Félice et de son Dictionnaire. A la fin de l'année 1770, une fois parus les deux premiers tomes de l'ouvrage, Bonnet écrit à Haller : « L'infatigable Félice a bien plus de zèle que de talent et de lumières. J'avais fait mon possible pour le détourner de cette entreprise ³. »

Que Félice, dans la *Préface* de son Dictionnaire, ait tu les noms de ses collaborateurs, faute sans doute de pouvoir mettre en avant des autorités aussi indiscutables que Bonnet, Haller ou Tissot, sa toute récente et maladroite tractation avec le savant genevois suffit, je crois, à l'expliquer. Tissot demeura, lui aussi, intraitable. Quant à Haller, lié à Panckoucke et sévère pour Félice, on le voit faire, en 1772, une assez étonnante volte-face. Rompant, à cette date, avec les Encyclopédistes de Bouillon, il accepte une offre de collaboration, que lui fait l'éditeur d'Yverdon. Le 22 avril, Bonnet lui écrit : « Voilà Félice qui se pare de votre nom dans la *Gazette de Berne*. Vous ne me parlez point de cet *Avis*. L'aviez-vous approuvé ? ⁴ » Haller s'expliqua : Félice l'avait, en effet, pressenti. A court d'argent, le savant avait promis son concours : « Félice, dit-il, m'avait prié de travailler pour lui ; je me suis porté pour fournis-

¹ Lettre de Félice à Panckoucke, du 27 avril 1769 (citée par Maccabez, *op. cit.*, pp. 32-34.)

² Ce texte, intitulé *Avis des Libraires de Hollande*, est certainement inspiré par Félice. Les libraires prennent sur eux la faute d'avoir fait connaître les noms de Bonnet, Haller et Tissot, sans avoir, au préalable, consulté Félice pour être sûrs que ces trois Messieurs avaient accepté une collaboration. Félice aurait témoigné aux libraires de Hollande son mécontentement et averti les trois savants du « mésentendu ». Que, maintenant, ces Messieurs se plaignent d'avoir été l'objet d'une manœuvre malhonnête, libre à eux ! Certes, dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon, l'absence de leurs noms et de leurs articles sera regrettable ; mais — et ici une flèche lancée : « Nous trouvons aujourd'hui assez à les remplacer. »

³ *Ms. Bonnet*, 73, fol. 181. Lettre du 18 décembre 1770.

⁴ *Ibid.*, 74, fol. 17.

seur à une manufacture très importante, et qui réussit. Je commence par F et lui donnerai des suppléments jusqu'au bout. On va commencer à en imprimer au mois d'octobre ¹. » Une fois de plus, intrépide, Haller entreprend une lourde tâche et Bonnet le voit, avec admiration, « parcourant à pas de géant cette portion de la carrière encyclopédique qui [lui] est tombée en partage » ². Il est permis de se demander si la « réussite » de Félice ne fut pas pour quelque chose dans la double et si brusque décision de Haller : quitter l'affaire française, alors périllicieuse, et, soudain, s'intéresser à l'affaire suisse que, en 1769, il voyait naître avec méfiance. Ainsi donc, à partir du tome XVIII, paru en décembre 1772, de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, les principaux articles d'anatomie et de physiologie sont signés H. D. G.

Quant aux autres collaborateurs avoués de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, à côté de Félice lui-même qui tint, dans la rédaction, un rôle semblable à celui de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* parisienne, je ne mentionnerai que les plus importants. Il faut mettre au premier rang, pour la théologie et la philosophie, Gabriel-Jean-Henri Mingard (1729-1786). Pasteur successivement à Giez, Grandson, Orbe et Assens, fondateur de la *Société littéraire* de Lausanne, il est de ceux que les adversaires de Félice appellent, avec mépris, les « savants d'Yverdon et de la banlieue ». Bonnet et Haller, au contraire, faisaient grand cas de ce théologien. Il semble pourtant que, parmi les souscripteurs suisses au Dictionnaire, il ait suscité des critiques, non point quant à sa compétence, mais quant à son orthodoxie. D'où, dans l'*Encyclopédie*, les deux « marques » qui le désignent. Bizarrie que Félice explique au tome X des *Planches* : « Les talents de M. Mingard ayant été admirés s'attirèrent nécessairement des envieux, qui commencèrent à répandre qu'on trouvait dans les articles G. M. des endroits qui n'étaient pas conformes à l'orthodoxie de notre sainte religion. J'en prévins M. Mingard qui, bien plus orthodoxe que les auteurs de ces reproches, mais bien éloigné de continuer à nourrir leur jalousie, prit le sage parti d'employer deux marques. Il continua la première (G. M.) pour les articles qui n'avaient point de rapport à la religion et fit usage de M. D. B., marque tirée du nom de sa campagne près de Lausanne ³, pour signer les articles qui pourraient donner prise aux clameurs ridicules des bigots. Dès lors, les articles M. D. B. ont été trouvés très orthodoxes, parce qu'on n'a plus reconnu M. Mingard

¹ Ms. Bonnet, 51, fol. 27. Lettre à Bonnet, du 25 septembre 1772.

² Ibid., 74, fol. 31 verso. Lettre du 28 août 1772.

³ Mingard possédait une campagne à Beaulieu.

à cette marque. Quelle arme pour ceux qui regardent les théologiens comme des êtres dangereux dans la société ! » ¹

Pour la théologie, il faut ajouter à Mingard son collègue Alexandre-César Chavannes (C. C.), à qui l'on doit aussi d'assez nombreux articles d'histoire des religions. Chavannes (1731-1800) avait été d'abord pasteur à Bâle (1759-1766), puis fut professeur à l'Académie de Lausanne. En 1771, il publiait, par les soins de l'éditeur Félice, une méthodologie des sciences théologiques, *Conseils sur les études nécessaires à ceux qui aspirent au saint Ministère*. Pour ses articles de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, Félice assure que tous « se signalent par leur orthodoxie ».

Élie Bertrand qui, dès 1768, s'est retiré à Yverdon, procure aussi des articles au Dictionnaire. Ils sont signés B. C. et traitent soit de théologie, soit de géographie, géologie ou minéralogie. Cet ancien pasteur de l'Église française de Berne, membre de plusieurs Académies savantes et conseiller intime du roi de Pologne, avait, nous l'avons dit, collaboré à l'*Encyclopédie* de Paris et entretenu, avec Voltaire, des relations suivies. Son comportement à l'égard de Félice est singulier. D'une part, il lui fournit de la copie ; d'autre part, sans le moindre scrupule, il le dessert auprès d'imprimeurs ou libraires rivaux. Ainsi procède-t-il dans sa correspondance avec les directeurs de la Société typographique de Neuchâtel, parmi lesquels se trouvait son propre neveu, Jean-Élie Bertrand : « Je vous permets », écrit-il à Ostervald, « de regarder Félice comme un coquin, qui est, comme Italien et moine défroqué, ce que son caractère devait faire présumer. Je vous permets encore de le punir, si vous en trouvez les moyens de le faire avec sûreté ². » A la date où il écrit ces lignes, l'*Encyclopédie* d'Yverdon commence à paraître. Bertrand, qui a douté longtemps du succès de l'entreprise, semble considérer encore Félice comme un pirate des lettres, comme un aventurier de la librairie. Cependant, force lui est bien de constater que l'éditeur d'Yverdon « a un courage, une activité singulière. Il ne se chagrine de rien ». A le voir aller de l'avant, malgré les attaques violentes dont il est l'objet — celles de Voltaire en particulier, renseigné peut-être par Bertrand lui-même ! — celui-ci s'interroge. « L'Italien » mérite d'être ménagé. Son *Encyclopédie* n'est pas sans qualités : « Je commence à croire », écrit Bertrand, « qu'elle réussira ³. » Soyons prudent ! songe le cauteleux pasteur-naturaliste.

¹ E. Y., *Planches*, t. X, in fine. *Avis de l'éditeur*.

² B. V. N., Lettre de E. Bertrand à Ostervald, 6 novembre 1770 (Dossiers de la Société typographique).

³ *Ibid.*, 27 octobre 1770.

Et pourquoi, après tout, ne pas collaborer à l'entreprise ? Si l'affaire progresse, il y aura sans doute quelque profit matériel à en tirer, et, de toute évidence, un surcroît de réputation parmi les lettrés de Suisse et de l'étranger.

Haller, Mingard, Chavannes et Bertrand formèrent avec Félice, et comme il l'écrit, « le gros de la troupe » des rédacteurs du Dictionnaire d'Yverdon. Deleuze, pasteur et secrétaire de l'Académie de Lausanne, « très habile botaniste », fournit beaucoup d'articles de sciences naturelles, signés D. Un Neuchâtelois, Samuel-Rodolphe Jeanneret (J), élève de Daniel Bernoulli, traita de mécanique, d'électricité et de sciences appliquées. Jean-Henri d'Andrié, Neuchâtelois lui aussi, baron de Gorgier et grand admirateur de Rousseau, collabora pour la géographie (D. G.). Le bailli d'Aubonne, Vincent-Bernard de Tscharnier, composa des articles sur l'histoire de la Suisse (D'A.). Quant au fils aîné du grand Haller, Gottlieb-Emmanuel de Haller, Félice eut recours à ses services pour la géographie, l'histoire et l'histoire littéraire de la Suisse (H). Cette collaboration n'alla pas sans difficultés. Félice avait, nous l'avons dit, renoncé à reprendre dans son Dictionnaire certains articles de l'*Encyclopédie* parisienne qui, par leur sujet ou le caractère trop spécial de leurs développements, ne pouvaient, à son avis, intéresser que des lecteurs français. Il s'agissait, dès lors, d'éviter qu'une *Encyclopédie* rédigée en Suisse commît une erreur semblable, en multipliant les articles où, seuls, des Suisses eussent trouvé quelque intérêt. Or, Haller le fils donnait dans ce travers. Félice ne cesse de le lui reprocher. Ainsi, le 2 avril 1771 : « Il m'a semblé que vous entrez, dans quelques articles de géographie, dans des détails un peu trop minutieux et qui ne sont guère intéressants pour la généralité de l'Europe : ils seraient intéressants pour la Suisse au plus ou le canton particulier à qui l'endroit appartient... Au contraire, je trouve que vous ne détaillez pas assez quelques articles de politique, très propres à faire connaître l'esprit du gouvernement de nos cantons, et principalement des Grisons, du Valais, etc., encore plus inconnus en Europe que les autres ¹. » En décembre 1772, Félice revient à la charge : « Mes lettres n'ont d'autre but que de vous prier de ne pas perdre de vue l'intérêt général de toute l'Europe dans vos articles. Ce n'est pas à la quantité de feuilles que je regarde, mais à l'utilité et à l'intérêt des matériaux. Je mets dehors tout ce que les Français avaient fourré dans cet ouvrage n'intéressant que la France

¹ Félice à G.-E. de Haller, 2 avril 1771 (cité par Maccabez, *op. cit.*, p. 188).

et je serais bien fâché qu'on pût me reprocher que je remplace les inutilités françaises par les inutilités helvétiques. Ce ministre de Morges que les femmes voulaient jeter au lac après le sermon, cet ermite qui par sa piété et par sa prudence épargna une guerre inutile aux Suisses ne sont pas des articles pour un Dictionnaire des sciences et des arts. Ce ne sont que les savants distingués et les artistes célèbres qui doivent y entrer ¹. »

Parmi les collaborateurs étrangers — et toujours mis à part ce que l'*Encyclopédie* d'Yverdon emprunta, sans indication d'auteurs, au Dictionnaire parisien — je me borne à une très brève énumération : Lalande, l'astronome, dont on a vu l'intérêt qu'il porta, dès le début, à l'entreprise de Félice ; les professeurs de médecine Andry, Le Preux, Portal ; Lieutaud, membre de l'Académie des sciences et premier médecin du roi ; les mathématiciens Goudin et Ferry ; Dupuy de Bordes, qui traita de la tactique et de l'art des fortifications ; Vallet, ancien lieutenant de police à Grenoble, à qui sont dus de nombreux articles sur les arts et métiers ou sur les inscriptions ; le père Barletti enfin, auteur de quelques articles de physique ².

¹ Félice à G.-E. de Haller, 8 décembre 1772 (cité par Maccabez, *op. cit.*, p. 200).

² Perret (*op. cit.*) donne de brefs renseignements (pp. 237-238) sur ces différents collaborateurs.

L'Encyclopédie d'Yverdon en face de l'Encyclopédie de Paris

On l'a vu plus haut : Félice ne craint pas — bien au contraire, il se flatte — d'emprunter à l'*Encyclopédie* de Paris « un très grand nombre de morceaux précieux ». Le Dictionnaire de Diderot et d'Alembert lui « a servi de base » et, quoi qu'il puisse écrire à Haller, il exagère lorsqu'il affirme de sa propre *Encyclopédie* que « c'est un ouvrage entièrement nouveau ». J'ai procédé à un examen détaillé, volume par volume, article par article, des ressemblances et des divergences entre les deux Dictionnaires. Celles-ci, bien sûr, sont pour nous plus instructives que celles-là. Mais les emprunts faits par l'éditeur d'Yverdon n'en sont pas moins, dans certains cas, très révélateurs aussi. Que Félice ait jugé bon de reproduire beaucoup des descriptions d'arts et métiers si soigneusement rédigées par Diderot, on ne saurait s'en étonner : elles sont du nombre des articles vraiment neufs, vraiment originaux de l'*Encyclopédie* parisienne. Il en va de même pour bon nombre d'articles traitant soit de belles-lettres, soit de sciences (surtout mathématiques et physique). En de telles matières, la compétence des rédacteurs, Voltaire, Marmontel, par exemple, ou d'Alembert empruntant, lui, beaucoup de choses excellentes aux mémoires d'Euler, de Cramer, des Bernoulli, était indiscutable. D'autre part, les sujets traités étaient, si l'on peut dire, de tout repos. Aucun risque de heurter l'opinion et de susciter des contradicteurs.

Mais le démarcage devenait beaucoup plus délicat, dès le moment où il s'agissait, pour Félice, d'introduire dans son Dictionnaire des articles abordant des sujets de métaphysique, de religion ou de morale. Comment résolut-il le problème ? Il procéda de quatre manières : tantôt empruntant tel quel l'article de l'*Encyclopédie* parisienne ; tantôt donnant l'article *refait*, c'est-à-dire remanié plus ou moins totalement ; tantôt offrant un article *nouveau* ; tantôt encore faisant suivre l'article

emprunté au Dictionnaire parisien d'un *complément nouveau* ¹. Parmi les textes « nouveaux », il en est qui abordent des sujets sur lesquels l'*Encyclopédie* de Paris était restée muette. D'autres procèdent d'une pensée philosophique ou religieuse — politique aussi, parfois — différente de celle des éditeurs français. Il en va de même pour la plupart des articles « refaits ». Certains, cependant, ne paraissent avoir été remaniés que pour raccourcir un texte décidément trop long. Il est évident que l'originalité du Dictionnaire d'Yverdon tient, avant tout, à ces articles « nouveaux » ou « refaits ». Néanmoins certains textes de l'*Encyclopédie* parisienne, reproduits sans changements, apparaissent significatifs. Ils font constater, entre les rédacteurs de l'un et l'autre Dictionnaire, sur de nombreux points, une communauté de vues qui, n'en eût-on pas d'autres témoignages, suffirait à attester à quel point la Suisse française, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, fut accueillante à l'esprit des « philosophes » et à la propagation des « lumières ».

De même qu'il l'avait fait pour l'*Encyclopédie* de Paris, Bonnet s'appliqua, dans sa retraite de Genthod, à examiner de près le grand ouvrage auquel présidait Félice. Dès 1772, il se mit à prendre des notes et à rédiger, pour son usage personnel et celui de quelques amis, une *Notice raisonnée de divers articles de l'Encyclopédie d'Yverdon* ². Le 13 novembre 1772, il écrit à Haller : « Je viens de lire vingt-cinq articles de divers genres de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Si je juge, par ces articles, de la façon du travail, je la préférerais à celle de Paris. Mais j'ai fait bien des remarques et sur la forme et sur le fond qui me prouvent trop que plusieurs collaborateurs ne sont pas entrés, comme il aurait été à désirer, dans l'esprit et la manière de ce genre de travail. Ils se sont bornés à transcrire mot à mot de grands morceaux des auteurs, quelquefois même sans les citer ; ils ont cousu bout à bout un nombre plus ou moins considérable de paragraphes de ces auteurs, et c'est ainsi qu'en se donnant un peu de peine on produit, dans un assez court espace de temps, de gros in-4^o. Par exemple, je lisais avant-hier l'article *Adhérence* : il est immense. Imaginez-vous qu'il consume jusqu'à quatre-vingts colonnes ? Et devineriez-vous que cet article, signé D. F., c'est-à-dire

¹ Dans sa *Préface* au tome I, Félice précise que la majuscule R indique un article *refait* ; N un article *nouveau*. En outre, des sections d'articles sont mises entre deux étoiles : « Ce sont des additions faites à des articles anciens ou nouveaux, qui ont été fournies par un auteur différent de celui de qui vient l'article même » (*E. Y.*, t. I, p. XIII).

² B. P. U. G., *Ms. Bonnet*, 88. — La *Notice* s'arrête à la lettre C, article *Certitude* (tome VIII).

de Félice, est Musschenbroek tout pur ? C'est donc Musschenbroek qui a fait l'article. J'ai fait de la même manière les articles *Accroissement* et *Accouplement*, car ils sont transcrits pareillement de mes écrits. Il me semble que l'Encyclopédiste aurait dû faire au moins les frais de la concentration, en donnant dans son propre style le Précis bien fait de l'auteur ou des auteurs qu'il consultait. Mais, pour composer dans ce goût, il fallait du temps et de la peine ; et l'on voulait gagner sur le premier et diminuer l'autre le plus qu'il se pouvait. Une bonne *Encyclopédie* — je ne parle que de la forme — aurait exigé un travail de cinquante ans, et le travail des plus habiles écrivains. Si je parlais du fond, j'ajouterais qu'il fallait renvoyer à l'an 5000 ou 6000 à entreprendre une *Encyclopédie*. Voilà comment on surcharge aujourd'hui nos bibliothèques et comment on multiplie à l'excès les demi-savants. Les vrais savants préféreront toujours de puiser dans les sources mêmes et aucune *Encyclopédie* ne remplacera les sources. Je rends avec plaisir aux Encyclopédistes d'Yverdon la justice qu'ils méritent : ils ont puisé dans de meilleures sources que leurs devanciers et ils ont été bien plus sages. Je n'ai parcouru encore que le tome I ; je vais parcourir le suivant... »¹ Son examen méthodique, Bonnet le poursuivait encore en 1775. Il en était alors au tome IX, et continuait à préférer l'*Encyclopédie* d'Yverdon à sa rivale parisienne. Celle-là, écrivait-il à Haller, « a puisé dans de meilleures sources et la théologie catholique ne la dépasse pas. Elle n'est pas non plus infectée des poisons de nos nouveaux sceptiques... Les articles qui m'ont le plus satisfait en matière de philosophie rationnelle sont ceux au bas desquels on trouve les lettres G. M. »²

Les jugements qu'on vient de lire résument les impressions consignées par Bonnet dans sa *Notice raisonnée*. Si le savant genevois trouve, en général, les articles de Mingard bien faits et juge que leur « estimable auteur est vraiment philosophe »³ ; s'il le félicite particulièrement du « nouvel article » *Certitude*, où il voit « un bon préservatif contre le Pyrrhonisme »⁴, il paraît moins enchanté des morceaux donnés par Chavannes, ainsi *Antédiluvien*, *Arche de Noé*, *Arbre de vie*. A quoi bon insister, avec tant de détails, sur des traditions incertaines, contradictoires ? « Faut-il s'étonner après cela », demande Bonnet, « que les incrédules s'égayent aux dépens des interprètes ? » Quant aux articles signés

¹ Ms. Bonnet, 74, fol. 45 verso.

² Ibid., 74, fol. 205 verso. Lettre du 26 mai 1775.

³ Notice sur l'article *Bon*.

⁴ Notice sur l'article *Certitude*.

Félice, Bonnet leur reproche d'être, en général, diffus et d'une longueur excessive. A propos de l'article *Animaux (droit naturel)*, il note : « Ici, comme dans les autres articles de Droit naturel, l'éditeur de Félice disserte à perte d'haleine. Jamais peut-être Encyclopédiste n'eut moins les talents qu'exige le travail encyclopédique. Il n'a ni précision, ni élégance. »

Dans sa *Notice raisonnée*, Bonnet ne signale aucun article des premiers volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdon qui soit « infecté » des « poisons » du scepticisme. Tout au plus remarque-t-il que Lalande achève l'article *Anneau de Saturne* « par un trait indirect contre les causes finales », trait, ajoute-t-il, « que le pieux éditeur aurait sans doute retranché, s'il l'avait aperçu ». De tels retranchements, certes, Félice en opère, mais il lui arrive aussi d'emprunter à l'*Encyclopédie* de Paris, et sans rien y changer, bon nombre d'articles où ne manquent pas les audaces. Ainsi, de Diderot, *Épicurisme*, *Héraclitisme*, *Scolastique*. L'exposé que fait le philosophe de la théologie du Docteur Angélique apparaît fort tendancieux. Quelle qu'ait pu être, en Suisse française, au XVIII^e siècle, l'opposition des pasteurs protestants au thomisme — à un thomisme dégénéré, sclérosé —, on peut se demander cependant ce que certains pensèrent d'une malice comme celle sur laquelle Diderot achève son analyse : « Les Écritures sont les empreintes de la Sagesse de Dieu ; la Sagesse de Dieu s'étend à tout. Il n'y a donc aucune connaissance humaine qui ne puisse se rapporter aux Écritures et à la théologie. Et j'ajouterai : aucun homme, quelque sensé qu'il soit, qui ne rapporte tous les points de l'espace immense qui l'environne au petit clocher de son village. » Et ceci encore, conclusion violente de l'article : « En un mot, cette philosophie a été une des plus grandes plaies de l'esprit humain. Qui croirait qu'aujourd'hui même on n'en est pas encore bien guéri ? Qu'est-ce que la théologie qu'on dicte sur les bancs ? Qu'est-ce que la philosophie qu'on apprend dans les collèges ? La morale, cette partie à laquelle tous les philosophes anciens se sont principalement adonnés, y est absolument oubliée. Demandez à un jeune homme qui a fait son cours : Qu'est-ce que la matière subtile ? Il vous répondra ; mais ne lui demandez pas : Qu'est-ce que la vertu ? Il n'en sait rien. »

Que l'*Encyclopédie* d'Yverdon reproduise, de Diderot encore, les articles *Persécuter*, *Persécution*, *Prêtres*, ou, de Jaucourt, *Inquisition*, *Monastère*, *Superstition*, on ne saurait s'en étonner. Des lecteurs protestants ne pouvaient qu'applaudir à ces réquisitoires contre l'obscurantisme et l'intolérance catholiques. Diderot, en effet, n'opposait-il pas aux pays souillés par les crimes de l'Inquisition « ces contrées éclair-

rées par les lumières de la raison et de la philosophie », contrées où « le prêtre n'oublie jamais qu'il est homme, sujet et citoyen » ? Jaucourt, de son côté, ne parlait-il pas des méfaits de l'Inquisition, affirmant que ce « tribunal inique » était pour les protestants « un objet d'horreur » et « ce qui les éloigne le plus... de l'Église romaine » ? Le ton n'est pas moins vif, lorsque Jaucourt attaque la superstition, en quoi il voit « le plus terrible fléau de l'humanité » : « La superstition mise en action », écrit-il, « constitue proprement le fanatisme ». Et de renvoyer à l'article de Deleyre sur le *Fanatisme*, article reproduit *in extenso* dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Deleyre, certes, prend quelques précautions dans sa diatribe : « Pardon, s'écrie-t-il, ô religion sainte ! si je rouvre ici tes plaies et la source de tes larmes éternelles ! » Il prétend voir dans le christianisme « la meilleure école d'humanité » ; mais, du christianisme il ne retient que la morale du Sermon sur la montagne (et encore bien édulcorée), quelque chose, en somme, qui rejoint la pensée de Voltaire dans le *Traité sur la tolérance*. Et, ici et là, chez Jaucourt comme chez Deleyre, se glissent des affirmations qui dépassent les visées du seul anticléricalisme : « Le fanatisme a fait beaucoup plus de mal au monde que l'impiété » (Deleyre). « Au contraire de la superstition, l'athéisme même (c'est tout dire) ne détruit point... les sentiments naturels » (Jaucourt). Joignons à ces textes un passage de l'article *Magie*, rédigé par Polier de Bottens. Mieux que tout autre, il atteste cette rencontre, surprenante en vérité, des « philosophes » et de certains de nos théologiens protestants : « Nos préjugés », lit-on, « nos erreurs et nos folies se tiennent toutes par la main. La crainte est fille de l'ignorance ; celle-ci a produit la superstition, qui est à son tour la mère du fanatisme, source féconde d'erreurs, d'illusions, de fantômes... Si le fanatisme est pieux et dévôt, il se croira magicien pour la gloire de Dieu ; du moins s'attribuera-t-il l'important privilège de sauver et damner sans appel : il n'est pire *magie* que celle des faux dévôts. »

L'examen des articles « refaits » ou « nouveaux » consacrés, dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon, à la métaphysique, à la religion, à la morale, permet de préciser mieux encore les parentés et les oppositions entre les deux dictionnaires. On a pu écrire des Encyclopédistes d'Yverdon : « Nos philosophes sont bien de leur siècle. Leur philosophie toute pratique, exclusivement rationnelle et expérimentale, dédaigne les impénétrables problèmes de la métaphysique ¹. » Ce jugement est un peu som-

¹ Maccabez, *op. cit.*, p. 56.

maire. Il me semble qu'en maintes occasions un Mingard surtout, un Félice parfois, accordent une plus sérieuse attention aux subtilités de la pensée métaphysique et de la dialectique que les Français dont ils s'appliquent à redresser l'opinion ou à critiquer les erreurs. Que l'on compare, par exemple, l'article *Optimisme* composé par d'Alembert à celui que Mingard rédigea pour l'*Encyclopédie* d'Yverdon ! Le premier relève essentiellement la difficulté « d'accorder l'optimisme avec la liberté de Dieu ». Dans l'impossibilité de donner à ce problème une solution satisfaisante, d'Alembert conclut, bien rapidement : « Il faut avouer que toute cette métaphysique de l'optimisme est bien creuse. » Mingard, qui doit avoir pratiqué Leibniz beaucoup plus assiduellement que ne semble l'avoir fait l'Encyclopédiste de Paris, expose avec soin la doctrine du philosophe allemand. Puis il s'interroge : « Cet optimisme n'offre-t-il qu'une métaphysique creuse et inintelligible ? Je ne le crois pas. Je sais bien au moins que je me suis compris en l'exposant et je me flatte d'être compris de tout lecteur un peu attentif et accoutumé à raisonner philosophiquement. » Autres exemples : dans l'*Encyclopédie* de Paris, le terme *arbitre* n'est défini qu'au sens juridique. Rien qui concerne son acception philosophique et théologique. Dans le Dictionnaire d'Yverdon, la question du *libre arbitre* est largement débattue. Et, dans le même ouvrage, en plus d'un article *Comment*, qui manque dans l'*Encyclopédie* de Paris, on peut lire sur la notion d'*Effet* en métaphysique ou sur celle de *Fortuit* des articles plus poussés, plus précis que dans le Dictionnaire parisien.

Cela dit, et sans qu'il soit nécessaire, je crois, de multiplier les exemples, il est exact que l'*Encyclopédie* de Félice, comme celle de Diderot et d'Alembert, répugne, en métaphysique, à tout exposé systématique où se formuleraient nettement les principes dont, dans l'un ou dans l'autre ouvrage, s'inspireraient tous les rédacteurs. Ces disparates évidentes, ces contradictions même sont, on le sait, voulues. Tel article rassurant compense tel autre qui pourrait inquiéter l'opinion et, qui sait ? alerter la censure. Félice apparaît, certes, moins tenu que Diderot à ces prudents dosages. Il n'empêche qu'à sa manière, et tenant compte de son public en grande majorité protestant, il en opère aussi.

Qu'« en matière de philosophie rationnelle » — pour reprendre l'expression de Bonnet — l'*Encyclopédie* d'Yverdon ne soit pas « infectée des poisons de nos nouveaux sceptiques », la chose est certaine. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les articles *Évidence*, *Conjecture* ou *Doute*. Les rédacteurs d'Yverdon préconisent, certes, à la suite de Des-

cartes, l'exercice du doute méthodique. Ils s'inspirent de lui, lorsqu'ils dissertent de l'évidence. Il est un « scepticisme sage et prudent », dont on ne saurait contester la légitimité. Le pyrrhonisme même, si blâmable soit-il, ne leur paraît pas sans utilité (à condition qu'il n'attaque pas les fondements de la religion), « pour tenir en bride les philosophes et les théologiens qui raisonnent à tort et à travers »¹. La *conjecture*, toute légitime qu'elle est, exige impérieusement, selon le Dictionnaire d'Yverdon, « que les faits que l'on allègue comme raisons de ceux que l'on veut expliquer soient des faits réels et non imaginaires et supposés »². Fort de cette exigence, le rédacteur de l'article montre le point faible « des systèmes inventés par les métaphysiciens pour expliquer l'empire de l'âme sur le corps et les effets de leur union ». Que de philosophes, d'autre part, qui tiennent de simples et discutables conjectures pour les principes les plus certains : « Il est des principes que l'on pose comme vrais dans tous les cas sans exception, qui peut-être ne sont vrais que dans quelques-uns... » N'en irait-il pas de même aussi bien des fondements du matérialisme d'Holbach que des « grands principes des Wolfiens et des Leibniziens » ?³ L'article *Comment* fournit l'occasion de diriger, plus vigoureusement encore, l'attaque, si souvent menée par l'*Encyclopédie* d'Yverdon, contre ce qu'elle appelle « l'orgueil philosophique » : « On dit : je connais le fait, mais je n'en sais pas le comment. » Et plutôt que d'accepter cette ignorance, on construit des « systèmes extravagants... A cette présomption, on doit les monades de Leibniz et son harmonie préétablie ; la non-existence des corps de Berkeley ; l'idée de Malebranche que nous voyons tout en Dieu ; l'athéisme, le matérialisme, le spinozisme des philosophistes [*sic*] anciens et modernes ; les absurdités et les contradictions de l'auteur du *Système de la Nature* ; le fatalisme de quelques écrivains qui veulent expliquer physiquement le commerce du corps avec l'âme et les dangereuses explications de quelques théologiens sur les décrets de Dieu, sa prescience, son concours avec les créatures actives et morales ». En conclusion : « Sachons ignorer ce que nous ne pouvons pas connaître. » Ce doit être là « la devise de tout philosophe »⁴. Même critique de la présomption philosophique, comme aussi de certaines assertions religieuses, dans l'article que Mingard consacre à la notion d'*Événement*. Il taxe d'outrecuidance à la

¹ E. Y., article *Pyrrhonisme*.

² *Ibid.*, article *Conjecture*.

³ *Ibid.*, article *Conjecture*.

⁴ *Ibid.*, article *Comment* (signé Mingard).

fois ceux qui attribuent tout à la nécessité ou au hasard, ceux qui ne croient qu'à une Providence générale, ceux qui pensent que Dieu est la cause immédiate de tous les événements, quels qu'ils soient, et « ceux qui se considèrent comme des élus, croyant que tout arrive pour eux par une sorte de miracle caché »¹. Quant aux causes finales, l'*Encyclopédie* d'Yverdon s'accorde, pour l'essentiel, avec l'*Encyclopédie* de Paris, où d'Alembert, après avoir esquissé une réfutation de Leibniz, montrait l'abus que l'on faisait trop souvent du principe des causes finales, « pour donner des preuves de l'existence de Dieu par les effets les moins importants de la nature, au lieu de chercher en grand des preuves de cette vérité si incontestable »². Le rédacteur d'Yverdon — c'est, une fois de plus, Mingard — avertit du même danger et, chose assez surprenante, renvoie ses lecteurs aux *Questions sur l'Encyclopédie* de Voltaire, « auteur qu'on ne soupçonnera pas d'avoir cédé en esprit faible aux principes et aux conséquences des théologiens »³.

On chercherait vainement, dans le Dictionnaire d'Yverdon, les éléments d'une théorie originale de la connaissance. Mingard et Félice reprennent, dans divers articles — *Idée*, *Esprit*, par exemple — les opinions courantes, banalisées déjà, du sensualisme issu de Locke. S'ils ne craignent pas d'emprunter à d'Alembert une partie de son article *Corps*, ils le complètent en insistant sur notre ignorance quant au problème de l'union de l'âme et du corps. Ils se gardent, d'autre part, de reproduire la section de l'article *Ame*, où, dans l'*Encyclopédie* de Paris, il est traité du « siège de l'âme dans les êtres qui en ont ». Prudemment, ils écrivent, sur l'action réciproque de l'âme et du corps : « Le plus grand nombre des philosophes de nos jours semblent s'être réunis en faveur d'un système qui paraît plus d'accord, dit-on [que les précédents, que celui de Descartes en particulier], avec ce que l'expérience et le sentiment nous découvrent. Ils croient que le corps peut agir sur l'âme et l'âme réciproquement sur le corps, par une influence physique, dont il est aussi difficile de nier l'existence que d'en [*sic*] expliquer la manière⁴. » Dans son article *Action*, Mingard se montre un peu plus précis. Il distingue, d'une part, des êtres « dans lesquels il n'y a aucune force, aucune puissance active... Ce sont ceux que nous nommons *corps* ou *pure matière*. Comme ils n'ont en eux aucune source d'action, il nous faut

¹ E. Y., article *Événement*.

² *Ibid.*, article *Cause finale*.

³ *Ibid.*, article *Fin* et *Finale (cause)*.

⁴ *Ibid.*, article *Ame*.

la chercher dans des êtres d'essence différente et supérieure, et nous n'en connaissons pas d'autres que les *esprits*. Ainsi notre âme, en vertu de son pouvoir actif, peut agir sur elle-même immédiatement et sur les corps avec lesquels elle est unie » ¹. Ainsi donc, action du corps sur l'âme et, réciproquement, de l'âme sur le corps : « Tout mouvement dans le corps occasionne une perception dans l'âme, et toute pensée dans l'âme occasionne un mouvement dans le corps » ². » Sans le secours des sens, nous ne saurions imaginer de quelle connaissance nous serions capables ; mais, d'autre part, « sans ce principe immatériel d'intelligence qui est notre âme », il nous demeure impossible d'expliquer notre pouvoir d'action ³. Quant à savoir comment s'opère cette union de l'âme et du corps, « c'est ce que nous ignorons » ⁴. Mingard ne recourt ni aux causes occasionnelles de Malebranche, ni à l'harmonie préétablie de Leibniz. Ici et là, l'*Encyclopédie* d'Yverdon fait allusion — et même des emprunts — à l'*Essai analytique* de Bonnet ; mais il n'apparaît pas qu'elle accorde un crédit particulier aux idées du naturaliste genevois. Certes celui-ci affirme l'existence des deux substances, âme et corps, et s'oppose au monisme matérialiste de La Mettrie, comme un peu plus tard à d'Holbach. Cependant Mingard et Félice semblent voir un danger pour le spiritualisme dans ce mythe de la statue, peu à peu animée, que Bonnet imagine au même moment que Condillac. Et, d'autre part, la théorie de la spécificité des fibres nerveuses, longuement développée dans l'*Essai analytique*, leur paraît, plus encore, sujette à caution. On ne saurait s'en étonner : plusieurs savants et philosophes, à l'époque, virent dans cette théorie — quoique à tort — une affirmation matérialiste.

Une fois posée l'existence séparée de l'âme et du corps, et l'action réciproque des deux substances l'une sur l'autre, les Encyclopédistes d'Yverdon n'ont pas de peine à affirmer l'existence de Dieu. Ici encore, nous ne leur demanderons pas de nous offrir, parmi tant d'arguments traditionnels, une preuve originale. A lire l'article *Dieu* et l'article *Existence*, je croirais volontiers que Mingard s'inspire du principe wolffien de la raison suffisante : « Aucun des êtres », écrit-il, « qui tombent sous nos sens, ni tous ensemble ne renferment la raison suffisante de ce qu'ils sont ; il faut donc la chercher dans un Être qui existe par lui-même, nécessairement, de toute éternité, et qui renferme en lui seul la raison

¹ *E. Y.*, article *Action*.

² *Ibid.*, article *Commerce (de l'âme avec le corps)* (signé Mingard).

³ *Ibid.*, article *Anthropologie* (Mingard).

⁴ *Ibid.*, article *Spiritualité* (Mingard).

suffisante de ce qu'il est et de tout ce qui existe ¹. » A cette preuve, selon lui, irréfutable, Mingard ajoute, dans l'article *Dieu*, « la présomption bien forte » qu'impose l'universalité de la croyance en un « Maître suprême, Bienfaiteur, Conservateur, Législateur et Juge ». Cette croyance « est si évidente que l'on ne saurait citer une seule nation qui ait fait profession d'athéisme ». Mingard, comme tant d'autres théologiens et philosophes du XVIII^e siècle, s'explique cette universalité du fait religieux par une révélation primitive. D'autres articles du Dictionnaire d'Yverdon — et le plus souvent sous la plume de Félice — développent, sans les renouveler en rien, les preuves de l'existence de Dieu qui se peuvent tirer de la considération de la nature. Félice se borne même — et il omet de nous en avertir — à reproduire textuellement de longs passages de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Il me paraît tout à fait inutile d'y insister. Bornons-nous à retenir l'affirmation, maintes fois répétée, de l'accord de la religion révélée et de la religion naturelle : il n'y a dans l'*Évangile*, lisons-nous à l'article *Déiste*, « rien contre la religion naturelle ». Pour Mingard, comme pour beaucoup d'autres théologiens protestants du XVIII^e siècle, la Révélation n'est autre chose que l'accomplissement suprême de la raison. Un Vernes, par exemple, n'écrira-t-il pas, dans sa *Confidence philosophique*, que le christianisme « n'est qu'une seconde publication de la loi naturelle » ? ² Cet article *Déiste*, qu'a signé Mingard, est l'un de ceux où se marque le plus clairement l'attitude des théologiens suisses français, au siècle des « lumières », en face des tenants de la seule religion naturelle. Les principes que le Dieu des déistes, maître de la raison universelle, a gravés dans les cœurs de tous les hommes, la religion révélée, elle aussi, les proclame. Mais ces principes, qui ne sauraient être innés, comment donc s'expliquer qu'ils se trouvent partout répandus ? Cette universalité de la croyance en Dieu, quelles que soient, au cours de l'histoire de l'humanité, les diverses expressions de cette croyance, ne nous invite-t-elle pas à postuler une révélation primitive ? Et la révélation chrétienne, par le ministère d'un Envoyé, ne doit-elle pas être considérée comme la confirmation éclatante de ce message premier ? En outre, lorsqu'on examine attentivement les affirmations des déistes, telles que tant d'ouvrages de philosophes les

¹ *E. Y.*, article *Existence*. — Dans le *Supplément de E. Y.*, t. IV, à l'article *Nécessaire*, Mingard précise la distinction, en métaphysique, entre *être nécessaire* et *être contingent*. Le seul être nécessaire, c'est Dieu ; tous les êtres créés sont *contingents* : « Il n'y a que Dieu dont l'existence soit d'une nécessité absolue ; tout le reste n'est que d'une nécessité hypothétique. »

² Voir dernier chapitre, p. 130.

formulent, comment ne pas être frappé par les incertitudes, les insuffisances, les contradictions de leur foi ? Ce Dieu inconnaissable, quel culte lui rendre ? Ce Dieu juste, comment exercera-t-il sa justice ? Et que penser de cette Providence, générale pour les uns, alors que d'autres la disent particulière ? A de si graves questions les déistes ne donnent point de réponse satisfaisante. Rien qui puisse véritablement, efficacement, apaiser l'inquiétude de l'homme confronté au mystère de sa destinée. Mais, d'autre part, ces trop incertaines lumières que les déistes prétendent ne tirer que de la seule raison, en seraient-ils possesseurs, « s'ils n'avaient pas connu l'Évangile » ? Première étape sur le chemin de la vérité, la religion naturelle, pour Mingard, ne saurait trouver son définitif accomplissement que dans la foi chrétienne.

Conciliante avec les déistes, l'*Encyclopédie* d'Yverdon n'en est que plus acharnée contre les athées et, en particulier, contre le matérialisme de certains encyclopédistes français. Dans l'article *Athée*, l'attaque est dirigée surtout contre d'Holbach, dont avaient paru, en 1768, la *Contagion sacrée* ou *Histoire naturelle de la superstition* et, deux ans plus tard, le *Système de la Nature*. Il en va de même dans l'article *Nature*, où Mingard donne une longue réfutation de ce dernier ouvrage, précédée de ces lignes : « Il n'y a que trop de gens qui ont confondu l'idée du créateur avec la force motrice imprimée à l'univers en général et chacun des êtres particuliers qui le composent, et qui, entendant tout attribuer à la Nature, ont prouvé que cet univers était la cause de lui-même. Ce fut là l'erreur de Spinoza ¹. C'est celle qu'enseigne Toland, dans ses *Lettres à Serena*, celle entre autres de l'auteur du fameux livre intitulé le *Système de la Nature*. » Mais Mingard, tout en s'opposant radicalement à la pensée d'Holbach, se rend compte qu'il a affaire à un adversaire redoutable, philosophe exercé, adroit, qu'il va jusqu'à qualifier « d'homme de génie ». Aussi, dans sa polémique contre le *Système* ne se borne-t-il pas à faire intervenir les arguments que lui offre la foi chrétienne. Il se cherche un allié, un répondant, parmi les « philosophes » mêmes, en la personne de Voltaire. Celui-ci vient, en effet, de publier, dans les *Questions sur l'Encyclopédie* et en brochure à part, cet article *Dieu* où, du point de vue déiste il prétend réfuter, lui aussi, le matérialisme du Baron. La tactique de Mingard — plus que son argumentation même — mérite d'être considérée. Elle est révélatrice d'un comportement que l'on voit, en d'autres occasions encore, aux Encyclopédistes d'Yverdon :

¹ Dans *E. Y.*, article *Spinoza*, il est parlé de « l'égarement » de ce philosophe.

dans certains articles, ils s'opposent, plus ou moins vigoureusement d'ailleurs, aux déistes, à qui ils reprochent de nier la Révélation et de refuser toute foi aux miracles ; dans d'autres, ils font alliance avec ces mêmes déistes pour un combat sur deux fronts : soit contre la superstition et l'intolérance, soit contre cette extrême-gauche du mouvement encyclopédiste, le clan des matérialistes, que Voltaire estimait funeste à la propagande des « lumières ».

Mais, quelle que soit la netteté de l'opposition faite par l'*Encyclopédie* d'Yverdon à l'athéisme, Félice et ses collaborateurs s'attaquent plus résolument encore, en des sorties multipliées, au fanatisme religieux. Dans l'article *Athée* est reprise, avec totale approbation, une phrase du Patriarche de Ferney s'adressant à d'Holbach lui-même : « Je pense avec vous que le fanatisme est un monstre mille fois plus dangereux que l'athéisme philosophique. » Félice en voit l'origine dans la dévotion même, et il est assez curieux de constater qu'il ne donne aux deux termes *Dérot* et *Dévotion* qu'un sens péjoratif : « On ne se trompe point », écrit-il, « lorsqu'on regarde les dévots comme la peste la plus dangereuse de la société. Les catholiques en abondent ; les protestants n'en manquent point ¹. » Peu satisfait, semble-t-il, du bref et prudent article *Dévotion* donné par l'*Encyclopédie* de Paris, il le complète en ces termes : « La dévotion est un opium pour l'âme ; elle égaye, anime et soutient, quand on en prend peu ; une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue ². » Les protestants, on vient de le voir, ne sont point épargnés. Dans l'article *Intolérance* (non signé), ils sont même pris à partie tout aussi violemment que les catholiques : « Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence et du masque de la charité aient, en tous temps, été si atroces ? Quoi ? Le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi ? des gens honnêtes se haïssent et se persécutent sans honte pour des disputes de mots, souvent pour le choix des erreurs, et parce qu'ils portent les noms divers de *luthériens*, de *calvinistes*, de *catholiques*, de *mahométans*, etc... Qu'est-ce que la vérité ? Vous l'ignorez et vous persécutez celui qui, dites-vous, ne la connaît pas ³. » Suit une

¹ E. Y., article *Dérot* (n'a pas son correspondant dans E. P.).

² Ibid., article *Dévotion*.

³ Le plaidoyer pour la tolérance aboutit même, chez Félice en tout cas, à condamner l'activité des missionnaires. Certes il songe surtout aux missionnaires catholiques et se souvient du fameux chapitre final du *Siècle de Louis XIV* sur les *Cérémonies chinoises*. Cependant, il ne paraît pas plus enthousiaste des missions protestantes. Il écrit (article *Missionnaire*) : « ... restons tranquillement chez nous ; tâchons de nous rendre utiles à notre patrie et respectons, chez les autres nations, qui ne valent pas moins que nous, le droit des gens, qui est le lien sacré de l'humanité. »

diatribe furieuse contre l'Église romaine et les Juifs. Mais les protestants de Suisse française n'ont rien perdu pour attendre : « Si les ministres de Neuchâtel, accusateurs de M. Rousseau, fussent nés Athéniens ou Juifs, ils eussent donc, à titre de forts, également poursuivi Socrate ou Jésus. O ! éloquent Rousseau ! que la faveur du grand prince qui vous protège contre de tels fanatiques vous venge bien de leur insulte ! Vous n'eûtes point à rougir de l'estime de ces stupides : elle eût prouvé quelque analogie entre leurs idées et les vôtres ; elle eût taché vos talents. Vous fûtes persécuté au nom de la Divinité, mais non par elle ¹. »

Aux méfaits du fanatisme religieux un seul remède efficace : la tolérance, appuyée sur le droit imprescriptible à la liberté de conscience. L'*Encyclopédie* d'Yverdon, comme sa rivale parisienne, se réfère, sur ce sujet, à maintes reprises, au fameux *Commentaire philosophique* de Bayle sur le *Compelle intrare*. Elle en appelle aussi à Montesquieu, à Voltaire (avec des réserves) et, en ce qui concerne les rapports de l'Église et de l'État ou les devoirs du souverain, au Rousseau du *Contrat social*. Pour l'auteur de l'article *Tolérance*, dans le Dictionnaire d'Yverdon, cette vertu de compréhension, de support et de respect « doit être entière et universelle » entre toutes les communions chrétiennes. C'est contre le vice, non contre l'erreur doctrinale, qu'il faut lutter. L'Église idéale serait celle qui ne condamnerait personne exprimant une opinion religieuse de bonne foi ; qui ferait plus de cas de « la morale pure » que des « doctrines profondes » ; qui préférerait « les mœurs aux disputes, la charité qui supporte au zèle qui argumente ». Quant aux devoirs des souverains, ils doivent se borner à réprimer les erreurs « dangereuses », « à entretenir la religion nationale » et à prévenir les suites des conflits religieux éventuels.

Les attaques que l'*Encyclopédie* d'Yverdon dirige contre l'Église romaine, je ne juge pas qu'il soit nécessaire de nous y arrêter longuement. Plus libre que les rédacteurs parisiens, puisqu'il dirige une entreprise qui voit le jour en pays protestant, Félice ne ménage ni la hiérarchie ecclésiastique, ni l'autorité pontificale elle-même, ni les couvents et la vie monastique, ni quelques-unes des croyances fondamentales du culte catholique. Tout cela n'offre aucune véritable originalité. Félice, qui

¹ E. Y., supplément, t. IV. — Un article, non signé, du *Supplément* de E. Y. (tome V), en vient même à vouloir « venger les philosophes des reproches d'impiété dont on les charge souvent mal à propos », et affirme, d'une part, que « la religion doit s'appuyer sur les sciences exactes » ; d'autre part, que le fanatisme religieux a fait plus de mal à la vraie religion que les attaques des incrédules.

avait été d'Église et en Italie encore, avant de se convertir au protestantisme, a vu de près les abus du clergé, les manifestations toutes païennes d'un zèle superstitieux, comme aussi les misères sociales entretenues par une politique où les intérêts terrestres semblent trop souvent l'emporter sur l'intérêt du Ciel. Aussi se laisse-t-il emporter à de longues — parfois trop longues — et violentes sorties contre une religion qu'il abhorre. Mingard, lui, est plus mesuré, mais peut-être, par là même, plus persuasif. Théologien, philosophe, esprit incontestablement plus solide que Félice, il argumente, il cite des textes, il fait voir à quel point l'Église romaine s'est éloignée, au cours des siècles, de la doctrine évangélique. L'article *Pape* est un bon exemple de sa façon de conduire, sans excès dans les termes, une polémique. Félice, de son côté, se surpasse — disons plutôt : dépasse toute mesure — lorsqu'il attaque le célibat des prêtres (notons que, sur ce point, l'*Encyclopédie* de Paris est aussi sans retenue). Pour l'éditeur d'Yverdon, la vie monastique n'est que « charlatanerie de la vertu », « pure hypocrisie ». Rien de plus contre-nature, de plus immoral aussi, que cet état de célibat où se contraignent les prêtres et les moines : « Ces prétendus célibataires, dépourvus du don de continence qu'on leur avait fait espérer, se trouvent être tout à la fois des eunuques moraux et des étalons physiques des plus effrénés ¹. » Et ailleurs, quoique moins immodeste dans l'expression, il se montre, quant aux vœux monastiques, tout aussi vif : « Ceux qui les font », écrit-il, « sont des imprudents ; ceux qui les envisagent de bonne foi comme valides sont des imbéciles ; ceux qui n'en relèvent pas ces pauvres et malheureuses victimes sont des barbares ². »

Quant aux dogmes et aux cérémonies du culte catholique, les critiques du Dictionnaire d'Yverdon, répandues en de nombreux articles, n'apportent rien qui déjà ne soit connu et ne fasse, dans le milieu des « philosophes », figure de lieu commun. Il va de soi que, protestants, les rédacteurs suisses français s'opposent au sacrement de la pénitence, en affirmant que la confession auriculaire « n'a point été établie par Dieu », qu'elle « attribue au prêtre un droit qui ne saurait appartenir à aucun mortel », et qu'elle est une gêne imposée aux consciences, contre l'esprit de l'Évangile, qui est une loi de liberté ³. Pour le mystère de la transsubstantiation dans le sacrement de l'eucharistie, Félice ne voit dans toutes les explications qu'on a tenté d'en fournir qu'une « chaîne

¹ E. Y., article *Mariage*.

² *Ibid.*, article *Vœu*.

³ *Ibid.*, article *Confesseur, Confession*.

d'absurdités puériles et inventées, étalées dans ce dogme monstrueux »¹. Il n'est pas moins sévère — et Mingard avec lui — en tout ce qui concerne le culte des saints, des images et des reliques. C'est dans l'article *Polythéisme*, à propos de la déification des héros dans l'antiquité païenne, que Mingard s'exprime sur « la canonisation de nos saints » : « Pourquoi nos devanciers auraient-ils été moins bêtes, moins stupides et moins disposés que nous à prendre à la lettre les discours figurés et les exagérations des adulateurs et des poètes ? » Si des héros, passés au rang de dieux, ont été adorés avec plus de ferveur que les grands dieux eux-mêmes, c'est « par la même raison qu'à Paris sainte Geneviève, à Naples saint Janvier, en Irlande saint Patrick, à Sienne sainte Catherine, à Compostelle saint Jacques sont plus respectés que Dieu par le bas peuple ». Les reliques, écrit encore Mingard, « également contraires à la raison, au sens commun, à la religion en général et à l'Évangile en particulier », sont une « invention des chrétiens corrompus »².

Ouvrément anticatholique, l'*Encyclopédie* d'Yverdon offre-t-elle du protestantisme suisse français, au XVIII^e siècle, une image que n'obscurcirait aucune ombre ? Nous savons déjà qu'il n'en est rien et que Félice et ses collaborateurs reprochent à leurs coreligionnaires aussi des actes de fanatisme et d'intolérance. C'est un pasteur de La Haye, Maclaine, qui a rédigé, dans le Dictionnaire d'Yverdon, l'article *Réformation*. Article historique d'abord, et, bien entendu, très favorable à la Réforme, mais d'où se dégage l'idée maîtresse que la liberté d'examen conduit naturellement à la tolérance. Impossible d'être à la fois réformé et intolérant. Hélas ! « dans la pratique, il n'en est pas toujours ainsi ». Les articles *Calvin* et *Calviniste*, dus au pasteur Élie Bertrand, sont plus explicites encore. Le rédacteur, qui ne pouvait éviter d'aborder le sujet brûlant — c'est le cas de le dire — du supplice de Servet, ne craint pas d'affirmer que, si Calvin ne fut pas « l'auteur » du supplice, il en fut, incontestablement, « l'approbateur » : « Il chercha à prouver qu'il était permis de faire mourir les hérétiques..., erreur sucée dans le sein de l'Église romaine... C'est par cette erreur-là [c'est-à-dire par sa suppression !] que les Réformateurs auraient dû commencer leur réforme »³. Bertrand disserte ensuite du terme *calviniste*. Dénomination « inconséquente », dit-il. Il serait préférable d'y substituer l'adjectif *scripturaire*. Les protestants appelés *calvinistes* ont, en effet, pour doctrine « de n'ad-

¹ E. Y., article *Transsubstantiation*.

² *Ibid.*, article *Reliques*.

³ *Ibid.*, article *Calvin*.

mettre que ce qu'ils trouvent conforme à la parole de Dieu, dont chaque particulier peut être juge du sens, avec des lumières suffisantes et le secours de Dieu ». Ce qu'ils retiennent de la théologie de Calvin, ce n'est pas en se fondant sur l'« autorité seule » du réformateur, « mais en tant qu'ils le trouvent révélé et établi dans l'Écriture sainte ». Calvin, il ne faut pas craindre de l'affirmer, « n'est point du tout un docteur infaillible » ¹.

Avec une insistance bien significative, mais qui dut choquer pas mal d'esprits en notre Suisse française, l'*Encyclopédie* d'Yverdon multiplie, sous la plume de Mingard surtout, les déclarations où s'affirme l'hostilité à tout dogmatisme théologique. Selon lui, la théologie fut, à l'origine, chose fort simple, bornée aux vérités fondamentales de la foi, celles « à la connaissance desquelles la raison peut parvenir soit par l'étude de la nature, sur laquelle elle réfléchit, soit par des secours surnaturels, si Dieu nous en donne... » ² A cette croyance essentielle la scholastique a substitué « le plus terrible magasin d'obscurités et de sophismes ». La Réforme, certes, a marqué une heureuse réaction à tant d'absurdités et de « verbiage inutile » ; mais cependant, et « malgré tous les efforts de plusieurs sages, la théologie est encore une science obscure, contentieuse, hérissée d'épines, perdant son temps à traiter des questions frivoles ou hors de la portée des hommes ». Que l'on distingue donc, une bonne fois, entre religion et théologie : « On laisserait celle-ci aux savants qui aiment à s'occuper de vaines recherches dans leur cabinet ³. » Rien de plus fâcheux, pour Mingard, que les confessions de foi « détaillées » et « vétilleuses » ⁴, que les formulaires nés d'un véritable « abus d'autorité » et condamnés à la fois « par le christianisme et la raison » ⁵. L'article *Formulaire* s'achève sur ces lignes : « Aujourd'hui, la religion de toutes les communions n'est que l'attachement aveugle à une *secte*. Quand verrons-nous la religion être l'attachement à la vertu que Dieu demande et la fuite des vices qu'il défend ? Ce ne sera que quand il n'y aura plus d'autre confession de foi que l'Évangile. »

Sur le degré d'autorité qui peut être attribué à l'Écriture sainte, l'*Encyclopédie* d'Yverdon se sépare de celle de Paris. Alors que celle-ci estime l'Écriture insuffisante pour terminer les disputes en matière de

¹ E. Y., article *Calviniste*.

² *Ibid.* (Supplément, t. III), article *Dispute de mots*. — Il faut souligner la condition exprimée par le dernier membre de phrase.

³ *Ibid.*, article *Théologie*.

⁴ *Ibid.*, article *Sectaire, Secte*.

⁵ *Ibid.*, article *Formulaire*.

foi, puisqu'elle ne saurait être en même temps expression de la croyance et juge de cette croyance, le Dictionnaire d'Yverdon affirme : « L'Écriture est la seule règle à laquelle nous soyons obligés de conformer notre foi et nos mœurs, et par les décisions de laquelle nous devons terminer toutes espèces de disputes qui peuvent s'élever en matière de religion ¹. » Ce message de l'Évangile, véritablement — quoique non littéralement ² — inspiré, cette « bonne nouvelle », Mingard en exalte, d'autre part, la beauté et l'efficace, en s'élevant contre « la mauvaise foi » et « l'ignorance » de ces « philosophes modernes qui... représentent la doctrine évangélique comme absurde, la morale de Jésus-Christ comme fanatique et l'Évangile entier comme un songe monstrueux... » ³ Et, pour donner sans doute plus de poids à l'opinion de son collaborateur, Félice ajoute à l'article *Évangile* un appendice où il reproduit textuellement un passage célèbre de la *Profession de foi du vicaire savoyard* : « Je vous avoue que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur... », etc. Mais la citation s'arrête — et la chose doit être remarquée — au moment où Rousseau introduit ses objections contre les miracles. Rien à cela d'étonnant, la croyance aux miracles étant l'un des articles fondamentaux de la foi chrétienne, quels que puissent être, par ailleurs, les retranchements que le libéralisme de Mingard opère dans toutes confessions et tous formulaires.

L'article *Foi*, dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon, est, de ce point de vue, fort instructif. Il est aussi d'une longueur extrême, ce qui montre l'importance que lui attribuait Mingard. Je ne saurais songer, ici, à le résumer. Ce qu'il m'importe d'en retenir, c'est, une fois de plus, le souci que montre Mingard de borner à l'essentiel les vérités dogmatiques et d'insister sur le fait que « tous les dogmes évangéliques » sont, avant tout, « des principes de morale et d'action. Il n'en est aucun purement spéculatif ; ils sont tous principes, règles ou motifs d'une conduite vertueuse » ⁴. Aux affirmations d'une croyance qui se fonde sur la parole du Messie, de « l'Envoyé » de Dieu, aux « mystères clairement révélés », les théologiens ont eu le tort, au cours des siècles, de surajouter des « doctrines inintelligibles et abstruses ». Ce qui nous importe, c'est le seul enseignement du Christ. Rien de plus net, par exemple, que l'affirmation de Jésus se disant fils de Dieu. C'est à bon droit que le christianisme fait de cette

¹ E. Y., article *Écriture sainte*.

² Voir l'article *Inspiration*.

³ E. Y., article *Évangile*.

⁴ *Ibid.*, article *Foi*.

affirmation une vérité dogmatique incontestable. Quant aux disputes sans cesse renouvelées à travers l'histoire de l'Église sur la relation du Fils au Père, sur le rapport entre la nature divine et la nature humaine du Christ, on ne peut que déplorer les tragiques conséquences d'une présomption théologique s'obstinant sur « des questions obscures et indis-crètes, que l'orgueil seul veut faire décider et sur laquelle la tyrannie seule veut régler avec autorité la croyance des autres »¹. Dans le même article *Foi*, Mingard laisse entendre clairement que la religion chrétienne s'est encombrée d'une foule de croyances et de pratiques qui ne sont, en aucune façon, nécessaires à la foi. On imagine que, parmi les protestants eux-mêmes, le texte qui va suivre dut susciter des réactions : « La prétendue commission des anges de nous garder, la chute des diables, leur manière d'exister, leur pouvoir, leur sort..., le baptême des petits enfants..., les diverses fêtes chrétiennes..., la confirmation des enfants..., la moralité du repos du dimanche..., la forme extérieure du service et des cérémonies de la religion..., rien de tout cela n'est objet essentiel, fondamental... de la foi². » Beaucoup d'autres articles du Dictionnaire d'Yverdon précisent, sur ces divers points et sur d'autres encore, l'opinion de Mingard et de Félice. Ainsi sur le dogme de la résurrection des corps. Il est un des articles essentiels de la foi chrétienne ; mais inutile de se demander de quelle manière cette résurrection s'opérera : « Un modeste *je n'en sais rien* est la seule réponse à faire³. » De même, que sert de vouloir approfondir le mystère de la réprobation ? C'est là une matière qui échappe à la portée de l'esprit humain « et dont la connaissance lui est parfaitement inutile »⁴. Lisant cela, on s'attendrait que l'*Encyclopédie* d'Yverdon ou bien demeurât très réservée sur la question de l'éternité des peines, ou bien prît parti contre cette doctrine. En réalité, et peut-être par souci d'éviter la censure bernoise, Félice consacre à ce problème un article où, à côté d'une attaque en règle contre Rousseau, il s'efforce, bien maladroitement, de fonder en raison cette croyance qui, en notre pays même, venait de susciter d'affligeantes querelles.

Le passage de l'article *Foi* que je viens de citer fait allusion au culte, aux fêtes chrétiennes, à la sanctification du dimanche. Il n'est pas sans

¹ E. Y., article *Nature divine*. — Traitant du socinianisme dans l'article *Unitaires*, Mingard s'oppose à Naigeon, auteur de l'article correspondant de E. P. Il défend le protestantisme calviniste de l'accusation de socinianisme, tout en se montrant, d'ailleurs, assez sympathique à celui-ci.

² *Ibid.*, article *Foi*.

³ *Ibid.*, article *Résurrection*.

⁴ *Ibid.*, article *Réprobation*.

intérêt de connaître, sur ces sujets, l'opinion des rédacteurs d'Yverdon. Tout comme l'*Encyclopédie* de Paris, celle de Félice établit la nette distinction entre le culte intérieur et le culte extérieur. Mais alors que le Dictionnaire français insiste peu sur la nécessité du culte public, l'*Encyclopédie* d'Yverdon se montre, à ce propos, beaucoup plus positive. Ce qui n'empêche nullement, d'ailleurs, le pasteur Mingard d'opposer à l'aspect « cérémonial » et purement formaliste de la célébration du jour du Seigneur le seul aspect qui, à son avis, doive compter : l'aspect « moral ». Mingard souhaiterait, le dimanche, un seul culte, et surtout pas trop de sermons ! Les fidèles seraient libres, ensuite, « ou de se reposer... ou de retourner à leur travail »¹. Quant aux fêtes, beaucoup plus fréquentes dans l'Église romaine qu'en pays protestants, alors que l'*Encyclopédie* de Paris souhaite que le nombre en soit diminué, et cela au grand avantage de l'économie nationale, l'*Encyclopédie* d'Yverdon suggère, après avoir fait remarquer leur moindre fréquence chez les Réformés, que l'on institue, pour les célébrer, des jeux, comme dans l'Antiquité : « Cela ne vaudrait-il pas mieux que l'habitude... d'aller s'enfermer dans des cabarets, des caves, des tavernes et dans de mauvais lieux ? »²

Sur la nature du ministère ecclésiastique, les droits qu'il confère et surtout les devoirs qu'il impose, l'*Encyclopédie* d'Yverdon s'exprime longuement, en un article où des critiques sévères se mêlent à une analyse assez bien conduite des rapports de l'Église et de l'État. Les critiques, on le devine, visent l'organisation catholique et s'inspirent d'une politique religieuse qui était celle de la plupart des États protestants de Suisse française. Immédiatement est affirmé le devoir de soumission des ecclésiastiques à l'État : « Les ecclésiastiques », lisons-nous, « sont des personnes établies sous la puissance souveraine. » L'Église est *dans* l'État. Elle a mission d'instruire et non de commander. Rien de plus contestable, de plus dangereux, que le système « des deux puissances ». Quant au droit canonique, c'est une législation « monstrueuse » : « Aucun homme, en tant qu'ecclésiastique, ne peut avoir aucune sorte de juridiction temporelle » ; les peines qu'infligent les ministres du culte doivent être « uniquement spirituelles ». La seule pensée qu'on puisse, dans l'Église catholique, excommunier le magistrat ou le souverain fait s'exclamer le rédacteur de l'article : « C'est une horreur ! une atrocité ! »

Pour « l'autorité ecclésiastique sur le dogme et le culte », elle ne peut

¹ E. Y., article *Sabbat*.

² *Ibid.*, article *Fêtes*.

consister que dans « l'explication » des vérités de la foi. Chacun, en effet, « n'est juge de la vérité d'un dogme que pour soi, jamais pour les autres ». C'est cette prétention de vouloir imposer une vérité, dont on se prétend seul juge, qui est à l'origine de tant de maux qui, de siècle en siècle, ont désolé la chrétienté. En tant que ministres d'un culte établi et soumis à l'autorité de l'État, les ecclésiastiques sont tenus à l'administration des sacrements, « sous l'inspection assidue du magistrat », et ne sauraient les refuser. Le pasteur qui bénit un mariage « n'est, dans le fond, que le magistrat désigné par la loi pour recevoir plus solennellement la foi du mariage ». De même, « les testaments et les enterrements sont incontestablement du ressort de la loi civile et de celui de la police » ¹.

L'article traite ensuite « des assemblées religieuses et ecclésiastiques ». Elles ne sont légitimes qu'à condition d'être autorisées par le souverain, ou du moins tolérées par lui. Il a, en tout temps, le droit de savoir ce qui se passe dans ces assemblées. C'est à lui aussi qu'il appartient d'examiner et d'approuver en définitive les « formulaires » que le clergé peut avoir établis ou modifiés.

Au tome IV de son *Supplément*, l'*Encyclopédie* d'Yverdon a consacré un article aux études requises des *Ministres du Saint Évangile*. Elles comportent la métaphysique (ontologie), la psychologie, le droit naturel, la philosophie morale, la théologie naturelle, à quoi viennent s'ajouter des notions de physique et de médecine : « enfin, la connaissance d'une théologie sensée, de la Sainte Bible et des langues nécessaires pour en comprendre le sens ». Ces études, lisons-nous encore, doivent se poursuivre toute la vie. Et Félice d'ajouter : « Qu'à ce tableau des qualités et des devoirs, aussi simple que terrible, chaque ministre de l'Église de Dieu s'examine lui-même !... L'incrédulité, l'irréligion, la tiédeur générale dans le cœur de la plupart des chrétiens, ne seraient-elles pas les effets naturels de l'ignorance des ministres, de leurs dissipations, de leurs occupations mondaines et d'une indifférence abominable pour leurs devoirs. Tirons le rideau ! » ²

Jusqu'à quel point, en brossant ce sombre tableau, Félice songeait-il à l'insuffisance et à la corruption du ministère religieux dans les seuls pays catholiques ou décrivait-il un état de choses dont le protestantisme suisse français aussi lui offrait la peu édifiante image, je ne saurais le préciser. Mais je ne suis pas loin de penser que la vie religieuse, en notre pays, au XVIII^e siècle, ne devait pas aller sans d'assez pénibles déficits.

¹ E. Y., article *Ecclésiastique*.

² *Ibid.*, *Suppl. IV*, article *Ministre du Saint Évangile*.

Sous des apparences d'austérité, et comme à l'abri d'un formalisme assez rigoureux, se dissimulait sans doute un latitudinarisme dont la doctrine morale de l'*Encyclopédie* d'Yverdon — si l'on peut parler de doctrine — nous propose d'assez fréquents exemples. Mon propos n'est pas, ici, d'insister longuement sur les idées morales exposées par le Dictionnaire de Félice. Ce serait, pour l'essentiel, redire des choses bien connues sur l'accord tant de fois affirmé entre la loi naturelle et la morale chrétienne. Félice, Bertrand et Mingard, principaux rédacteurs de l'*Encyclopédie* d'Yverdon en ces matières, sont nourris de Rousseau et ne cessent de se référer au témoignage infaillible de cette conscience naturelle dont tous les hommes, et dans tous les siècles, ne sauraient, paraît-il, ne pas entendre la voix. Mais à lire certains articles du Dictionnaire, on se convainc de l'imprécision — peut-être voulue — et du flottement de leur doctrine. Tantôt l'accent est mis sur le terme *naturel*, exactement à la façon dont le ferait un déiste, Voltaire par exemple. Tantôt, au contraire, il semble s'agir d'une conscience que seul le christianisme est susceptible d'avoir informée. Loi naturelle, d'une part ; morale, d'autre part, liée à l'unicité de la révélation : l'*Encyclopédie* d'Yverdon hésite, ou, plus exactement, varie, sans souci de rigueur. La chose sûre, c'est qu'elle accorde la primauté à la morale sur la foi. On lit, à l'article *Morale* : « Qu'un homme rejette certains dogmes, mais qu'il suive exactement les règles de la morale, n'en est-ce pas assez pour le bien de la société, pour le repos de l'Église et celui de l'État ? »¹ Et, dans l'article *Vertu*, Félice est plus explicite encore, sans d'ailleurs se montrer original, car on reconnaît dans ce qui va suivre l'enseignement de Jean-Jacques : « Une fausse religion peut me donner des idées fausses de la divinité et de la manière de m'acquitter de mes devoirs envers elle, je l'avoue. Mais outre que ces devoirs envers Dieu ne sont pas les seuls à remplir pour être vertueux, et que, malgré mes erreurs relativement à la divinité et à son culte, je puis m'acquitter parfaitement bien de ceux qui me regardent et de ceux que je dois remplir vis-à-vis de mon prochain, ces mêmes erreurs relativement à la divinité et à son culte ne m'empêcheront pas d'être vertueux dans le cercle étroit de ma vie... Je sens également une satisfaction intérieure, aussi consolante que si j'avais agi conformément aux idées les plus vraies de la divinité ; je suis persuadé de *ma justice naturelle*, je suis heureux... Il y a des Turcs et des payens vertueux, aussi bien et peut-être plus que de [*sic*] chrétiens. Que ces derniers,

¹ L'article *Morale* est de Bertrand.

flattés de la vérité de leur religion, ne regardent pas ceux qui ne suivent pas la Croix comme vicieux et incapables de vertu. *Ce jugement est théologique et par conséquent capable de révolter tout être pensant.* » J'ai souligné cette dernière phrase, où l'on peut voir un bel exemple du peu de cas que la protestante *Encyclopédie* d'Yverdon fait de la théologie. Félice le montre encore, dans le même article *Vertu*, en répondant à une objection que soulève le bonheur de cet homme persuadé de *[sa] justice naturelle*. Heureux en ce monde, peut-être ; mais, dans l'autre monde, ne court-il pas le risque de la réprobation ? Point du tout, estime Félice. « Une ignorance invincible ne pourrait-elle [le] justifier devant le tribunal de Dieu ? » Et, sur un ton assez léger, il ajoute : « La décision en appartient aux recherches théologiques. » Comprenons qu'en réalité cela ne lui importe guère.

Plusieurs articles du Dictionnaire établissent une distinction entre la morale du sage, du « philosophe » et celle qui doit régler la conduite de la multitude. La recherche et la connaissance du vrai, en morale, n'importe qu'à un « petit nombre ». Pour la plupart des hommes, il suffit qu'ils mettent en pratique, sans en prétendre juger la valeur, des principes utiles à leur bonheur individuel et à l'ordre social, ces principes demeurant pour eux de simples préjugés : « Le préjugé, écrit Mingard, est le seul guide » — entendez : *doit* être le seul guide ! — « de la multitude. » En morale comme en religion, « il y a des erreurs respectables » ¹. Cela dit, libre aux sages de sourire et, dans une certaine mesure en tout cas, de s'affranchir des contraintes où il est bon que le reste des hommes trouve un frein à leurs passions. Certains articles de l'*Encyclopédie* d'Yverdon ne vont pas, à ce point de vue, sans surprendre. Non qu'elle se permette de prêcher ouvertement une morale libertine, affranchie de toute influence chrétienne. Mingard, même alors qu'il justifie les passions « véhémentes » ², ne saurait être soupçonné d'une telle intention. Élie Bertrand aboutit, lui, à un hédonisme qui ne garde plus grand-chose de cette religion dont il est l'un des ministres. Félice va plus loin encore. Là où l'*Encyclopédie* de Paris, se référant aux théologiens, voit dans la concupiscence le principe du péché originel, il affirme : « La concupiscence n'est point un péché en elle-même, mais un appétit naturel et nécessaire » ³. De même, considérant la fornication « relativement à la loi naturelle », il ne saurait « l'envisager comme un crime, car il

¹ E. Y., *Suppl. V*, article *Préjugé*.

² *Ibid.*, article *Passion*.

³ *Ibid.*, article *Concupiscence*.

est très permis, suivant les lois naturelles, à deux personnes libres de convenir de l'usage réciproque de leurs corps »¹. Mais, dans quelques autres articles, le Dictionnaire d'Yverdon ne craint pas de se montrer plus audacieux encore. Est-ce seulement pour amuser ses lecteurs qu'il emprunte à l'*Encyclopédie* de Paris le petit article *Chaleur* qu'avait rédigé Diderot, où la capacité de l'homme de faire l'amour quand il veut est caractérisée comme « une bénédiction particulière de la Providence » ? Que penser, d'autre part, de Félice accueillant — on ne saurait parler de distraction — l'article *Ennui*, où est célébré, aussi ouvertement que l'aurait pu faire un d'Holbach, la supériorité de l'amour physique ? « On fait maintenant peu de cas de l'amour platonique ; on lui préfère l'amour physique, et celui-ci n'est pas réellement le moins vif... Je m'en tiens à l'amour physique. C'est pour lui que M. de Buffon se déclare et je pense comme lui que, de tous les amours, c'est le plus agréable »².

Entre l'*Encyclopédie* de Paris et celle d'Yverdon les rapprochements que l'on peut faire quant aux divers problèmes de l'éducation sont nombreux. Même affirmation de la nécessité de répandre l'instruction, si l'on veut que se propagent les « lumières », en même temps que s'affermissent les dispositions au bien. Félice écrit : « La lumière conduit ordinairement à la vertu ; les ténèbres et l'ignorance conduisent au vice... Travailler à se rendre l'esprit juste, c'est travailler en même temps à se rendre le cœur droit »³. Même prépondérance accordée aux connaissances scientifiques, à ce que nous appelons les humanités modernes, sur les humanités classiques. L'*Émile* est, sur ce point, mis souvent à contribution par Félice, et le Dictionnaire d'Yverdon se plaît à reproduire l'article *Collège*, écrit par d'Alembert, article où l'on peut lire que « le temps qu'on emploie à composer en latin est un temps perdu ». C'est aussi l'opinion de Chavannes, publiant, en 1787, un *Essai sur l'éducation intellectuelle*, qui marque une date dans l'histoire des doctrines pédagogiques en notre pays. Même attachement — et ici l'influence de Rousseau se marque clairement — au principe de l'éducation privée, précepteur ou pensionnat (on sait que Félice dirigeait, à Yverdon, une telle institution). Mingard et, après lui, Chavannes relèvent cependant qu'une telle éducation est un privilège que seuls des parents fortunés peuvent procurer à leurs enfants. Pour les autres, il convient que l'État se charge

¹ E. Y., article *Fornication*.

² *Ibid.*, Suppl. III, article *Ennui*. Sans signature ; mais ce n'est pas un emprunt à E. P., qui donne un article de Jaucourt.

³ *Leçons de logique* (Yverdon, 1770), t. II, p. 231-232.

d'organiser leur instruction. Mais tous s'accordent à reconnaître l'insuffisance, à l'époque, des établissements d'éducation publique. Chavannes, l'un des premiers en notre pays, proposera, dans son *Essai*, un plan d'études qui, dit-il, « ne peut être exécuté qu'à la faveur d'une institution publique, par un concours de maîtres travaillant tous de concert pour arriver au même but, salariés et pourvus de tout le nécessaire, et dont chacun pût donner ses soins au moins à dix ou quinze élèves à la fois ».

Position philosophique, religieuse, morale, pédagogique de l'*Encyclopédie* d'Yverdon en face de celle de Paris : j'ai brièvement fixé l'essentiel des ressemblances ou divergences. On me pardonnera, je l'espère, d'être très bref aussi, en cette fin de chapitre, sur les doctrines politiques, sociales et économiques du Dictionnaire suisse français. Félice, auteur de la plupart des articles consacrés à ces diverses matières, emprunte — et sans la moindre vergogne — de tous côtés. Partout se retrouve la trace du Montesquieu de l'*Esprit des lois* et, plus encore, du Rousseau du *Contrat social*. L'article *Gouvernement*, par exemple, transcrit des chapitres entiers de ce dernier ouvrage. Rien donc de véritablement original dans l'analyse des diverses formes de gouvernement, ni dans celle des attributions des pouvoirs législatif et exécutif ¹. Certes Félice affirme bien haut que la souveraineté réside dans le peuple ² et que, des deux pouvoirs, l'exécutif est subordonné au législatif, véritable représentant des volontés populaires ; en réalité il ne se montre guère favorable à la démocratie. Quelque éloge qu'il fasse de la démocratie directe, exercée dans certains cantons suisses, ou du principe de l'élection, il apparaît fort sceptique quant aux avantages de cette forme de gouvernement : « La démocratie », écrit-il, « a bien des avantages réels, quoique les désavantages l'emportent de beaucoup. » Et de préciser : « L'on peut dire des gouvernements populaires qu'ils n'ont rien de bon que la liberté qu'ils laissent au peuple d'en choisir un meilleur... Tout peuple souverain doit nécessairement tomber dans la plus abominable corruption ; elle est la suite de la liberté excessive et trop vantée dans la démocratie ³. » Certes, c'est poser « une question insoluble » ⁴ ; mais les préférences de Félice vont, sans aucun doute, à l'aristocratie. Dans

¹ Félice, à la suite de Rousseau encore, introduit, dans l'article *Pouvoir*, la notion de *Pouvoir confédératif* et fait, à ce propos, l'éloge de la Confédération suisse.

² Voir article *Souverain, Souveraineté*.

³ E. Y., article *Démocratie*.

⁴ *Ibid.*, article *Gouvernement*.

l'article qu'il consacre à cet objet, il prend soin de distinguer entre l'aristocratie de naissance et l'aristocratie élective de type helvétique (Berne, Genève). Là, « le moindre citoyen peut s'élever par son mérite aux premières magistratures de l'État », cependant que l'État lui-même se voit « affermi contre la tyrannie de l'État populaire, un plus grand nombre de personnes étant intéressées à veiller à sa conservation »¹. Et c'est dans l'article *Gouvernement* qu'on peut lire cet éloge décidément excessif de la république aristocratique bernoise : « Que de mérite dans les membres de nos sages aristocraties helvétiques !... Cinéas, sorti de notre Sénat de Berne, rapporterait même aujourd'hui à Pyrrhus que les membres, par leur sagesse et par leurs vertus, composent une assemblée de rois, si tant est que les rois méritent cet éloge flatteur². » On peut se demander ce que le grand Haller lui-même, patricien bernois, dut penser à la lecture d'un tel passage — s'il l'a lu. Que de fois, dans ses lettres à Bonnet, ne se plaint-il pas d'être tenu à l'écart du pouvoir ! Ses mérites éminents n'eussent-ils pas dû lui permettre de s'élever à ces « premières magistratures de l'État », dont Félice prétend que « le moindre citoyen », dans une république comme celle de Berne, peut y atteindre ? Et l'on imagine que les natifs genevois, de leur côté, ne devaient guère apprécier les conceptions politiques de Félice, qui en vient même, à la suite de Mercier de la Rivière, à faire l'apologie du « despotisme légal ». En opposition au « despotisme arbitraire », que l'on s'accorde généralement à haïr, le « despotisme légal » apparaît à l'Encyclopédiste d'Yverdon « fondé sur les principes d'une raison évidente »³. La loi, en effet, dans une nation éclairée, ne peut vouloir que le bien du peuple et ne saurait qu'être conforme au droit naturel. Cette autorité absolue de la loi, c'est pour notre bonheur que nous nous y soumettons : despotisme qui a pour lui « la force irrésistible de l'évidence » et que le souverain exerce en tant que « serviteur de l'ordre et de la raison »⁴.

Si l'*Encyclopédie* d'Yverdon doit beaucoup aux théories politiques du *Contrat social*, elle se sépare, en revanche, du Rousseau du *Discours sur l'inégalité*. Non que, d'ailleurs, elle se montre fort conséquente dans sa défense de la perfectibilité. Si, dans l'article *Homme*, Félice ne voit qu'utopie dans la peinture que Rousseau fait du primitif, l'article *Sau-*

¹ E. Y., article *Aristocratie*.

² *Ibid.*, article *Gouvernement*.

³ *Ibid.*, article *Despotisme*.

⁴ *Ibid.*

vage célèbre, au contraire, le bonheur de ces peuplades qui ne connaissent ni la dépendance, ni l'inégalité des fortunes et des conditions¹. Cependant, d'accord avec Mingard, Félice montre les hommes, mus par un « principe naturel de sociabilité », s'organisant en communautés peu à peu élargies où, les connaissances augmentant, les mœurs insensiblement s'adoucissent. Le progrès politique, social, de l'humanité est en raison directe du progrès des « lumières »². Rêver d'un retour de l'homme à l'état de nature paraît à Félice à la fois impraticable et criminel : « Il faut être bien barbare pour oser prendre le parti de la barbarie au milieu des peuples civilisés³. » Freiner le progrès des sciences et des arts n'est pas moins coupable ; c'est « laisser le monde aller comme il va, c'est le laisser dans l'erreur, dans la langueur et dans l'abjection »⁴. Félice ne craint pas d'affirmer même la nécessité des révolutions : « Ces bouleversements », écrit-il, « sont peut-être aussi nécessaires, aussi naturels au système moral, que les tempêtes et les cataclysmes à la constitution physique de notre globe⁵. » A de telles audaces, d'autres articles, et de Félice aussi, opposent un sentiment de conservation sociale, dont on voit assez mal comment il peut s'allier à une conception aussi résolument progressiste du déroulement de l'histoire. C'est ainsi, par exemple, que l'article *Corruption publique* nous offre le tableau d'un peuple sans mœurs, où il semble bien qu'il faille reconnaître la France, et la peinture s'achève sur une adjuration véhémement aux « chers Helvétiens, tour à tour la terreur et l'appui des peuples » : « Vous êtes beaux encore », s'écrit Félice ; « souffrez pourtant que je vous le dise, les semences des vices qui ont amolli vos voisins ont déjà pénétré chez vous... » Suit une vive sortie contre les effets néfastes du luxe en notre pays — on croirait lire la *Lettre à d'Alembert* — et contre « l'éducation scientifique et verbeuse que nous donnons à la jeunesse ». Conclusion : « Si nous avons besoin de savants, comprenons au moins que des défenseurs nous sont encore plus nécessaires. »

Quelques mots encore sur les doctrines économiques développées

¹ Le mythe du « bon sauvage » est lié, dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon, comme chez tant d'auteurs du XVIII^e siècle, à la condamnation de l'esclavage des Nègres : « odieux système », qui ne « mérite du philosophe » qu'« un silence plein de mépris et du nègre un coup de poignard » (article *Nègres, esclavage des*). On lit aussi, dans l'article *Esclavage* (non signé) : « On dit : les Nègres sont méchants. » A cela, le rédacteur répond : « Pas assez ! »

² Voir article *Perfectibilité* (Mingard).

³ E. Y., article *Projet*.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon. De 1768 à 1769, Félice avait publié la *Physiocratie* de Quesnay, suivie de *Discussions et développements sur quelques-unes des notions de l'économie politique*, par Dupont de Nemours (6 volumes in-8°). De 1770 à 1771 paraissent, à Yverdon aussi et par les soins de la Société économique de Berne, les 16 volumes in-8° de l'*Encyclopédie œconomique*. Il y avait là matière surabondante à nourrir les rubriques de l'*Encyclopédie* suisse française, et Félice ne s'en fait pas faute, recourant au surplus à divers articles de Quesnay, de Turgot parus dans l'*Encyclopédie* de Paris, à moins qu'il n'emprunte d'autres idées encore au marquis de Mirabeau ou à Mercier de la Rivière. Il est naturel que la doctrine des Physiocrates ait trouvé, en notre pays, au XVIII^e siècle, l'approbation des économistes. Partant du postulat que « l'art noble » de l'agriculture est le seul vraiment productif, la terre étant l'unique source des richesses, les Physiocrates devaient rencontrer, dans une Suisse à la structure économique alors uniquement rurale, des disciples enthousiastes. Il suffit de parcourir les articles que Félice consacre à la *Dépopulation*, à la *Richesse*, au *Commerce*, au *Commerce des grains*, à la *Concurrence*, à l'*Agriculture*, à l'*Impôt*, au *Produit net*, etc., etc., pour y retrouver, à peine modifiées, adaptées plus ou moins adroitement aux conditions particulières d'un pays qui n'a jamais connu la grande propriété, les idées chères à Quesnay ou à Mirabeau. Théorie du produit net et de l'impôt unique ; notion du « bon prix » ; libre concurrence et liberté des échanges agricoles par l'affranchissement de toutes taxes et de tous contrôles : thèmes communs à l'*Encyclopédie* de Paris et à celle d'Yverdon. Tout cela — il faut aussi le constater — ne paraît avoir trouvé chez nous, à l'époque, que fort peu d'applications pratiques. Si l'*Encyclopédie* d'Yverdon eut, en matière d'économie rurale, quelque utilité immédiate, c'est bien davantage par les conseils que nos propriétaires terriens pouvaient trouver, dans certains articles, sur l'exploitation de leurs domaines, sur des procédés nouveaux de culture des terres, d'aménagement forestier ou d'élevage.

En marge de l'Encyclopédie : de Voltaire à Mirabeau

Les limites assez étroites où j'ai tenu à borner ce mémoire me retiennent d'envisager certains développements d'une étude centrée, peut-être trop rigoureusement, sur l'*Encyclopédie* de Paris, ses rééditions suisses et sur l'entreprise rivale d'Yverdon. Il manquerait pourtant quelque chose à mon exposé, si je ne tentais brièvement de suggérer — telle une sorte de fond de tableau — ce que furent chez nous, entre 1770 et 1785 environ, d'autres démarches encore de l'esprit encyclopédiste.

Voltaire, une fois de plus, se montre particulièrement actif et, en face de lui, l'inquiétant et l'invitant à la riposte, d'Holbach auteur de la *Théologie portative* et, surtout, du *Système de la Nature*. Panckoucke, qui lance, en 1769, son *Prospectus* d'une réédition de l'*Encyclopédie*, augmentée de *Suppléments*, espère pouvoir compter sur la collaboration du patriarche de Ferney. Mais celui-ci a déjà conçu un autre projet. Comme le lui écrira d'Alembert ¹, il va refaire l'*Encyclopédie* à lui tout seul. Cramer, en effet, de 1770 à 1772, publie les neuf volumes des *Questions sur l'Encyclopédie* ². Parallèlement, la Société typographique de Neuchâtel en procure une édition « revue, corrigée et augmentée par l'auteur » ³. En 1770 aussi, Grasset s'apprête à publier, à Lausanne,

¹ Lettre du 22 février 1770.

² On sait que le pasteur Élie Bertrand composa, pour les *Questions*, l'article *Droit canonique*.

³ Ostervald, directeur de la Typographie neuchâteloise, était allé, en avril 1770, rendre visite à Voltaire, afin d'obtenir la priorité dans la publication des *Questions sur l'Encyclopédie*. Néanmoins, c'est à Cramer que fut confié le soin de procurer l'édition originale. Les apports de Voltaire à l'édition neuchâteloise, dite « revue, corrigée et augmentée », sont minimes (j'ai collationné les deux textes). L'édition de la Société typographique de Neuchâtel fut l'objet d'une plainte des pasteurs, qui jugeaient l'ouvrage « licencieux et dangereux ». Cependant, l'impression fut autorisée, à condition que l'ouvrage ne fût destiné qu'« à l'étranger ». Le premier volume sortit de presse le 6 décembre 1770 ; le neuvième et dernier, le 11 avril 1772. Le tirage était de 2500 exemplaires. Il n'en restait plus que deux, dans les magasins de la Société typographique, au commencement de l'année 1777. — Ajoutons qu'en 1775, Grasset, à Lausanne, publiait à son tour les *Questions* ; d'où scandale chez les scholarques lausannois, plainte au bailli, représentant de l'autorité bernoise.

une édition de l'ensemble des œuvres de Voltaire, en trente-quatre volumes. Le pasteur Allamand se félicite de l'honneur qu'une telle publication fait à son petit pays. Il voudrait pouvoir procéder « en personne » à la révision des épreuves. Il se permettrait alors d'importuner l'auteur, en lui communiquant ses « doutes et scrupules ». Voltaire « trouverait-il mauvais », écrit-il, « que je lui proposasse de voir à quoi sert tout ce mépris, cette aversion et cette exécution qu'il marque pour ce pauvre peuple juif ?... N'y aurait-il donc rien à gagner, pour toute bonne fin, à dessaler un peu ce qui a été lâché dans ce ton d'aigreur et à donner aux disciples de Jésus-Christ l'exemple de la douceur et de la débonnairété ?... Je sais bien que cette douceur est dans le Système de la tolérance, mais je la voudrais partout ailleurs. » Et Allamand de rêver, une fois de plus, d'un Voltaire procurant « au genre humain, en articles clairs et précis, la religion dont il a besoin ». « Je me persuade », ajoute-t-il, « que quatre plénipotentiaires, que vous nommeriez, règleraient en trois jours, sous votre médiation, tous les articles de la paix universelle, et je ne doute presque pas qu'ils ne fussent bien près d'être acceptés dans toute l'Europe en moins de dix ans. Voilà mon château en Espagne ; il ne tient qu'à vous de le réaliser, en formant le congrès à Ferney ¹. »

Bonnet et Haller apparaissent moins confiants qu'Allamand, lorsqu'ils apprennent les nouvelles entreprises du Patriarche. « Savez-vous », écrit Bonnet, « que ce fameux brochurier travaille tout seul à une nouvelle *Encyclopédie* ? Rien n'est plus certain. Cet Encelade ne trouve rien qui lui paraisse hors de la portée de ses bras. Il insulte au moins au Ciel et à la terre. Abandonnons-le au jugement du Ciel ². » Et Haller d'exprimer sa stupéfaction : « Voltaire, une *Encyclopédie* ? Sans savoir aucune langue ! sans être maître d'aucune science ! A soixante-quinze ans ! C'est l'excès du délire ³. » Bonnet partage cet avis. Ce dont il est sûr, en tout cas, c'est que l'homme de Ferney « remplira ce gros livre de ses crachats et de ses excréments et qu'il en fera un cloaque » ⁴. Crachats et excréments qui, semble-t-il, ne retiennent pas l'auteur des *Recherches sur le christianisme* de lire, jusqu'au bout, les *Questions sur l'Encyclopédie*. Il veut bien reconnaître que l'article *Athéisme* contient, « çà et là, d'assez bons arguments en faveur de l'existence de Dieu » ; mais cependant, « on voit assez que l'homéliste se tient à la superficie de la matière, et

¹ *Revue historique vaudoise*, 1898, pp. 356-360. Lettre à Voltaire, du 25 janvier 1770.

² *Ms. Bonnet*, 73, fol. 115 verso. Lettre à Haller, du 29 janvier 1770.

³ *Ibid.*, 50, fol. 31. Lettre à Bonnet, du 4 février 1770.

⁴ *Ibid.*, 73, fol. 121 verso. Lettre à Haller, du 13 février 1770.

il s'y trouve d'odieuses calomnies contre l'Écriture, qu'il a répétées cent et cent fois dans plus de cinquante brochures et qui ont été réfutées victorieusement autant de fois »¹. Tout considéré, Voltaire demeure pour Bonnet un « empoisonneur public » : « Cet écrivain éternel rassemble journellement dans ses nombreuses *Questions sur l'Encyclopédie* une partie des poisons qu'il a disséminés dans ses autres écrits »². » Tronchin, le fameux docteur, à qui ces dernières lignes sont adressées, tente de défendre Voltaire : « Non, mon cher philosophe », lui rétorque Bonnet, « je n'ai pas remarqué que, depuis un couple d'années, l'apôtre des mécréants ait changé de ton... Le léopard ne change pas de peau. Sa petite réponse au *Système de la Nature* n'est point une palinodie, comme vous le pensez. Il n'est pas proprement athée ; il n'est pas non plus vrai théiste : il est plutôt déiste »³. »

« Petite réponse au *Système de la Nature* » : il s'agit de la section IV de l'article *Dieu*, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. L'ouvrage de d'Holbach, l'une des expressions les plus nettes du matérialisme au XVIII^e siècle, avait paru au début de l'année 1770, sous le nom de M. de Mirabaud, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Voltaire le lut, sans doute, en juin, et aussitôt songea à le réfuter. D'Holbach était du nombre des Encyclopédistes, mais ses indiscutables affirmations d'athéisme risquaient de compromettre la propagation des « lumières », telle du moins que le Patriarche de Ferney l'envisageait. Le 16 juillet, dans une lettre à d'Alembert, il estime que le *Système* va faire « un mal affreux à la philosophie ». Frédéric II, à Potsdam, pensait de même et se mit en devoir de rédiger, lui aussi, une réfutation du dangereux et compromettant ouvrage — réfutation qu'il renonça d'ailleurs à publier, ne voulant, disait-il, « scandaliser personne »⁴. Bonnet prit connaissance du *Système* au même moment que Voltaire. Il en éprouva une véritable épouvante, dont il fait confidence à Haller, dans une lettre du 16 juin 1770 : « Il vient de paraître en faveur de l'athéisme le livre le plus affreux qui soit jamais sorti de l'esprit humain. Je parle du *Système de la Nature*. J'en ai parcouru divers morceaux, et j'ai été aussi étonné de l'audace effrénée de l'écrivain, que profondément affligé du ravage que ce livre ne manquera pas de faire dans toutes les têtes dépourvues de principes. Rien n'y est ménagé ; rien n'y est voilé ; c'est le matérialisme le plus

¹ Ms. Bonnet, 73, fol. 162 verso. Lettre à Haller, du 11 août 1770.

² Ibid., 73, fol. 222 verso. Lettre à Tronchin, du 9 novembre 1771.

³ Ibid., 73, fol. 238. Lettre à Tronchin, du 3 janvier 1772.

⁴ Lettre de Frédéric II à Voltaire, du 16 septembre 1770.

pur, le plus absolu, le plus universel. L'auteur ne se borne point à rendre l'existence de Dieu suspecte ; il va jusqu'à prétendre prouver rigoureusement qu'elle est chimérique, absurde, contradictoire. Il soutient l'éternité de la matière et l'essentialité du mouvement. Il ne rougit point de justifier l'athéisme et de le donner pour la philosophie la plus raisonnable, la plus lumineuse et la plus propre à faire le bonheur de l'homme et des sociétés. Il prêche sans cesse la vertu, la bienfaisance, l'amour des hommes, etc., etc. Il y a des morceaux écrits avec chaleur, et qui n'en sont que plus dangereux pour les âmes sensibles et ignorantes. Partout il dogmatise ; il est du plus grand sérieux et paraît chercher la vérité de la meilleure foi du monde. Il ne plaisante point. Il pèse, discute, analyse ; mais tout cela à sa manière. Il est quelquefois profond et toujours fort érudit... Je crains fort qu'on ne le réfute pas comme il demande à l'être, et que le réfuteur ou les réfuteurs n'aient pas assez d'esprit et de génie pour manier supérieurement une telle controverse et pulvériser les sophismes de ce nouveau Lucrèce. J'entrevois que les dogmes monstrueux de la religion catholique lui ont mis les armes à la main. Je prie du fond de mon cœur cet ÊTRE ADORABLE, dont l'insensé combat l'existence, de susciter dans son Église des hommes capables de défendre victorieusement la plus importante, la plus sublime et la plus consolante de toutes les vérités ¹. »

Ce réfuteur d'« assez d'esprit et de génie », ce ne pouvait, au sentiment de Bonnet, être Voltaire. Au milieu de juillet, celui-ci est occupé à corriger les épreuves de l'article *Dieu*, qui devait paraître, en brochure séparée, le mois suivant ². Bonnet, renseigné par quelqu'un qui a passé par Ferney, ne s'étonne pas de ce nouveau projet du « chef de la nouvelle École ». Il a, « en quelque sorte », prévu que, déiste, Voltaire s'élèverait contre le matérialisme du *Système* : « Voltaire, dit-il, veut un Dieu pour rendre raison de l'univers. Il est vrai que son Dieu est presque aussi oisif que celui d'Épicure. » Mais, que va être cette réfutation, venant d'« un écrivain qui ne connaît de la métaphysique que le nom, et qui insulte sans cesse au christianisme » ? Bonnet estime même qu'il n'est guère de Français capables de « réfuter un athéisme aussi systématique. La plupart ne font pas d'assez bonnes études de philosophie rationnelle,

¹ Ms. Bonnet, 73, fol. 146.

² Brochure de 56 pages, intitulée : *Dieu, Réponse au Système de la Nature* [suivi de] : *Fonte, Art de jeter en fonte des figures considérables d'or et de bronze*. Le second article est une attaque contre l'abbé Guénée, auteur des *Lettres de quelques juifs portugais*, où Voltaire s'était vu malmené. — La brochure fut éditée par Cramer. La Société typographique de Neuchâtel en procura une réimpression.

et leur théologie est trop essentiellement défectueuse »¹. Fin août, Bonnet a lu la brochure de « l'homme de Ferney » : « Vrai persiflage », juge-t-il. « Tout s'y réduit, au fond, à cette proposition que *l'horloge suppose un horloger* ; mais ce n'est pas par de semblables arguments qu'on réfute les sophismes dangereux de ce livre infernal ². » Décidément, Voltaire « baisse » ; sa réponse à l'athée est « misérable ». Ce qu'il faudrait, pour réduire au silence le philosophe matérialiste qu'est d'Holbach, c'est « lui démontrer préalablement l'impossibilité physique d'un mouvement éternel ; il faut lui prouver, par la contingence de la matière, qu'elle n'est pas nécessaire ; que le mouvement n'en est qu'un mode ; que la raison suffisante de l'actualité de ce mode ne peut être dans l'essence de la matière, quoiqu'il ait son fondement dans cette essence »³. Questions épineuses, et d'une métaphysique que Voltaire juge vaine. Haller n'est pas loin de penser de même, bien que pour de tout autres raisons. Le *Système de la Nature*, il se garde de le lire : « Je lis pour m'instruire, ou pour me délasser. Ce n'est [*sic*] chez un athée que je cherche de l'instruction, et un livre qui m'afflige ne m'amuse point ⁴. » Bonnet a beau insister, lui représentant que l'argument matérialiste de l'organisation de la matière par le jet fortuit des atomes mérite sérieuse considération : Haller ne veut rien entendre : « Je n'aime rien », dit-il, « de ce qui me mène au désespoir ⁵. »

Le réfutateur du baron d'Holbach, souhaité par Bonnet, se révélerait-il, ce même été 1770, en la personne du pasteur Allamand, qui publie un *Anti-Bernier ou Nouveau Dictionnaire de théologie, par l'auteur des P[ensées] A[nti-philosophiques]* ? Bonnet semble le croire, qui voit dans cet ouvrage « la plus terrible bombe qui soit jamais tombée sur la tête de l'incrédule »⁶. A lire ce *Dictionnaire*, qui eut un certain retentissement, il est permis de penser que le naturaliste de Genthod se fait quelques illusions⁷. Et d'abord, ce n'est pas au *Système de la Nature*, œuvre capitale, qu'Allamand donne une réponse, mais à cette *Théologie portative, ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne, par M. l'abbé Bernier, licencié en théologie*, très médiocre compilation où Naigeon avait,

¹ Ms. Bonnet, 73, fol. 158. Lettre à Haller, du 18 juillet 1770.

² Ibid., 73, fol. 165. Lettre à Haller, du 25 août 1770.

³ Ibid., 73, fol. 164 verso. Lettre à Haller, du 25 août 1770.

⁴ Ibid., 50, fol. 43. Lettre à Bonnet, du 23 juin 1770.

⁵ Ibid., 50, fol. 57. Lettre à Bonnet, du 4 novembre 1770.

⁶ Ibid., 73, fol. 158 verso. Lettre à Haller, du 18 juillet 1770.

⁷ Il semble bien que Bonnet, assez vite, ait mis la sourdine à l'expression de son enthousiasme. Dès le 11 août 1770, il laisse entendre à Haller qu'il trouve, dans l'*Anti-Bernier*, « certains sarcasmes qui ne sauraient plaire à un esprit modéré ». Cependant, « l'ouvrage instruit, amuse et fait penser ». (Ms. Bonnet, 73, fol. 162 verso.)

en 1767, collaboré avec d'Holbach. Rien, autant dire, dans l'*Anti-Bernier* qui puisse le moins du monde ébranler l'édifice du matérialisme. Sans beaucoup de peine, Allamand fait justice du fanatisme antichrétien qui s'exprime, de la façon la plus déplaisante et la plus vulgaire, dans la *Théologie portative*. Mais, s'il se montre ennemi déclaré de ceux qu'il appelle « les Frères Philosophes » — parmi lesquels, malgré tout, il ne consentit jamais à mettre Voltaire —, il apparaît non moins hostile aux excès du dogmatisme théologique. C'est ainsi que, définissant le *Sens commun* : « l'intelligence, telle qu'elle se trouve dans le général des hommes, qui saisit d'abord les vérités évidentes, qui rejette d'abord les absurdités évidemment telles... », il en vient à affirmer : « A prendre ainsi le *sens commun*, s'il y a quelque chose dans la théologie qui lui soit contraire, je suis d'avis qu'on retienne plutôt le *sens commun* que la théologie. » Qu'à partir d'une telle déclaration notre pasteur soit amené à prétendre, à propos de la *Prédestination* calvinienne, que, « si saint Paul revenait au monde, il serait bien étonné de se trouver l'Apôtre de cette étrange doctrine », nous ne nous en étonnerons pas. Et pas davantage à l'entendre dire des *Mystères* de la religion chrétienne : « Si on m'en propose de contraires à ce que je tiens pour *bon sens*, j'avoue que le mien ne peut pas les admettre. » Il voit dans le mot *Réprouvés* un terme « inconnu à l'Évangile », et le voilà niant l'éternité des peines de l'Enfer. Quant au dogme de la *Trinité*, « ce mot n'étant point dans l'Écriture, non plus que les autres expressions techniques dont on se sert pour expliquer, ou pour obscurcir le dogme même, [il] consentirait de bon cœur qu'il n'en fût plus parlé ». Allamand multiplie les sévérités à l'endroit de la théologie : « science, écrit-il, devenue à celle de la vraie religion comme la philosophie de l'École à la vraie philosophie ». Et que dire de l'*Esprit de parti*, qui « gâte tout », « les catholiques, les protestants, les anglicans, les presbytériens, etc. [étant] plus catholiques, protestants, etc., qu'ils ne sont chrétiens » ! En face de tant de sottises, d'incompréhensions et des entreprises de l'intolérance, alors que l'impie et l'athéisme ne cessent de porter plus loin leurs conquêtes, que faire d'autre que « d'inviter les théologiens sages, vraiment chrétiens, et, par là même, vraiment philosophes, de toutes les communions, à oublier leurs préventions et leurs querelles particulières, pour se réunir contre l'ennemi commun, qui rugit autour d'eux » ¹.

¹ Je ne donne la référence que de cette dernière citation : *Anti-Bernier*, t. I, p. V. Pour les autres emprunts au même ouvrage, on se reportera aux articles que, dans mon texte, je mentionne en italiques.

La pensée d'Allamand rejoint, on le voit, celle de Voltaire. Aussi s'explique-t-on, particulièrement à la lecture du dernier texte cité, que le pasteur vaudois ait fort admiré l'article *Dieu*, où il voyait « des traits d'une lumière brillante »¹. Une fois encore, Allamand bâtissait son « château en Espagne » : Que Voltaire ne tentait-il, à Ferney, « un essai de Religion raisonnable » ! « Ah ! Monsieur », écrit-il au Patriarche, « si vous allumiez sérieusement ce flambeau, pouvez-vous douter que tout ne prît feu dans peu d'années ? Quel bienfait pour le genre humain et quelle gloire pour Ferney ! »² Et Voltaire, l'an suivant, de raconter au pasteur de Corsier comment, le jour de la Fête-Dieu, l'on avait pu voir, à Ferney, une centaine de protestants « élever de beaux reposoirs » pour la procession, « et leurs femmes assister à notre grand-messe pour leur plaisir... » « Il y a », ajoutait-il, « un village de libre en France, et c'est le mien. Quand je ne serais parvenu qu'à voir rassemblés chez moi comme des frères des gens qui se détestaient au nom de Dieu, il y a quelques années, je me croirais trop heureux »³.

Le *Système de la Nature*, médiocrement réfuté par Voltaire et point du tout par Allamand, devait encore susciter un scandale, en Suisse française, au cours de l'été 1771. La Société typographique de Neuchâtel venait d'en procurer une nouvelle édition. La Vénérable Classe des Pasteurs, alarmée, se plaignit au Conseil d'État de la Principauté. Celui-ci ordonna une enquête. D'autre part, Leurs Excellences de Berne adressèrent, à leur tour, des doléances aux autorités neuchâteloises, exprimant la crainte de voir le *Système* pénétrer sur territoire bernois et corrompre, à la fois, les esprits et les mœurs. Il fallut sévir : interdiction de « la publication », du « débit » et de « toute circulation quelconque » de l'ouvrage⁴. Ostervald, directeur de la Société typographique, démissionna de toutes ses charges et emplois publics. Son codirecteur, Jean-Élie Bertrand, fut déclaré déchu du Sacré Ministère. De Berne, il semble bien que Haller suivait de près l'affaire. Le 26 août, il en informe Bonnet : « Vous savez la catastrophe que le *Système de la Nature* a attirée à ses éditeurs de Neuchâtel : sur une forte lettre que nous leur avons écrite, ils ont déposé le neveu Bertrand professeur (ou recteur de l'École), et le banderet Ostervald, le chef des mécontents, ... a résigné ses emplois, qu'il allait perdre. Notre Gouvernement n'aime pas cet esprit d'indépen-

¹ R. H. V., 1898, p. 361. Lettre à Voltaire, du 24 octobre 1770.

² *Ibid.*, p. 361, même lettre.

³ *Ibid.*, p. 364. Lettre du 17 juin 1771.

⁴ *Mandement* du Conseil, en date du 22 août 1771 (Archives de l'État de Neuchâtel, *Mandements*).

dance, qui ne doit pas épargner le Prince, toujours sujet à faire des fautes, puisqu'il attaque l'Être souverain, qui n'en fait jamais ¹. » Bonnet, qui avait été en relations avec les directeurs de la Société typographique neuchâteloise, a peine à croire ce que lui annonce son ami de Berne : « Comment ces deux hommes, attachés tous deux à la religion et à la société, ont-ils pu oublier si complètement les intérêts les plus majeurs de l'une et de l'autre ?... Par quel nouveau genre de fanatisme... ont-ils couru la chance de devenir des martyrs du plus monstrueux athéisme ? » ² Haller ne croit pas qu'il y ait eu, de la part d'Ostervald et Bertrand, d'autre motif à la publication du *Système* qu'« une cupidité trop prépondérante » : « Ils imprimaient ce livre affreux pour l'envoyer en France, où il se vendait au poids de l'or ³. » Et Bonnet de s'exclamer : « Cette âpreté au gain du Banderet et de son gendre me confond. Quelle turpitude ! Quoi ! Empoisonner pour de l'argent ! » ⁴ Il ne semble pas qu'Ostervald et Bertrand se soient fait scrupule de poursuivre, clandestinement, leur fructueux métier d'empoisonneurs. Tandis qu'« on [les] prêchait publiquement dans les chaires » ⁵, et tout en offrant au public, dès octobre 1771, en guise de contre-poison, un ouvrage de Castillon ⁶, *Observations sur le Système de la Nature*, ils continuaient, malgré l'interdiction, à distribuer le *Système*. Avant le scandale, 500 exemplaires, commandés par un libraire de Bruxelles, avaient été livrés et 1200 exemplaires expédiés de tous côtés. Une fois le pot aux roses découvert, plus de 800 exemplaires furent encore répandus en France, en Allemagne, en Italie et dans diverses villes de Suisse.

Au même moment, à Genève, Jacob Vernes tentait contre le philosophisme une sortie, qu'il voulait vigoureuse et espérait efficace. On peut

¹ Ms. Bonnet, 50, fol. 83 verso. — Jean-Élie Bertrand était « le neveu » du pasteur de Berne. Notons que Haller se trompe en le disant « recteur » du collège de Neuchâtel. Bertrand avait renoncé à cette fonction, en 1769, au moment où se fondait la Société typographique. — Quant à Ostervald, si Haller l'appelle « le chef des mécontents », c'est qu'il songe à l'affaire des « fermes », qui agita gravement la Principauté de Neuchâtel, entre 1766 et 1768.

² Ibid., 73, fol. 213 verso. Lettre à Haller, du 31 août 1771.

³ Ibid., 50, fol. 85 verso. Lettre à Bonnet, du 14 septembre 1771.

⁴ Ibid., 73, fol. 216 verso. Lettre à Haller, du 25 septembre 1771.

⁵ C'est l'expression dont use Ostervald, dans une lettre au Gouverneur de Lentulus, le 15 juin 1771 (B. V. N., Archives de la Société typographique, *Copie de lettres*, vol. A, pp. 418 et 419).

⁶ Castillon était l'un des rédacteurs du *Journal de Trévoux*. Parmi les réfutations du *Système*, rappelons, du côté catholique aussi, l'ouvrage de l'abbé Bergier, *Examen du matérialisme ou Réfutation du Système de la Nature* (1771), et, du côté protestant, les *Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature*, de Holland. Il en existe une édition lausannoise (1773) ; c'est dans cette ville que Holland avait écrit son ouvrage.

douter qu'elle ait été l'un et l'autre. Ce roman qu'il publie, anonymement, sous le titre de *Confidence philosophique* dut déconcerter les lecteurs ¹. Vernes imagine l'aventure d'un jeune homme corrompu par un ami « philosophe ». Libre des entraves que le christianisme impose à la morale, le lamentable héros de ce très didactique récit se met en devoir de séduire une jeune femme, aussi ravissante que vertueuse. Il fait d'elle son écolière, lui expose longuement les méfaits de la religion, lui révèle l'accord des « vérités philosophiques » et des « plus doux penchants de la nature ». Peu à peu persuadée, et d'autant mieux que le séducteur est beau garçon, M^{me} Hébert se laisse entraîner aux délices de l'adultère. Mais bientôt les remords la saisissent. Son mari, qui avait été longtemps absent, revient. Tout se termine par la mort tragique de la malheureuse et par la réconciliation du héros avec ce que Vernes appelle un « christianisme sage et raisonnable ». On ne saurait, certes, suspecter les intentions excellentes de l'auteur. Dans une lettre au pasteur Romilly, Bonnet parle de ce roman comme « de la diatribe de notre Swift ». Ce que Vernes a voulu, en prêtant à son héros la plus grande admiration pour la métaphysique et la morale des déistes et des matérialistes, c'est faire, de cette métaphysique et de cette morale, la plus violente satire. Pas un instant Bonnet ne doute que le « zèle » de l'auteur « pour la religion » ne soit « vif », « actif », il ajoute même « courageux ». Cependant, l'ouvrage est ambigu : les philosophes « y trouveront trop de *philosophesque* et pas assez de philosophie. Il plaira moins encore aux théologiens... Que vous dirais-je enfin ? » ajoute Bonnet. « Je ne suis ni pédant, ni cagot, et il est des endroits de ce livre dont je n'ai pu achever la lecture ². » En définitive, et même si Vernes a voulu édifier son public, l'ouvrage est fâcheux. Était-ce à un pasteur d'écrire pareil roman ? Et cette *Confidence* malheureuse ne va-t-elle pas susciter une riposte des Cacouacs ? Songeant à Voltaire, Bonnet écrit : « Je parierais bien que le vieux chef aiguise déjà son couteau ³. »

Il n'apparaît pas que ni Voltaire ni les Cacouacs soient partis en guerre. L'ambiguïté même de ce roman pouvait les satisfaire. Dans les lettres du séducteur étaient cités tout au long, avec le plus grand sérieux, une foule de textes d'Helvétius, de La Mettrie, de Diderot, du baron d'Holbach, de Voltaire, en particulier de l'*Examen de Milord*

¹ L'ouvrage parut au printemps de 1771. Il en existe une seconde édition, en deux tomes, publiée en 1776.

² Ms. Bonnet, 73, fol. 201. Lettre du 3 mai 1771.

³ Ibid., 73, fol. 202 verso. Lettre à Haller, du 21 mai 1771.

Bolingbroke. Le héros imaginait même la création d'une société de propagande antireligieuse. C'était, décidément, porter de l'eau au moulin du « philosophisme ». Bonnet même était cité parmi les esprits novateurs ! Il en avait conçu, contre Vernes, un sérieux et personnel grief : « Plus je réfléchis sur cette malheureuse citation, plus elle me fait de peine ¹. » Mais tous ces textes, dira-t-on, n'étaient produits que pour mieux faire voir les terribles conséquences du matérialisme sur les mœurs. Il est vrai. Cependant, qu'opposait donc Vernes à cette marée montante du libertinage philosophique ? Un christianisme « raisonnable », dont la 12^e des lettres écrites par son héros fait l'apologie, en l'accompagnant d'une critique de tout ce qui « dépare » la religion. Il faut, dit-il, « dés-abuser les hommes de toutes les rêveries pythagoriciennes, platoniciennes, aristotéliennes, greffées sur la religion de Jésus, cette religion si simple et si raisonnable » ². Il faut « ne prendre pour l'Évangile que l'Évangile même... ; distinguer l'or du billon théologique » ³. Le christianisme, en effet, — et ce sont les dernières lignes du roman — « n'est qu'une seconde publication de la loi naturelle, faite au nom et en l'autorité de Dieu, et munie de la sanction la plus propre à la faire respecter » ⁴. Voltaire, décidément, ne se trompait guère dans sa fameuse lettre de 1756, à Cideville, lorsqu'il constatait qu'à Genève « le christianisme raisonnable de Locke [était] la religion de presque tous les ministres ». C'était, en tout cas, le christianisme de Vernes, dont le *Catéchisme*, inspiré, dans son principe, du *Catéchisme* d'Ostervald, mais de plus en plus éloigné de son modèle, en vient à formuler ce conseil, au chapitre des *Vérités de la religion chrétienne* : « Le catéchiste fera connaître la distinction entre la Religion naturelle et la Religion révélée, et il avertira que, dans la suite, l'une et l'autre sera [*sic*] comprise sous le mot général de *religion* ⁵. »

Les réactions suscitées par les *Questions sur l'Encyclopédie*, le *Système de la Nature* ou encore la maladroite *Confidence philosophique* de Vernes nous ont détournés un moment d'autres entreprises de librairie, moins inspirées par la polémique, mais animées certainement du désir de propager largement les connaissances scientifiques. En cette seconde moitié du XVIII^e siècle, la mode est, véritablement, aux *Encyclopédies*. Non point seulement, précisons-le, aux rééditions et contrefaçons du grand Dictionnaire parisien, mais à la publication d'autres ouvrages consacrés

¹ *Ms. Bonnet*, 73, fol. 201. Lettre à Romilly, du 3 mai 1771.

² *Confidence philosophique* (2^e édition), t. II, p. 170.

³ *Ibid.*, t. II, p. 207.

⁴ *Ibid.*, t. II, p. 208.

⁵ J. Vernes, *Catéchisme*, 3^e édition, 1776.

à telle ou telle branche particulière du savoir humain. C'est ainsi que, de 1770 à 1771, Félice publie une *Encyclopédie æconomique* en 16 volumes in-8°, vaste compilation à laquelle travaillèrent plusieurs membres de la Société économique de Berne. L'entreprise fut heureuse, car il semble bien qu'en décembre 1773 l'édition était entièrement épuisée ¹. A Neuchâtel, à partir de 1771, la Société typographique procure une *Description des arts et métiers*, 19 volumes in-4°, qui finirent de paraître en 1783. Cette *Description* copie, partiellement, celle que patronnait, en France, l'Académie des sciences. D'où les obstacles, presque insurmontables, rencontrés par les éditeurs neuchâtelois pour la diffusion de leurs *Arts* outre-Jura. Ordre fut donné, en 1781, à toutes les Chambres syndicales « d'arrêter les nouveaux volumes » de la *Description* neuchâteloise. On saisit, à Dijon, deux balles d'exemplaires, quand bien même ils portaient les adresses du comte de Vergennes et de M. de Malesherbes. Impossible, malgré de multiples démarches, d'obtenir ni la mainlevée, ni le renvoi des précieux ballots jusqu'à la frontière : « Jamais livre impie, téméraire, attaquant Dieu et les hommes, n'essuya une aussi étrange persécution ². » On chercha un allié en la personne de Lenoir, lieutenant de police. On fit intervenir l'ambassadeur de Prusse à Paris. Lalande offrit ses bons offices et présenta les *Arts* de Neuchâtel à l'Académie des Sciences. Un des membres de la docte assemblée opina : « Après tout, rien n'empêche que l'on ne reçoive ce que la Société a l'honneur de faire présenter à l'Académie. » Et un autre d'ajouter : « Recevez toujours, cela ne coûte rien ³. » Tout cela promettait peu. En effet, l'entrée de la *Description des arts et métiers* en France se fit de plus en plus difficile. Cet ouvrage considérable, mais autant dire impossible à écouler, fut sans doute à l'origine des graves difficultés financières où allait s'enliser, quelques années plus tard, la Société typographique de Neuchâtel. Notons que, parmi les collaborateurs aux *Arts* neuchâtelois, figure Roland de la Platière, le futur ministre girondin. Il y inséra l'*Art de préparer et d'imprimer les étoffes en laine* ; l'*Art du fabricant de velours de coton*, suivi d'un *Traité de la teinture et de l'impression des étoffes de ces mêmes matières* ; l'*Art du fabricant d'étoffes en laine* ; et enfin l'*Art du tourbier*.

¹ Voir J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 188, note 6.

² Lettre d'Ostervald, 1^{er} mars 1781.

³ Ces paroles nous sont rapportées dans une lettre de Quandet de Lachenal, commissionnaire en librairie, travaillant, à Paris, pour le compte de la Société typographique de Neuchâtel (lettre du 3 juillet 1782). Quandet avait assisté à la séance (voir mon article : *Un correspondant parisien de la Société typographique de Neuchâtel*, Quandet de Lachenal, dans *Musée neuchâtelois*, 1936).

Ses relations avec Ostervald se poursuivent jusqu'en 1785. Excellentes d'abord, elles se gâtent peu à peu, au fur et à mesure que les affaires de la Société typographique se détériorent.

Alors que l'*Encyclopédie* d'Yverdon arrive à son terme, l'intrépide Félice conçoit deux nouveaux projets : un *Dictionnaire universel raisonné de justice naturelle et civile* et un *Dictionnaire universel raisonné de médecine*. Pour l'un et l'autre de ces ouvrages, il s'agit avant tout d'extraire et de l'*Encyclopédie* d'Yverdon et de celle de Paris les articles intéressant soit le droit, soit la médecine, et de les réunir à l'intention de souscripteurs qu'effrayerait le coût d'un Dictionnaire de toutes les sciences humaines. De ces deux projets, le premier seul aboutit. L'ouvrage parut de mars 1777 à août 1778. L'affaire semble avoir été mauvaise. Neuf ans plus tard, il figurait encore au catalogue du libraire d'Yverdon. Quant au *Dictionnaire universel raisonné de médecine*, annoncé par un Prospectus en mars 1776, et qui devait, selon les prévisions de Félice, comprendre six à huit volumes in-4^o avec planches, et réunir, sous la direction du grand Haller, les contributions « des plus grands hommes de l'Europe, propres à donner du relief »¹ à l'ouvrage, il se heurta à maintes difficultés. Entre le savant bernois et Félice les relations ne furent pas comodes. Haller, au gré de l'éditeur, travaillait trop lentement, tardait à fournir les matériaux indispensables à la mise en train de l'impression. Félice se permit même de le brusquer, de lui adresser des reproches à peine polis. Il devait ignorer l'état de santé de son correspondant : Haller, on le sait, mourut en décembre 1777. Ce départ fut sans doute funeste à l'entreprise de Félice. Cependant, il persévéra quelque temps encore. Les matériaux réunis faisaient prévoir un ouvrage, non plus de six à huit volumes, mais de dix-huit à vingt. Annoncé encore en 1779, le *Dictionnaire de médecine* ne parut jamais. Il semble bien que, un peu à la façon de la *Description des arts et métiers* pour la Typographique neuchâteloise, il ait contribué à la déconfiture financière de l'éditeur d'Yverdon.

A côté de tant d'ouvrages collectifs, il s'imprime en Suisse française, vers 1780, d'autres livres d'écrivains alors en vogue et tous marqués, plus ou moins, de l'empreinte encyclopédiste. Plusieurs de ces auteurs font le voyage de Suisse, désireux d'y trouver un libraire accueillant à leur marchandise. C'est ainsi que Delisle de Sales, dont la *Philosophie de la Nature* était, en France, prohibée, passe, en 1777, par Berne, où il

¹ L'expression est de Félice, écrivant à Haller, le 21 novembre 1775 (texte cité par Maccabez, *op. cit.*, p. 165). Maccabez donne, pp. 155 à 180, une série de lettres de Félice à Haller, qui précisent la façon dont était conçu ce Dictionnaire.

rend visite à Haller, par Lausanne, puis s'arrête à Genève, où, à deux reprises, il voit Bonnet. Le récit fait par celui-ci à son ami bernois de l'un de ses entretiens avec Delisle vaut la peine d'être rapporté : « Il m'avoua qu'il n'était pas chrétien, mais que, si quelque chose pouvait le réconcilier avec le christianisme, c'était l'apologie que j'en avais faite. Il se déclara *théiste*. Il me vanta la tolérance du vieux Arétin ¹ ; je lui répondis que lorsqu'on écrivait en faveur de la tolérance, il fallait commencer par l'exercer envers ses critiques. Il me répliqua qu'Arétin n'avait jamais attaqué le premier. Je lui prouvai sur-le-champ le contraire par sa facétie contre le *Palingénésiste*, qui ne l'avait jamais attaqué ². Il fut muet. Il logeait chez l'attaquant. Il me montra une ignorance de l'Écriture qui m'affligea bien plus qu'elle ne me surprit. Et puis on combat cette religion qu'on connaît si peu ! Que je plains ces beaux esprits du siècle ! Que feront-ils de leur philosophie de la nature dans un lit de mort ? » ³

En 1780, c'est au tour de l'abbé Raynal de venir, en Suisse, chercher un éditeur. Son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, œuvre à laquelle il semble bien que Diderot ait collaboré, est interdite en France. Bonnet, dans une lettre du 12 juin 1780, annonce « l'arrivée prochaine de l'auteur éloquent du livre des *Indes* ». Mais, demande-t-il à son correspondant, « qu'avez-vous pensé... de ses véhémentes déclamations contre la religion et ses ministres ? Est-ce ainsi qu'un vrai philosophe sert le genre humain ? Encore si, en frappant sur des dogmes insensés et sur des prêtres imbeciles ou énergumènes, il avait respecté toujours les vérités éternelles et les Sages qui les annoncent... » ⁴ L'abbé entama des pourparlers avec la Société typographique de Neuchâtel, pour une nouvelle édition de son *Histoire philosophique*. Ostervald hésita longtemps : l'affaire pouvait être bonne ; mais en définitive, effrayé par l'ampleur de l'entreprise, il renonça. C'est à Genève, en 1781, que l'ouvrage parut. On y trouve, à côté d'un éloge de l'*Encyclopédie* ⁵, quelques gentilleses à l'endroit des

¹ C'est une des façons habituelles à Bonnet de désigner Voltaire.

² C'est dans *Dieu et les hommes* (1769) que Voltaire s'en prend à Bonnet : « Je ne sais, écrit-il, quel rêveur nommé Bonnet, dans un recueil de facéties appelées par lui *Palingénésie*, paraît persuadé que nos corps ressusciteront sans estomac et sans les parties de devant et de derrière, mais avec des *fibres intellectuelles*, et d'excellentes têtes. Celle de Bonnet me paraît un peu fêlée. » Bonnet, dans ses *Mémoires autobiographiques*, revient, à plusieurs reprises, sur cette attaque de Voltaire.

³ *Ms. Bonnet*, 75, fol. 79. Lettre du 16 juillet 1777.

⁴ *Ibid.*, 76, fol. 4.

⁵ *Histoire philosophique...*, Genève, 1781, t. X, pp. 357-358.

Suisses, « le peuple le plus sensé de notre politique moderne », épris de liberté et conciliant — chose paradoxale ! — la neutralité et le service étranger : « Plus il y a de batailles et de carnage », note Raynal, « et plus la Suisse prospère. »

1782 : date du séjour de Brissot à Neuchâtel. Il y rencontre Sébastien Mercier, qui y habite depuis une année. Il s'en est fallu d'une quinzaine de jours que, chez DuPeyrou, il ne fût la connaissance de Mirabeau. Publiciste en mal de placer sa copie, Brissot traite avec la Société typographique, qui lui imprime son *Testament politique de l'Angleterre*, sa *Théorie des lois criminelles*, un traité *De la vérité* et surtout les dix volumes de la *Bibliothèque philosophique du législateur* (1782-1785). En tête de ce dernier ouvrage, on lit cette déclaration : « J'imaginai que je rendrais un véritable service à l'humanité et à la philosophie... Le véritable objet, celui que je ne pouvais montrer ouvertement, était de répandre les principes de la liberté qui guidaient les Anglais et les Américains, en insérant dans cette collection plusieurs pièces qui n'avaient part qu'à la grande réforme politique... » On verrait volontiers, réunie à cet ouvrage encyclopédique, la brochure que Condorcet publiait, à Neuchâtel aussi, en 1781 : *Réflexions sur l'esclavage des nègres*, par M. Schwarz, pasteur à Bienne. Brissot en parle, dans une lettre à Ostervald, du 21 septembre 1781 : « Je viens de voir de vous ² une brochure sur les nègres, qui m'a fait plaisir ³. » Quant à Mirabeau, c'est à Fauche père et fils qu'il confie, d'abord, un *Essai sur le despotisme* (1775), puis, en 1782, son pamphlet *Des lettres de cachet et des prisons d'État*, à quoi il faut ajouter des productions moins avouables, l'*Erotika biblion* et *Ma Conversion*. De tels ouvrages, imprimés dans le plus grand secret et, semble-t-il, sous la surveillance amusée de ce grand bourgeois — nous dirions aujourd'hui : progressiste — que fut DuPeyrou, sont introduits clandestinement en France par des colporteurs... jusqu'au jour où le scandale éclate : ballots confisqués, intermédiaires mis en prison, intervention de Vergennes, par la voie diplomatique, auprès des autorités neuchâteloises. D'où perquisitions — vaines d'ailleurs, car les libraires sont prudents. Nos vertueux ancêtres se récrient, jurent leurs grands dieux que jamais les libraires suisses n'imprimèrent des livres ou si dangereux pour l'ordre public ou si fâcheux pour la morale. Cependant, DuPeyrou sourit, énigmatique,

¹ *Histoire philosophique...*, Genève, 1781, t. X, p. 96.

² *De vous* : entendons : imprimée par vous, sortant des presses de votre Société typographique.

³ B. V. N., Archives de la Société typographique, dossier Brissot.

et Mirabeau, qui a regagné le château de ses pères, s'y prépare à de nouvelles aventures, après avoir, à Neuchâtel, justifié cette tempétueuse réputation qui lui avait valu, un jour, de son oncle le Bailli, le surnom de « M. le comte de la Bourrasque ».

Conclusion

A la date de 1782, l'essentiel de la contribution apportée par nos libraires et imprimeurs au mouvement encyclopédiste, au progrès des « lumières », est fourni. L'*Encyclopédie* d'Yverdon est achevée depuis deux ans. De même, celle de Pellet, à Genève. Celle de Lausanne et Berne se termine. Les chefs de file du bataillon philosophique disparaissent ou vont disparaître. Helvétius s'en est allé le premier. Voltaire meurt en 1778, quelques semaines avant Rousseau. L'un de leurs plus intraitables adversaires, Albert de Haller les a devancés dans la tombe, en décembre de l'année précédente. Condorcet prononcera son Éloge académique et, à sa lecture, Bonnet ne pourra retenir une question : « Pourquoi ne rien dire de cette piété vraiment chrétienne ? »¹ En 1782, Bonnet envoie à Condorcet, qui vient d'être reçu à l'Académie française, un de ses récents ouvrages. Bien qu'il y fût traité essentiellement d'histoire naturelle, le savant genevois avait réussi à y glisser une comparaison entre Haller et Voltaire, opposant la superficialité de celui-ci, en des matières où il jugeait étourdiment, à la science solide, originale, de celui-là. Bonnet exigeait en outre que l'on rendît justice au chrétien convaincu qu'avait été Haller et rappelait avec quelle vigueur et quelle autorité le polémiste des *Lettres sur les vérités les plus importantes de la Révélation* avait combattu le déisme de Voltaire. Condorcet protesta, en une longue lettre passionnée, où l'on dirait qu'en une dernière passe d'armes s'affrontent, d'au-delà de la mort, le vieillard de Ferney et l'irascible Bernois, ces deux champions qui, longtemps, avaient occupé notre pays du retentissement de leur querelle : « Je vous avouerai », écrit Condorcet, « que j'ai été un peu fâché de la manière dont vous traitez M. de Voltaire, non à cause de lui, qui avait bien mérité de vous quelques représailles, mais pour vous-même. Vous le comparez à un

¹ Ms. Bonnet, 75, fol. 177. Lettre à Madame de Haller, du 9 janvier 1779.

papillon, et Haller à Hercule. Je sais bien que les *Singularités de la Nature* ne valent pas la découverte de l'irritabilité. Mais il n'y a pas moins loin des poèmes de Haller à *Mahomet* et à *Zaïre*, du roman politique d'*Usong* à *Zadig*, à *Candide*. D'ailleurs M. de Voltaire n'était pas seulement un poète. Compterez-vous pour rien d'avoir combattu avec succès soixante ans contre les abominables sottises dont l'Europe était infatuée et qui avaient fait répandre le sang de dix millions d'hommes ?¹ J'avoue que M. de Voltaire s'est souvent trompé en histoire naturelle, mais M. de Haller ne se trompait-il jamais ? Et si l'on examinait avec un œil critique ce qu'il a écrit d'étranger à l'anatomie, n'y trouverait-on rien à reprendre ? Ces réfutations de Voltaire dont vous parlez sont absolument inconnues en France. Je sais seulement que M. de Haller croyait la dignité des sénateurs de Berne intéressée à soutenir envers et contre tous la vérité de ce qu'avait pensé jadis le Picard Jean Chauvin ; qu'il haïssait dans Voltaire l'apôtre de la tolérance et de la liberté : on prétend même qu'il voulut un jour établir un cordon de troupes pour empêcher une opinion sur la Grâce de pénétrer dans le Pays de Vaud. Mais on pardonne ces faiblesses à un grand homme ; on lui désirerait un caractère plus humain, moins ennemi de la liberté de penser, le premier droit des hommes, et on l'excuse sur son éducation, sur ce qu'occupé de l'étude des corps il n'a pas eu le temps de réfléchir assez sur d'autres objets. Pourquoi ne point avoir la même indulgence pour M. de Voltaire ? Il y a plus de droit que personne ; jamais il n'a fait que du bien. Un sentiment d'humanité que personne n'a jamais peut-être porté au même degré l'a emporté sur l'impétuosité naturelle de son caractère². »

A la fin de l'année 1783, d'Alembert meurt à son tour. Bonnet lui rend un juste hommage, dans une lettre à l'astronome Bailly : « La mort du célèbre d'Alembert », écrit-il, « est une grande perte pour la géométrie et les lettres. Son Discours pour l'*Encyclopédie* aurait suffi pour faire passer son nom à la postérité, mais il a fait d'autres ouvrages, qu'elle appréciera davantage encore, parce qu'ils ajoutent plus à la somme des connaissances humaines... Je l'avais connu personnellement et j'avais eu avec lui des entretiens que je n'oublierai pas... » Suit une appréciation, plutôt dédaigneuse, de Diderot, qui devait, lui, disparaître l'an suivant : « L'hardi [*sic*] penseur Diderot, que vous me donniez pour mort, respire

¹ Allusion au chap. 42 de *Dieu et les hommes* (1769), où Voltaire fixe au total de 9.468.800 le nombre des « personnes ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées ou pendues pour l'amour de Dieu ».

² *Ms. Bonnet*, 36. Lettre du 9 août 1782.

encore, à ce qu'on m'assure, mais ne pense à peu près plus. Je ne jugerai pas de son mérite philosophique par ses *Pensées*, ni par son *Interprétation de la Nature*¹. »

Mais, dans les rangs aussi des Suisses français, qui, avec des sentiments divers, se jetèrent dans la mêlée encyclopédiste, la mort fait des coupes sombres. Polier de Bottens est enlevé en 1783 ; Allamand en 1784 ; Mingard deux ans après et Félice en 1789. Depuis 1787, Élie Bertrand, frappé d'apoplexie, est, en réalité, hors de combat. Bonnet, lui, jusqu'en 1793, sans d'ailleurs offrir de nouvelles œuvres au public, continue, dans sa retraite de Genthod, d'entretenir une immense correspondance, où ne cesse de s'attester une curiosité philosophique étonnamment diverse. Mais il semble bien que, pour lui, au terme de la vie, le combat sur le front du rationalisme déiste ou athée soit interrompu. De plus en plus, il se montre attiré par les problèmes du magnétisme animal, par les idées de Court de Gébelin sur le *Monde primitif*, par « la mystérieuse confrérie des séraphiques martinistes »² et par Swedenborg, « le Patriarche des Illuminés »³.

La Révolution va venir. Ses péripéties successives auront, en Suisse française, des répercussions politiques diverses et, pour le Pays de Vaud et Genève en particulier, considérables. Le Directoire, en 1798, achèvera de bouleverser, au moment où s'installe la République helvétique, un état de choses que d'internes faiblesses menaçaient depuis longtemps. Mais il serait, je crois, faux de penser que le triomphe de la politique révolutionnaire — triomphe, d'ailleurs, imposé par les armes — s'accompagne, chez nous, d'un intérêt sans cesse accru pour la pensée des « philosophes » et pour ces « progrès de l'esprit humain », que Condorcet célébrait encore, non sans grandeur, à la veille de sa mort. L'élite cultivée de Suisse française, celle-là même qui avait accueilli Voltaire avec faveur, me paraît, à l'extrême fin du XVIII^e siècle, se soustraire à l'influence intellectuelle de la France. Et nos pasteurs ne sont prêts à se rallier ni au culte de l'Être suprême, ni surtout à celui de la déesse Raison. L'examen de bibliothèques formées, dans la seconde moitié du siècle, par certains amateurs — riches bourgeois ou patriciens — est instructif. Tout s'y trouve — ou presque — de ce qui atteste, jusqu'à la veille de

¹ Ms. Bonnet, 76, fol. 133. Lettre du 13 décembre 1783.

² Ibid., 76, fol. 159. Lettre au comte de Bielke, Stockholm, du 5 juin 1784. — Intéressé par les « martinistes » Bonnet estime cependant « qu'il ne faut point entrer dans la confrérie ».

³ Ibid., 77, fol. 144 verso. Lettre à P. Godet, Neuchâtel, du 5 mai 1790.

la Révolution, l'effort des « philosophes » et le rayonnement des « lumières ». Puis — et assez brusquement — les choses changent. Les achats de livres édités à Paris se raréfient. Et ce qu'offrent nos imprimeurs et libraires, ce sont, le plus souvent, des ouvrages contre-révolutionnaires, ainsi par exemple, les *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre. Le temps est loin, désormais, de la « vertueuse Helvétie » célébrée par Brissot. A Samuel Fauche, qui prêtait son nom aux éditeurs de l'*Encyclopédie* de Paris, afin de détourner les soupçons de l'autorité, succède son fils, Fauche-Borel, agent royaliste. Les excès de la Terreur ont, aux yeux de beaucoup de Suisses, déconsidéré une liberté théorique, trop abstraite, définie et préconisée par tant de publicistes français. Et ces philosophes férus de tolérance, ne voit-on pas que Haller avait raison de se méfier d'eux et d'écrire : « Ils ne persécutent encore qu'avec la plume : c'est beaucoup, parce qu'elle peut ôter l'honneur à un homme. S'ils étaient les maîtres, ils passeraient à des instruments plus solides ¹. »

Dans ces moments où la rêverie prolonge l'étude attentive des textes, il m'arrive d'imaginer ce que durent être, dans les dernières années de leur vie, alors que la Révolution développait, en France, son implacable et sanglante logique, les réflexions de ces grands bourgeois ou aristocrates suisses français qui, pendant près d'un demi-siècle, avaient accueilli, souvent avec la plus vive sympathie, la pensée audacieuse des « philosophes ». Était-ce donc à ce bouleversement, à cette subversion, que devait aboutir l'effort, magnifique en son principe, de la raison et de la science ? De tant de livres consacrés à répandre largement le trésor des connaissances humaines, à lutter contre le préjugé et la superstition, à préparer un monde où régnerait plus de justice, rien donc ne devait-il jamais passer dans l'action, dans l'expérience vécue des sociétés et des individus ? L'humanité, livrée à ses seules forces, ne faisait-elle qu'osciller d'une erreur à l'autre ? S'il en était ainsi, au milieu de cet universel naufrage, comment ne pas prendre pied sur le seul roc solide, celui que domine la Croix salvatrice ? C'est ainsi, jusqu'au bout, que pense un Bonnet, par exemple. Mais, dans sa belle demeure neuchâteloise, DuPeyrou, que ne soutient nulle espérance chrétienne, ne peut, au terme de sa vie, en face d'une société croulante où il avait connu la « douceur de vivre », faire que cette constatation désenchantée : « L'absurde sera toujours le lot du genre humain ². »

¹ Ms. Bonnet, 49, fol. 41. Lettre à Bonnet, du 9 juin 1768.

² Lettre à M^{me} de Charrière, 28 janvier 1794. B. V. N., Ms. 1317. Dossier : *Lettres DuPeyrou à M^{me} de Charrière*.

Bibliographie

I. MANUSCRITS

Bibliothèque publique et universitaire de Genève (B. P. U. G.) :

Fonds Charles Bonnet :

1. *Correspondance reçue par Bonnet* (sauf Haller) : Ms. Bonnet 24-40.
2. *Lettres d'A. de Haller à Bonnet* : Ms. Bonnet 44-52.
3. *Lettres de Bonnet* : Ms. Bonnet 70-77.
4. *Notice raisonnée de divers articles de l'Encycl. de Paris*. Ms. Bonnet 88.
5. *Notice raisonnée de divers articles de l'Encycl. d'Yverdon*. Ms. Bonnet 88.

Bibliothèque de la ville de Berne (B. V. B.) :

Fonds A. de Haller :

1. *Correspondance reçue par Haller*. Mss h. h. XVIII.
2. *Lettres de Haller*. Mss h. h. XVIII.

Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel (B. V. N.) :

Fonds de la Société typographique :

1. *Dossier Encyclopédie*.
2. *Dossier Gosse et Pinet*.
3. *Dossier Élie Bertrand*.

II. IMPRIMÉS

N. B. : Inutile de dresser une Bibliographie complète de tous les ouvrages que j'ai lus ou consultés. Pourquoi répéter ce qui a été fait — et bien fait — par certains de mes prédécesseurs ? Je commence donc par renvoyer aux *Bibliographies* des cinq ouvrages suivants :

R. NAVES. *Voltaire et l'Encyclopédie*, Paris, Presses modernes, 1938.

L.-Ed. ROULET. *Voltaire et les Bernois*, La Chaux-de-Fonds, Coopératives réunies, 1950.

- H. VUILLEUMIER. *Histoire de l'Église réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, t. IV, Lausanne, La Concorde, 1933.
- J.-P. PERRET. *Les Imprimeries d'Yverdon au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Lausanne, Roth, 1945.
- A. MONOD. *De Pascal à Chateaubriand. — Les défenseurs du christianisme de 1670 à 1802*, Paris, Alcan, 1916. [Cet ouvrage contient une liste extrêmement précieuse, dressée année par année, de toutes les Apologies du christianisme parues au XVIII^e siècle.]
-
- F.-L. ALLAMAND. *Pensées anti-philosophiques*, La Haye, van Cleef, 1751.
L'Anti-Bernier ou Nouveau Dictionnaire de théologie, 2 vol. [s. l.], 1770.
 Sur Allamand, consulter P. Maillefer, *Voltaire et Allamand (Revue historique vaudoise, 1898)* et Eugène Ritter, *Le pasteur Allamand (ibid., 1903)*.
- E. BERTRAND. *Éléments de la morale universelle*, Neuchâtel, Société typographique, 1775. *Essai philosophique et moral sur le plaisir*, Neuchâtel, Société typographique, 1777. Sur Bertrand, consulter R. de Guimps, *Notice sur E. Bertrand (Journal de la Société vaudoise d'utilité publique, Lausanne, 1855)*; Ch. Berthoud, *Les deux Bertrand (Musée neuchâtelois, 1870, repris dans Études et Biographies, Neuchâtel, Attinger frères, 1894)*; P. Dumont, *J.-E. Bertrand (Revue de Théologie et de Philosophie, 1905)*.
- Ch. BONNET. *Mémoires autobiographiques*, publiés par R. Savioz, Paris, Vrin, 1948. Pour les autres œuvres de Bonnet, consulter les bibliographies de : G. Bonnet, *Charles Bonnet*, Paris, M. Lac, 1929; R. Savioz, *La philosophie de Ch. Bonnet*, Paris, Vrin, 1948.
- G. CRAMER. Consulter : J. Piguet, *Une maison d'édition genevoise : les Cramer (manuscrit, B. P. U. G.)*; L. Cramer, *Une famille genevoise : les Cramer*, Genève, Droz, 1952; Voltaire, *Lettres inédites à son imprimeur Gabriel Cramer*, publiées par B. Gagnebin, Genève, Droz, 1952.
- F.-B. DE FÉLICE. Consulter : E. Maccabez, *F.-B. de Félice (1723-1789) et son Encyclopédie*, Bâle, Birkhäuser, 1903; J.-P. Perret, *Les Imprimeries d'Yverdon au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Lausanne, Roth, 1945; T.-R. Castiglione, *L'opera monumentale di un refugiato (Svizzera italiana, janvier-avril 1950)* et, du même auteur : *L'Encyclopédie d'Yverdon fut inspirée et réalisée par un savant italien (Tribune de Genève, 23-24 octobre 1954)*.
- Cl.-M. GUYON. *L'oracle des nouveaux philosophes*, 2 vol., Berne, 1759.
- A. DE HALLER. *Lettres sur les vérités les plus importantes de la Révélation*, Yverdon, [F.-B. de Félice], 1772.

- A. DE HALLER. *Lettres de feu M. de Haller contre M. de Voltaire*, 2 vol., Sociétés typographiques de Berne et Lausanne, 1780.
Tagebuch seiner Beobachtungen über Schriftsteller und über sich selbst, 2 vol., Berne, in der Hallerschen Buchhandlung, 1787.
- P. T. D'HOLBACH. *Théologie portative*, Londres, 1767 ; *Système de la Nature*, 2 vol., Londres, 1770. Consulter : P. Naville, *D'Holbach*, Paris, Gallimard [1943] ; Ch. Guyot, *L'Affaire du Système de la Nature (1771)* (*Musée neuchâtelois*, 1946) ; et, du même auteur : *Du baron d'Holbach à Mirabeau ; l'activité clandestine des éditeurs suisses français à la veille de la Révolution* (*Actes du 4^e Congrès international d'histoire littéraire moderne, Paris, 1948*, Paris, Boivin [1950]).
- A.-N. POLIER DE BOTTENS. Consulter : R. Naves, *Voltaire et l'Encyclopédie* ; A. Roulin, *Premiers contacts de [Voltaire] avec Lausanne et le Pays de Vaud* (*Gazette de Lausanne*, 24-25 décembre 1954) ; H. Vuilleumier, *Histoire de l'Église réformée du Pays de Vaud*, t. IV.
- J.-B. ROBINET. Consulter : J. Mayer, *Robinet, philosophe de la nature* (*Revue des sciences humaines*, juillet-septembre 1954) ; G. Charlier et R. Mortier, *Le Journal encyclopédique*, Paris, Nizet [1952] ; P. Vernière, *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, t. II, Paris, Presses universitaires, 1954.
- J.-A. ROSSET. *Anti-dictionnaire philosophique portatif*, Lausanne, J.-P. Heubach, 1765.
- J.-J. ROUSSEAU. Consulter : J.-S. Spink, *J.-J. Rousseau et Genève*, Paris, Boivin, 1934.
- J. SALCHLI. *Lettres sur le déisme*, Lausanne, 1756.
- J. VERNES. *Confidence philosophique*, Genève, 1771 ; *Catéchisme*, 3^e édition, Genève, 1776. Consulter : P. Chaponnière, *Voltaire chez les Calvinistes*, Paris, Perrin, 1936 ; J.-S. Spink, *J.-J. Rousseau et Genève*.
- VOLTAIRE. *Œuvres complètes*, édition Moland. *Lettres inédites à G. Cramer*, Genève, Droz, 1952 ; *Lettres inédites aux Tronchin*, 3 vol., Genève, Droz, 1950. Consulter : P. Chaponnière, *Voltaire chez les Calvinistes* ; R. Naves, *Voltaire et l'Encyclopédie*.
- Sur l'*Encyclopédie* de Paris, consulter : *L'Encyclopédie et les Encyclopédistes* (catalogue de l'Exposition du Centre international de Synthèse, Paris, 1932) ; *Diderot et l'Encyclopédie* (catalogue de l'Exposition commémorative du 2^e centenaire de l'*Encyclopédie*, Paris, Bibliothèque nationale, 1951) ; *Documents nouveaux sur l'Encyclopédie* (*Revue de Synthèse*, t. XV, 1938) ; *La librairie parisienne et la diffusion du livre français à la fin du*

XVIII^e siècle et Liste des collaborateurs de l'Encyclopédie de Paris (*Revue de Synthèse*, t. XVII, 1939); Ch. Guyot, *Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse* (*Cahiers de l'Association internationale des Études françaises*, n° 2, mai 1952); Ch. Guyot, *Bonnet et Haller juges de l'Encyclopédie* (à paraître dans les *Actes du 6^e Congrès de la Fédération internationale des langues et littératures modernes*, Oxford, 1954).

Journaux du XVIII^e siècle : *Journal encyclopédique* (Bouillon). Consulter :
G. Charlier et R. Mortier, *Le Journal encyclopédique*, Paris, Nizet [1952].
Gazette de Leyde ou Nouvelles extraordinaires de divers endroits.
Bibliothèque impartiale (Leyde).
Gazette universelle de Littérature, ou des Deux-Ponts.
Mercure suisse ou Journal helvétique (Neuchâtel).

Index des noms de personnes

- Abauzit 23
 Addison 53
 Albinus 43
 Alembert (d') 7, 9, 10, 14, 17, 18,
 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 34,
 35, 40, 43, 45, 51, 57, 63, 79, 95,
 100, 102, 117, 122, 124, 137
 Allamand (Jean-Nicolas-Sébastien)
 28, 31, 89
 Allamand (François-Louis) 11, 27,
 28, 29, 30, 31, 32, 33, 39, 45, 46,
 47, 65, 123, 126, 127, 128, 137
 Altman (J.-G.) 62, 80
 Andrié (J.-H. d') 81, 93
 Andry 94
 Argental (d') 22

 Bailly (J.-S.) 137
 Barletti (le Père) 94
 Bayle (Pierre) 45, 67, 107
 Bennelle (le pasteur) 13
 Béranger (J.-P.) 58, 59
 Bergier (l'abbé) 129
 Berkeley 44, 101
 Bernoulli (les) 79, 95
 Bernoulli (Jean III) 68, 80, 87
 Bernoulli (Daniel) 85, 93
 Bernstorff (baron de) 18
 Berthoud (Ferdinand) 66
 Bertrand (Élie) 11, 25, 26, 27, 33, 38,
 40, 66, 67, 92, 93, 109, 115, 116, 122,
 138
 Bertrand (Jean-Élie) 92, 128, 129
 Beutler (M.-E.) 16
 Biaudet (J.-Ch.) 16
 Bielke (comte de) 138
 Bomare (de) 42, 45
 Bonnard (G.) 28
 Bonnet (Charles) 9, 11, 12, 13, 18,
 19, 20, 22, 23, 33, 34, 35, 36, 37,
 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 46, 53,
 61, 68, 69, 70, 71, 73, 80, 85, 87,
 88, 89, 90, 91, 96, 97, 98, 100, 103,
 119, 123, 124, 125, 126, 128, 129,
 130, 131, 134, 136, 138, 139
 Bonstetten (S. de) 24
 Briasson, LeBreton et Vincent (librai-
 res-imprimeurs) 48, 54, 60
 Brissot 10, 135, 138
 Buffon 45, 117
 Burlamaqui (J.-J.) 80
 Burnet (docteur) 62
 Butini (docteur) 80

 Calas (J.) 38
 Calvin 20, 31, 61, 109, 110, 137
 Castillon (J.) 129
 Chaillot (H.-D. de) 79
 Chambers (E.) 82
 Chaponnière (P.) 22
 Chapuis (A.) 74
 Charlier (G.) 71
 Charrière (M^{me} de) 139
 Châtelet (M^{me} du) 41

- Chavannes (Alexandre-César) 49, 81,
 92, 93, 97, 117, 118
 Cideville 8, 20, 131
 Clavel de Brenles (A.) 19
 Condillac 103
 Condorcet 57, 135, 136, 138
 Court de Gébelin 138
 Cramer (G.), mathématicien 18, 42,
 79, 95
 Cramer (G.), éditeur 14, 51, 56, 59,
 73, 122, 125
 Cramer (L.) 51
 Crousaz (J.-P. de) 28, 61, 80
- Damilaville 46
 De Comte 29
 Deleuze 81, 93
 Deleyre 99
 Delisle de Sales 133, 134
 Descartes 100, 102
 De Tournes 14, 51, 56, 59
 Diderot 7, 9, 10, 11, 14, 17, 20, 29,
 33, 34, 35, 37, 40, 44, 45, 46, 72,
 75, 95, 98, 100, 117, 130, 134, 137
 Diodati (O.) 60
 Dippel 24
 Duckert (A.) 16
 Du Pan (J.-L.) 21, 22
 Du Peyrou (P.-A.) 135, 139
 Duplain (libraire) 14, 58
 Dupont de Nemours 121
 Dupuy de Bordes 94
 Dutens (L.) 52, 53, 54, 55
- Engel (S.) 68, 80
 Euler 36, 79, 85, 87, 95
- Fauche (S.) 40, 135, 138
 Fauche-Borel (L.) 139
 Fehler (l'aîné) 59
- Félice (F.-B. de) 13, 14, 15, 40, 49,
 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 80, 81,
 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90,
 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 100,
 102, 103, 104, 106, 107, 108, 109,
 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117,
 118, 119, 120, 121, 132, 133, 138
 Ferry (mathématicien) 94
 Fontenelle 42
 Formey (J.-L. S.) 23, 40, 41, 42
 Fouquet 41
 Frédéric II (de Prusse) 9, 36, 46, 124
 Freudenreich (A. de) 21
- Gagnebin (B.) 16
 Gauffecourt 63, 64
 Geer (baron de) 20, 36
 Gibbon 10, 27, 28, 29
 Godet (P.) 138
 Gordon 40
 Gosse (Pierre et fils) 86
 Gosse et Pinet 14, 15, 50, 52, 87
 Goudin (mathématicien) 94
 Graham (horloger) 32
 Grasset (imprimeur) 122
 Grimm (F. M.) 49, 51
 Guénée (l'abbé) 125
 Guyon (Cl.-M.) 11
- Hales (S.) 43
 Haller (A. de) 9, 11, 12, 13, 20, 22,
 23, 24, 25, 26, 28, 29, 31, 33, 34,
 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 44,
 45, 47, 54, 55, 57, 68, 69, 70, 71,
 72, 73, 74, 79, 80, 81, 82, 84, 85,
 87, 88, 89, 90, 91, 93, 96, 97, 119,
 123, 124, 126, 128, 129, 133, 134,
 136, 137, 139
 Haller (M^{me} A. de) 136
 Haller (G.-E. de) 70, 81, 93, 94
 Heilmann (libraire) 50, 69
 Helmont (van) 41

- Helvétius 11, 33, 130, 136
 Heubach (J.-P.), imprimeur 40, 59
 Holbach (P.-T. d') 12, 101, 103, 105,
 106, 117, 122, 124, 126, 127, 130
 Holland 129
 Huber (Marie) 24

 Jaucourt (L. de) 20, 40, 43, 64, 74,
 75, 80, 91, 98, 99, 117
 Jeanneret (S.-R.) 81, 93

 Keate (G.) 36

 Lalande (J.-J.) 9, 33, 34, 35, 37, 55,
 81, 85, 94, 98, 132
 La Mettrie 36, 103, 130
 Langhans (D.) 80
 La Peyronnie 42
 Le Breton (libraire) 40, 46, 57
 Le Clerc 31
 Leibniz 42, 43, 52, 100, 101, 102,
 103
 Lenoir (lieutenant de police) 132
 Lentulus (général de) 15, 129
 Le Preux (médecin) 94
 Le Roy (horloger) 32
 Le Sage (G.-L.) 66
 Lieutaud (médecin) 94
 Locke 20, 24, 28, 102, 131
 Louis (chirurgien) 69
 Luneau de Boisjermain 54

 Maccabaz (E.) 55, 87, 88, 93, 94, 99,
 133
 Maclaine (pasteur) 109
 Maillefer (P.) 27
 Maistre (J. de) 138
 Malebranche 101, 103
 Malesherbes (Ch.-G. de Lamoignon
 de) 132
 Mallet (l'abbé) 44
 Marmontel 95

 Maugiron (comte de) 63
 Mayer (J.) 71
 Mercier (S.) 135
 Mercier de la Rivière 119, 121
 Mingard (G.-J.-H.) 14, 81, 85, 91,
 93, 97, 100, 101, 102, 103, 104, 105,
 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115,
 116, 117, 120, 138
 Mirabeau (le bailli de) 136
 Mirabeau (le marquis de) 121
 Mirabeau (H.-R. de) 40, 135, 136
 Monod (H.) 75
 Montesquieu 64, 107, 118
 Moreri 45
 Morgagni 43
 Mortier (R.) 71
 Mouchon (P.) 74
 Moulton 38
 Muller (J. de) 68
 Muralt (B. de) 24
 Musschenbroeck 97

 Naigeon 112, 126
 Naves (R.) 27, 75, 77, 78
 Necker (L.) 66
 Newton 53

 Origène 23, 44
 Ostervald (J.-F.) 131
 Ostervald (F.-S.) 15, 40, 49, 74, 92,
 122, 128, 129, 132, 133, 134, 135

 Panckoucke 14, 49, 50, 51, 56, 57,
 58, 59, 69, 70, 71, 72, 73, 89, 90,
 122
 Pellet (J.-L.) 14, 58, 59, 60, 136
 Perret (J.-P.) 87, 94
 Petitpierre (F.-O.) 25
 Piguët (Janine) 51
 Polier de Bottens (A.-N.) 11, 19, 27,
 33, 40, 45, 75, 76, 77, 78, 79, 99, 137
 Polier de Bottens (G.) 29

- Pompadour (M^{me} de) 18
 Portal (médecin) 94
 Porte (abbé de la) 48
 Prades (abbé de) 18

 Quandet de Lachenal 132
 Quesnay 121

 Ramuz (C.-F.) 62
 Raynal (abbé) 134, 135
 Rey (M.-M.) 57, 85
 Ritter (E.) 27, 29
 Robinet (J.-B.) 57, 71, 72, 73
 Roger 18
 Roland de la Platière 132
 Romilly (J.) 66
 Romilly (J.-Edme) 66, 67, 68, 130, 131
 Rosselet (Claire) 16
 Rosset (J.-A.) 40
 Roulet (L.-Ed.) 12, 26
 Roulin (A.) 27
 Rousseau (J.-J.) 8, 9, 11, 19, 23, 37, 38, 46, 63, 66, 67, 68, 74, 93, 107, 111, 112, 115, 117, 118, 119, 136
 Rousseau (P.) 50, 52, 55, 56, 57
 Ruchat (A.) 30
 Rychner (J.) 16

 Sablonnière (M. de la) 62
 Santschy (J.-L.) 16
 Saurin (J.) 27
 Scheuchzer (J.-J.) 62, 80
 Secrétan (J.-P.) 23, 24
 Servet 23, 109
 S'Gravesande 28
 Sinnet (libraire) 17
 Soubeyran (P.) 66
 Spink 22, 75

 Spinoza 105
 Stoupe (libraire) 57, 85
 Suard (J.-B.) 57
 Sulzer (J.-G.) 68, 80, 85
 Swedenborg 138

 Tavernier (J.-B.) 62
 Tillotson 44
 Tissot (A.) 80, 87, 89, 90
 Toland 105
 Torrey (N.-L.) 40
 Tourneux (M.) 75
 Toussaint 11, 17, 24
 Tronchin (Th.) 21, 66, 80, 124
 Turrettini (J.-A.) 80
 Tscharnier (V.-B. de) 81, 93

 Vallet 81, 94
 Venel 69
 Venturi (F.) 60
 Vergennes (comte de) 132
 Vernes (J.) 11, 23, 75, 79, 104, 129, 130, 131
 Vernet (J.) 38, 39, 79
 Voltaire 7, 8, 9, 10, 11, 14, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 31, 32, 33, 37, 38, 39, 40, 46, 47, 48, 50, 51, 64, 65, 67, 75, 76, 77, 79, 92, 95, 99, 102, 105, 106, 107, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 134, 136, 137, 138
 Vuillyamoz 66

 Warburton 67
 Watts (G. B.) 60
 Wolff 43

 Zimmermann (J.-G.) 12
 Zwingli 61

Table des matières

Introduction	7
L'accueil (1751-1766)	17
Les <i>Encyclopédies</i> parues en Suisse	46
La part de la Suisse et des Suisses dans et à l' <i>Encyclopédie</i> de Paris	61
a) La Suisse dans l' <i>Encyclopédie</i>	61
b) Collaborateurs suisses à l' <i>Encyclopédie</i>	65
1. Articles avoués	66
2. Articles non signés	74
3. Articles inspirés d'auteurs suisses ou reproduits de l' <i>Encyclo-</i> <i>pédie</i> d'Yverdon, mais sans l'aveu de leurs auteurs	79
L' <i>Encyclopédie</i> d'Yverdon	82
a) Publication	82
b) Collaborateurs	86
L' <i>Encyclopédie</i> d'Yverdon en face de l' <i>Encyclopédie</i> de Paris	95
En marge de l' <i>Encyclopédie</i> : de Voltaire à Mirabeau	122
Conclusion	137
Bibliographie	141
Index des noms de personnes	145

Mémoires de l'Université de Neuchâtel

Série in-octavo

- I. GEORGES SAUSER-HALL. *La nationalisation des étrangers en Suisse*. 1914.
Fr. 12.—
- II. HENRI SPINNER. *La distribution verticale et horizontale des végétaux vasculaires dans le Jura neuchâtelois*. 1918. Fr. 14.40
- III. LOUIS-GUSTAVE DU PASQUIER. *Le développement de la notion de nombre*. 1921.
Fr. 18.—
- IV. HENRI DUBOIS. *De Kant à Ritschl, un siècle d'histoire de la pensée chrétienne*. 1925. Fr. 7.20
- V. JULES LE COULTRE. *Maturin Cordier et les origines de la pédagogie protestante dans les pays de langue française*. 1926 Fr. 24.—
- VI. ARTHUR PIAGET. *Les Actes de la Dispute de Lausanne, MDXXXVI, publiés intégralement d'après le manuscrit de Berne*. 1928 Fr. 24.—
- VII. PAUL HUMBERT. *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël*. 1929 Épuisé.
- VIII. OTTO FUHRMANN. *Les Ténias des Oiseaux*. 1932 Fr. 30.—
- IX. JEAN DE LA HARPE. *De l'Ordre et du Hasard. Le réalisme critique d'Antoine-Augustin Cournot*. 1936 Fr. 14.40
- X. RENÉ SCHAEFER. *La question platonicienne. Étude sur les rapports de la pensée et de l'expression dans les « Dialogues »*. 1938 Fr. 10.20
- XI. OTTO ERICH STRASSER. *La pensée théologique de Wolfgang Capiton dans les dernières années de sa vie*. 1938 Fr. 9.—
- XII. *Recueil de Travaux publié par la Faculté de Droit de l'Université de Neuchâtel à l'occasion du Centenaire de la Fondation de l'Académie, 1838-1938*. 1938.
Fr. 12.—
- XIII. SOPHIE PICCARD. *Sur les ensembles de distances des ensembles de points d'un espace euclidien*. 1939 Fr. 9.—
- XIV. PAUL HUMBERT. *Études sur le récit du paradis et de la chute dans la Genèse*. 1940 Épuisé.
- XV. GUSTAVE JÉQUIER. *Douze ans de fouilles dans la nécropole memphite, 1924-1936. Avec illustrations*. 1940 Fr. 7.20
- XVI. SOPHIE PICCARD. *Sur des ensembles parfaits*. 1942 Fr. 9.—
- XVII. *Recueil de Travaux de la Faculté de Droit*. 1943 Hors commerce.
- XVIII. PAUL HUMBERT. *Problèmes du livre d'Habacuc*. 1944 Fr. 14.40
- XIX. SOPHIE PICCARD. *Sur les bases du groupe symétrique et les couples de substitutions qui engendrent un groupe régulier*. 1946 Fr. 14.40
- XX. *Recueil de travaux de la Faculté de Droit*. 1946 Hors commerce.
- XXI. CHARLY GUYOT. *La vie intellectuelle et religieuse en Suisse française à la fin du XVIII^e siècle. Henri-David de Chaillet, 1751-1823*. 1946.
Hors commerce.
- XXII. PAUL HUMBERT. *Observations sur le vocabulaire arabe du Châhnâmeh*. 1953.
Fr. 9.—
- XXIII. ALFRED LOMBARD. *Fénelon et le retour à l'antique au XVIII^e siècle*.
Fr. 10.50

Série in-quarto

1. JEAN G. BAER. *Revision taxinomique et étude biologique des Cestodes de la famille des Tetrabothriidae parasites d'oiseaux de haute mer et de mammifères marins*. 1954 Fr. 20.—

Travaux de l'Institut de Botanique de l'Université de Neuchâtel, publiés sous la direction de M. Claude Favarger, professeur à l'Université :
N° 1 - 1950 Épuisé. N° 2 - 1951 Épuisé. N° 3 - 1953.

Ces volumes sont en vente au Secrétariat de l'Université.

Recueil de Travaux de la Faculté des Lettres

- I. MAX NIEDERMANN. *Contribution à la critique et à l'explication des gloses latines.* 1905 Épuisé.
- II. ARTHUR PIAGET. *Le Miroir aux Dames*, poème inédit du XV^e siècle. 1908. Fr. 6.—
- III. PAUL VOUGA. *Essai sur l'origine des habitants du Val-de-Travers.* 1907. Fr. 6.—
- IV. ALFRED LOMBARD. *La querelle des Anciens et des Modernes ; l'abbé Du Bos.* Étude suivie d'une notice bibliographique. 1908 Fr. 7.20
- V. JEAN HURNY. *Le procès de 1618. Différend entre le Prince Henri II d'Orléans-Longueville, les bourgeois de Neuchâtel et les Bernois.* 1910 Fr. 7.20
- VI. ARTHUR PIAGET. *Le Congié pris du siècle séculier*, de Jacques de Bugnin, poème du XV^e siècle, publié avec une introduction. 1916 Fr. 6.—
- VII. MAX NIEDERMANN. *Essais d'étymologie et de critique verbale latines.* 1918. Épuisé.
- VIII. F.-ED. SCHNÉEGANS. *Épîtres en vers de Jehan Picard, seigneur d'Estellan, et de ses amis*, publiées avec une introduction. 1921 Fr. 7.20
- IX. GEORGES MÉAUTIS. *Recherches sur le Pythagorisme.* 1922 Épuisé.
- X. ALBERT DELACHAUX. *Notes critiques sur Thucydide* (Livre I). 1925. Fr. 6.—
- XI. EDDY BAUER. *Négociations et campagnes de Rodolphe de Hochberg, comte de Neuchâtel et marquis de Rothelin, gouverneur de Luxembourg, 1427(?) - 1487.* 1928 Fr. 7.20
- XII. GEORGES MÉAUTIS. *Bronzes antiques du canton de Neuchâtel.* 1928. Fr. 6.—
- XIII. ANDRÉ BURGER. *Études de phonétique et de morphologie latines.* 1928. Fr. 7.20
- XIV. LEONARD CHESTER JONES. *Arnold Guyot et Princeton.* 1929 Fr. 7.20
- XV. JEAN DE LA HARPE. *L'idée de la Raison dans les sciences et la philosophie contemporaine.* 1930 Fr. 6.—
- XVI. CHARLY GUYOT. *Notes inédites de Sainte-Beuve.* 1931 Fr. 7.20
- XVII. PAUL VOUGA. *Le Néolithique lacustre ancien.* 1934 Fr. 4.80
- XVIII. MAX NIEDERMANN. *Consentii ars de barbarismis et metaplasmis.* Édition nouvelle suivie d'un fragment inédit de Victorinus de *soloecismo et barbarismo.* 1937 Fr. 6.60
- XIX. GEORGES MÉAUTIS. *L'Œdipe à Colone et le culte des héros.* 1940. Fr. 4.20
- XX. JEAN DE LA HARPE. *Genèse et mesure du temps. Essai d'analyse génétique et d'axiomatisation du temps métrique.* 1941 Fr. 6.—
- XXI. CLAIRE-ÉLIANE ENGEL. *Jean-François de Boissy (1704-1754). Un réfugié français du XVIII^e siècle, d'après sa correspondance.* 1941 Fr. 4.80
- XXII. *Mélanges offerts à M. Max Niedermann.* 1944 Fr. 12.—
- XXIII. PAUL HUMBERT. *La « teroufâ », analyse d'un rite biblique.* 1946. Fr. 6.—
- XXIV. WERNER GÜNTHER. *Bemerkungen zu einigen Stellen in Goethes Faust.* 1950. Fr. 7.—
- XXV. *Recueil Max Niedermann.* 1954 Fr. 25.—
- XXVI. CHARLY GUYOT. *Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse française.* 1955. Fr. 12.—

Séminaire d'histoire de la Réformation

- ARTHUR PIAGET et GABRIELLE BERTHOUD. *Notes sur le Livre des Martyrs de Jean Crespin.* 1930 Fr. 6.—